ALAIN GUEL

MARTHA DU PRISONNIER

roman

ROBERT LAFFONT

MARTHA DU PRISONNIER

ALAIN GUEL

MARTHA DU PRISONNIER

roman

ROBERT LAFFONT

MCMXLVII

11me édition

IL A ETE TIRE DE CET OUVRAGE

Cent *exemplaires sur alfa Alma des Papeteries du Marais dont* vingt *hors commerce numérotés de I à XX et* quatre-vingts *exemplaires numérotés de* 21 *à* 100. *Ces exemplaires constituent la « Collection Stendhal ».*

Copyright 1947 *by Robert Laffont, Paris.*
Tous droits réservés pour tous pays.
N° 242.

A JACQUELINE JOUANARD.

Il a emmené captive la captivité.
SAINT PAUL — Psaume 67

PREMIÈRE PARTIE

I

PRISONNIER... Prisonnier ! crie l'enfant laide.

L'homme est à genoux dans le champ de Melchior. La terre, qui colle aux jambes, l'a pris au piège. Il n'entendait ni les pas, ni le souffle haletant d'Amalia. Ainsi demeurent-ils seuls, pour la plus grande épouvante de l'homme et de l'enfant.

Parfois, il disparaissait dans la brume, et l'enfant le cherche et l'implore :

— Prisonnier !

Il lui semble parler à lui-même dans le silence des jours. Le buste penché, le front bas, et les mains qui se nouent et se dénouent sur la poitrine comme d'un homme qui n'attend nul secours et depuis longtemps a cessé de

prier, il avance lentement, parmi les feuilles brisées des betteraves, sans jamais s'arrêter de travailler pour gémir ou lever les mains vers le Seigneur. Et peut-être est-il un vieillard tassé par de longs travaux, qui ne peut se relever parce que l'enfant qui l'appelle, comme au milieu des morts, n'a pour lui aucune amitié ? Amalia, du doigt, le désignait, mais le froid seul la faisait pleurer :

— Prisonnier... Prisonnier !

Il était couvert d'une raide capote militaire, ample, sans ceinturon, sur le dos de laquelle on avait peint deux lettres brunes que l'enfant ne pouvait pas lire : K. G., mais peut-être Amalia ne savait-elle pas lire. Il portait un béret allemand de l'autre guerre, auquel elle l'avait reconnu dans le champ de Melchior, tout usé par d'autres que lui. Il avait les doigts gourds. Ni mort, ni vivant, mais le bon serviteur de Melchior qui ne veut que de bons serviteurs.

Il bruine. Des gouttelettes glissaient sur les feuilles durcies des betteraves. Le ciel s'était abattu sur la terre dans un grand silence triste. Les eaux froides avaient dévalé les pentes. Dans le creux des sillons s'étend la première neige. L'homme demeurait seul, à l'horizon, tout au haut du champ arrêté par ces brumes: on dirait que la terre usée ne veut aucune créature afin de mourir dans le silence.

L'homme brandissait la hachette. Parfois, il

s'arrêtait pour souffler sur ses mains. Ses genoux ne laissaient nulle empreinte car la terre humide les confond quand il bouge et se lève. Alors, ses sabots brouillent la piste : on dirait seulement d'un pèlerin indécis et patient, ou qui ne sait plus son chemin, d'une foule. Mais sans doute ne sait-il d'où il vient.

A l'autre bout du champ, les bras ouverts, Amalia appelait :

— Prisonnier !

Le vent chassait les brumes qui dévalaient les collines et, par instants, cachaient le ciel oriental. Les rafales faisaient frissonner l'homme et l'enfant, ainsi que de tremblants ennemis qui ne se sont pas encore rejoints. La terre était devenue noire et laide comme le fond d'un étang, sous la pluie. Mais le monotone paysage était si varié dans le temps ! Il arrivait que le soleil déchirât les brumes et fît resplendir, comme les débris multiples d'un miroir, les sillons gorgés d'eau, et la terre paraissait mouvante, tel un radeau brun sur lequel l'enfant avançait, titubant, les bras ouverts et soutenue par les rafales.

Le prisonnier songeait que l'homme non plus n'est jamais son semblable et son maître. Les gestes qu'il accomplissait, serrer, dans sa main glacée, les feuilles, ainsi qu'une touffe de cheveux prise à l'ennemi, puis, par petits coups précis et violents, laisser tomber la hachette, se répétaient indéfiniment, jamais

semblables, sans qu'intervînt sa volonté, semblait-il. Le voici prisonnier de ses gestes, de leur morne accomplissement, de leur répétition désespérée, ainsi que du long sillon qui s'étendait jusqu'aux bouleaux, de la haie dénudée entre le champ de Melchior et le champ de Mathias, et de cette lourde chape de la plus laide terre qui constituait sa vêture. Serait-il jamais libre ? Au bout du jour il se retrouvait tel et, plus encore que de ces gestes et de ce champ, prisonnier de lui-même, rien que de lui-même, mais de quelle geôle, Seigneur ?

Le cœur vide et sans ennui, d'ordinaire, il n'y songeait pas. Les rêves eux-mêmes étaient captifs, dans les murs gris de la maison d'école, et le sommeil entre les hommes, les couchers tardifs, les aubes brèves. Les errances lumineuses de la nuit se dissipaient dans le petit jour où les hommes s'habillaient sans hâte, près des chevaux. Comme eux ils ne comprenaient alors que les syllabes brèves et rauques, et de la langue étrangère qui les faisait captifs, ne connaissaient que les injures.

Le prisonnier calait ses genoux entre les mottes pour éprouver moins de fatigue, doucement s'efforçant de s'asseoir, sans cesser de travailler, pour ne mériter point les reproches de l'enfant, lorsque la voix d'Amalia lui parvint :

— Eh ! l'homme ?... Prisonnier !

Il se croit seul et voici qu'on l'appelle : prisonnier. Il ne s'étonnait pas de ce mot, de la voix étrangère, et de n'y point répondre. Parfois, le vent la portait plus distincte, aigre, douloureuse, mais cette aigreur de la voix enfantine se fondait, se diluait dans un appel triste et passionné : « Ah ! mon Dieu ! Qu'il vienne, l'homme de là-bas ! » se répétait l'enfant. Il ne l'avait pas entendue venir, se disait-elle, et peut-être, ne voulait-il pas répondre.

Il baissa la tête, sous la voix coléreuse, se remit au travail. Ses gestes devenaient plus rapides, quasi désordonnés. Alors l'enfant fragile répéta, doucement :

— Prisonnier... Prisonnier...

A l'appel de son nom, il répondit. Il se tourna lentement comme si la voix était trop faible encore pour le faire se mouvoir. Il aperçut les gestes désespérés de l'enfant. Il allait vers elle, pour l'horreur de ce nom, avant qu'elle s'en retournât. Elle était l'ange du Dernier Jugement inquiet de ne le point trouver. Oublié dans le champ de Melchior tandis que la nuit tombait, il cria. Depuis longtemps, il n'avait pas crié. Sa voix aussi était un appel, et comme d'un homme qui a longtemps dormi, éveillé brusquement, qui a besoin de se souvenir de son corps et de sa voix. Celle-ci était rauque, et ce ne fut qu'aux dernières syllabes, lorsqu'il l'eut tout à fait reconnue, qu'elle parut pleine et

naturelle. Sa voix suppliait l'enfant. Il mit la main au-dessus de ses yeux. Peut-être pour se protéger de la pluie, pour mieux la voir, ou bien cacher son visage. Elle le regardait apeurée, répétant à mi-voix, pour elle seule, afin de se convaincre de son dernier pouvoir :

« Prisonnier... Prisonnier... »

Tranquille il se leva, la hachette à la main. Il apparut immense dans le champ de Melchior. Elle avait peur de cette force inconnue, de cet homme qu'elle avait éveillé, comme d'un somnambule dont on ne connaît pas les rêves très secrets ni les gestes qu'il va accomplir, dont on attend toujours de nouveaux délires. Il soulevait ses jambes lourdes, vêtues de houseaux, lentement il allait vers elle, et l'angoisse la prit à la gorge. Ils étaient seuls. « Je n'ai que quatorze ans ! » cria-t-elle, mais les mots ne sortaient plus de sa gorge, ils jaillissaient de ses mains, de son regard, et le prisonnier ne pouvait les entendre : « Ce n'est pas pour moi que j'appelle, mais pour Martha... ma sœur... » Elle avait peur de l'homme qui s'en venait lourdement, enjambant, de temps à autre, un sillon. Son corps frissonnait parce qu'il lui fallait crier son angoisse, et sa voix devenait aiguë comme d'une bête nocturne. Au visage de l'homme, elle cria :

— Venez vite !

Il pressait le pas, mais sur la terre molle,

ce pas d'homme en sabots semblait se moquer d'elle. Le prisonnier avançait titubant, telle une injure attendue avec désespoir.

— Courez donc ! cria-t-elle.

Il ne voit rien que ces bras tendus, vêtus de noir, la tache blanche du visage et non le sang qui lui venait aux joues, parce qu'elle avait honte. Elle songeait qu'il avait pris la place de Melchior et que ce serait plus grave encore, désormais, qu'il entrerait dans la maison. Et peut-être avait-elle honte pour la femme qui hurlait dans le lit de Melchior. Mais l'homme ne soupçonnait pas la force que l'enfant rusée lui prête, et maintenant il soulève sa main et lit dans les yeux gris l'épouvante. Il dédaigna le pouvoir que l'enfant maigre lui donne.

Elle balbutia :

— Martha... Martha met au monde son enfant...

...Ils couraient maintenant vers cette vie incertaine qui s'en allait au-devant d'eux. Il faut la recevoir, et dans la maison de Melchior, dans la chambre de Martha, était leur rendez-vous. Amalia courait près de lui. Il ne sait pas ce vers quoi il avance à l'appel passionné d'une enfant qui tremble de peur à ses côtés. Il n'a pas compris les mots d'Amalia, rien que les mots très réels qui désignent le maître et la maîtresse, et celui de l'enfant. Ils avançaient en courant vers ce qu'ils voudraient appren-

dre et redoutent en même temps. Cependant, on avait placé mille obstacles autour du prisonnier, les fossés de la route aux bords glissants et des chevaux de frise, les fils de fer autour des champs, et les marais qui s'étendaient entre la maison du maître et le champ. Ils traversent la maigre forêt, là même où elle est le plus étroite, un bras tendu entre les étangs.

— Je vais trop vite ? demande-t-il.

— Non, répond l'enfant qui défaille, après qu'elle s'est tue très longtemps, et qu'il a cessé d'attendre sa voix comme il a cessé de guetter son regard.

La pluie glissait sur leur visage. Il s'aperçut que l'enfant frissonnait. Alors, il ouvrit son manteau, mais elle refusa, avec un rire méprisant, de s'abriter.

— Prisonnier, dit-elle durement... Tu ne connais pas le chemin... Je te le montrerai.

— Soit ! répondit-il.

Il n'avait pas remarqué ce rire et la lueur de ruse dans ces yeux sombres, et moins encore le grand éclat qui se trouvait en eux mais n'était pas encore venu au jour. Il riait de la voir trempée et se moqua. Dans l'étroit chemin, elle s'écarta de lui et le laissa passer, afin qu'ils fussent plus étrangers encore, l'un à l'autre, qu'au milieu des champs.

Il dit :

— Pourquoi me hais-tu, puisque tu viens

me chercher ? Que ce soit le maître ou le serviteur, n'auras-tu point besoin de lui ?

Elle parlait à voix basse, il ne l'entendait plus. « Prisonnier... Prisonnier...», disait-elle. L'étang paraissait pris sous un filet de pluie ainsi que le laid visage d'Amalia. Elle serrait sur sa poitrine son fichu mais il apercevait ses jambes maigres où les ronces, en passant, dessinaient des balafres. Bientôt, il ferait tout à fait nuit. C'était un chemin inconnu. Des arbres morts les environnaient. Il aurait peur de s'aventurer, au retour, sur ces frontières indécises des bois et des eaux. Maintenant, il avançait, guidé par une enfant qui ne le touchait pas. Aucun d'eux ne se retournait. Il avait oublié son nom, et qu'il pût être libre, un jour...

Amalia ouvrit violemment la porte, et il pénétra dans la maison de Melchior, la porte sur lui fut refermée.

Ils apportaient l'odeur des marais, des feuillages humides, des filles noyées. Ils se taisaient, plus loin encore l'un de l'autre, dans la maison silencieuse, sur le brun carrelage. Il retira son manteau, le suspendit derrière la porte, sous le vieux chapeau du maître. Puis, ce qui restait de jour éclaira le lit de Martha, et le prisonnier osa s'avancer, lentement, comme un homme qui pénètre en une geôle nouvelle...

La femme était étendue dans le silence, mais lorsqu'il approcha d'elle, ce fut comme le bruit d'une eau très calme dans le lointain. Il eut peur de venir si tard, de cette furtive façon de connaître cette femme très secrète. Peut-être l'avait-elle attendu pour mourir ?

Jamais il n'avait bien distingué entre elles les sensations. Prisonnier, tout se confondait mieux encore, les sons, les couleurs, le passé et l'avenir. Les larmes de la femme, il les devinait froides comme la rosée et la sueur des agonisants. Il vit la jeune femme gémir. Il aperçut ses larmes sans avoir caressé son visage et bien qu'il fît très sombre. Elle se tordait maintenant, sous la couverture à fleurs rouges, le buste à demi soulevé dans une chemise de toile blanche. Elle n'était plus que chair et sang, confusément, appelant de la même voix basse et désordonnée, et dans les mêmes cris, la mort et la vie, mais déjà la mort qui venait donnait la vie à ce corps qu'elle emporterait, et la femme, avec épouvante, sentait venir au fond d'elle les cris qu'elle prononçait qui n'étaient pas les siens. Elle se faisait mal elle-même, et c'était la plus rude souffrance, des femmes sous la robe de bure, ou le drap... « Non ! elle ne va pas mourir, pensa-t-il, l'enfant ne va pas naître encore. »

Il s'écarta. Amalia allait et venait, sans même le regarder.

Dans un coin de la pièce, au plus obscur,

au plus froid et dans l'ombre la plus oubliée, là où Melchior ne vint jamais s'asseoir, près de la porte de l'étable, une chienne, elle aussi, enfantait. Et c'était, dans leurs yeux trop grands, la même lueur de souffrance et de ruse. Elle demeurait étendue sur le flanc quand le prisonnier l'aperçut. La bâtarde regardait son ventre aux poils blancs que le musc collait. Il la vit souffrir et ne se retourna pas, abandonnant pour un instant la femme de Melchior.

L'accouchante un instant se tut. Ainsi se calment la mer et les cavales, quand la sueur a coulé de leurs flancs, fumante comme le sang. Le prisonnier regarda le logis de son maître. « Je suis dans la maison de Melchior, se disait-il, et dans la chambre de Martha qui va mourir. » Il n'y avait aux fenêtres, où la nuit s'était accrochée, nulle étamine, rien que le rideau sale de la nuit, et tous deux prisonniers. On avait suspendu au-dessus du lit de Martha une couronne de roses et le portrait des jeunes époux, Melchior, Martha qui portait un voile blanc sur une robe sombre, à la mode allemande. Elle avait des bottines très hautes et se tenait à la droite de l'époux, mais on ne voyait pas sa main dans la main large de Melchior Reneke, ni les secrètes peurs. « Je ne suis que le prisonnier d'un homme pauvre, d'une femme expirante... » Il se découvrit plus misérable encore qu'il ne l'avait pensé.

Il faisait nuit maintenant, tout à fait, Amalia allumait une bougie au centre de la table. Plus obscure, un instant, fut la pièce. Ce néant qu'il avait redouté, dans les champs vastes et déserts, voici qu'il le découvrait dans les choses, à présent, et dans les choses les plus vivantes qui avaient pour mission d'illuminer et de faire vivre, la flamme vacillante de la bougie et le corps de la femme, et le feu de bois sur lequel soufflait Amalia. La femme gémit de nouveau. Les cris étaient plus profonds, plus espacés. Elle ne pleurait pas. C'était des appels terribles que l'homme ne comprenait pas.

Alors il vint, posa la main sur le front de Martha, et un grand calme se fit en elle, qui ne sentait plus ses entrailles mais les gerçures de cette main.

— Melchior, oh ! Melchior ! murmura-t-elle...

La main du prisonnier était glacée, mais son cœur battait doucement. Il se sentait plus fort, près du lit de la femme et cependant plein d'horreur et de crainte. On entendit dehors le cri aigu des oiseaux sauvages et, dans l'étable, le sabot du cheval de Melchior sur la terre battue, puis la flamme cessa de trembler et la maison devint immobile, Amalia même ne bougeait plus.

Doucement, le prisonnier laisse sa main errer sur les nattes que la sœur brune a tressées ce matin et qui, sur la blancheur de l'oreiller, sont comme deux flammes pâles qui brûleraient ce visage. Les narines minces resserrent le nez, la respiration se fait plus profonde, plus calme, le sein de la femme apparut, et l'homme regarda son corps. Le sein gonflé avait la forme du monde. Le prisonnier rejeta le drap et découvrit ce ventre, alors qu'il enfantait...

Les mains de Martha pressaient son ventre et se retiraient épouvantées. A son tour, la main du prisonnier caressa le corps de Martha, et elle ressentait la même volupté que jadis, sous la possession de Melchior. Sa vie, à elle, venait de cette paume d'homme généreusement ouverte, encore toute salie par les betteraves et la terre.

— Melchior, gémit-elle, ah ! ne m'abandonne pas !

Il regardait la femme de Melchior, ce pâle corps interdit et seulement au premier jour aperçu, mal vêtu d'étoffes noires. Un homme l'avait blessé, dont il se sentit, en cet instant, étrangement solidaire, plus proche de lui que de cette femme sur laquelle il était penché. Soudain, elle reconnut le prisonnier : « Je vous demande pardon », dit-elle enfin, mais il ne savait pas combien cet orgueil de Martha, si semblable à son orgueil de jeune fille, s'était humilié. Il s'assit et posa son front sur le lit, et il était maintenant son frère inquiet. Elle, il sentait bien qu'elle ne s'appartenait plus,

toute à cette grande souffrance légitime et à cette vie qu'il lui fallait donner, comme sur un ordre de Melchior. Il tenait dans les mains la couverture aux horribles fleurs, il la vit dans sa faiblesse charnelle et dans l'horreur. Un grand écœurement le saisit. Il imaginait, sous la peau lisse, l'horreur des eaux sanglantes, mais la femme soudain lui sourit :

— Allez-vous-en, prisonnier, murmura-t-elle.

La sorcière Amalia, le visage sanglant près du chaudron, activait les flammes. Les deux bêtes accouchantes poussèrent un cri rauque. Un vin confus sortait des entrailles de Martha. On entendait le vent dans la grange et, derrière la mince cloison de planches, les bêtes qui soufflaient. Lui demeurait immobile, seul, debout entre le lit de Martha et le feu. Son ombre, quelque part, recouvrait l'ombre de Melchior. Un chat-huant cria, dans la nuit. C'était une fête étrange, ordonnée et confuse, mais il n'avait pas sa place, il l'avait usurpée, et nul homme sans doute, pas même Melchior, n'avait sa place, car la véritable fête était dans le jeu sanglant que se donnaient la vie et la mort, pour elles-mêmes.

...Amalia, blême, accourut. Il fit les gestes nécessaires avec une quasi inconscience. L'eau bouillante fut tendue par Amalia aux lèvres tremblantes, et Martha mit au monde l'enfant

de Melchior, que le prisonnier porta à la flamme, mais il mourut entre ses doigts.

Amalia, à genoux près du lit, serrait dans ses bras les jambes de Martha. La femme exsangue et qui n'attendait nul secours, était retournée sur elle-même, les yeux clos, immobile. Amalia se dressa tout à coup, et le prisonnier ignorait vraiment ce qu'elle voulait faire, mais elle ouvrit la porte et, furieuse, lui cria de partir.

II

Le dimanche, Hervé demeurait parmi les prisonniers, à la maison d'école.

Hervé se retrouvait solitaire. Ces compagnons n'étaient point de bons compagnons qui ne rompaient pas le pain, en semaine. Rien n'unissait ces hommes que les travaux des jours isolaient au milieu des bois et des champs. Ils ne rentraient qu'à la nuit et ne se connaissaient pas. A la grande joie de se revoir succédaient tôt de mesquines jalousies. Tout occupé à des travaux de femme, qu'Hervé haïssait, on ne songeait qu'à sa misère, le dimanche, les mains dans l'eau savonneuse et glacée. On cousait, on ravaudait, on faisait cuire des pommes sous la cendre de la lessive et des disputes éclataient, puériles, parmi ces hommes graves.

— Tu as pris ma place ! criait l'un.

— Ta place de prisonnier ? répondait Hervé avec colère.

Ces gestes, qui demeuraient en deçà de leurs forces, accomplis avec une grande vigueur inutile, n'apportaient pas la paix, rien que le désir des gestes d'hommes. Ah ! vivre ! Le dimanche était hanté déjà des lendemains, des aubes glacées, des longues et froides matinées quand on avançait lentement dans les sillons, seul, la hachette à la main, pour décapiter les betteraves. Hervé, pourtant, préférait cette solitude à celle du dimanche, plus cruelle de se créer parmi les seize hommes du kommando, et dont l'absence, durant la semaine, ne le faisait pas souffrir.

La matinée passait heureuse, mais le soir tombait vite, apportant une grande lassitude. Déjà, on ne pouvait plus laisser le linge dehors, il pleuvait, on allumait le poêle et la lampe. Elle ne possédait pas d'abat-jour et se balançait comme une jaune araignée au bout de son fil, qu'on ne regardait pas, car on ne regardait jamais vers les sommets, d'où venait la lumière. Elle faisait un trou dans le monde, étrange et lumineux, il semblait qu'elle enfantait le monde, le tableau noir où dansait son reflet, et les tables qu'on avait entassées, dans un coin, mais on tenait les yeux baissés. La salle de classe où chaque soir les retrouvait, harassés, silencieux et ne songeant qu'à dormir, apparaissait comme un souterrain où le dimanche se traînait, telle une longue soirée sans fatigue. Quatre hommes jouaient aux cartes sans mot dire, tandis que leur chemise de semaine séchait au-dessus des paillasses. Un de leurs douze camarades dormait. Hervé bénissait ce silence, étonné chaque fois qu'un mot grossier venait le rompre, lame dure qui coupait, de quart d'heure en quart d'heure, le pain bis du temps prisonnier. Il ne pensait nullement à Martha.

Ainsi le jour du Seigneur apportait de nouveau la captivité dont ils avaient pu se croire affranchis, comme on le leur avait promis, par les travaux de la semaine. Il était semblable aux plus mauvais jours du camp, en ces mois du solstice où le temps s'en était allé d'eux ainsi que l'urine rouge et visqueuse qui sort du ventre des blessés. L'avenir était obscur, indécis ; il ne se décidait pas à basculer dans les zones mortes du temps, ainsi qu'on renverse un sablier pour que la fin devienne commencement. Tandis que le présent se refusait à devenir passé, le futur effleurait à peine leurs épaules en sa domination de futur, en sa présence de ce qui sera, et cette grande indécision qui planait sur la fin de leur captivité comme cette grande indécision du monde qui prolongeait indéfiniment la suite de ces jours, constituait leur épreuve essentielle. On leur avait pris l'être du temps en leur enlevant la

liberté de leur geste et ce qui donne un sens à tout acte humain : le geste du lendemain.

Désormais, Hervé haïra le dimanche. Allongé sur la paille, il songe à ces jours captifs où le temps leur fut dérobé. Alors le soleil se tenait au zénith, les nuits claires prolongeaient le jour. Ils n'avaient nul souci du temps, de longues heures allongés sur le sable, en même temps que l'ombre du cadran solaire. Il est du sable en Silésie sans sablier, disait Hervé. Tout ce qui avait été temporel, marqué si lourdement par le temps, et pas seulement la matière, mais l'esprit, se trouvait enfin libre. Les repas, les siestes longues de l'après-déjeuner et jusqu'à l'angélus du soir ou le couvre-feu nostalgique de la trompette allemande, ignoraient ce maître impérieux. Et d'abord, les repas étaient pris à n'importe quelle heure, mais surtout, alors qu'on venait d'attendre de longues heures sous le soleil, pour recevoir une écuellée de maigre soupe, ils pouvaient être écourtés, ou presque infiniment prolongés, selon leur propre humeur et non, il va de soi, du menu. Rien ne les presse, que la faim, de porter à leurs lèvres cette cuillère demi-pleine où tremblent quelques grains d'orge. Rien ne les presse de sortir de table pour se traîner jusqu'à leur lit et s'allonger. Chacun de leurs gestes ignore la douloureuse sensation du temps qui s'écoule ; Hervé avait cessé de gémir devant le « Jamais plus ! » Nous n'appartenons plus au temps quand le langage, par une singulière ironie, prétend qu'il est devant nous, et notre bien. Qu'en feraient-ils ? Leur vie, jadis, fut marquée par le temps, rien que par lui. Ils déjeunaient en dix minutes, ils quittaient, à telle heure, la maison (ainsi, chaque jour, embrassaient-ils leur femme au même instant) pour prendre, chaque matin, le même tramway. Les rendez-vous, les repas, le travail, le repos ne se concevaient plus sans le temps. Même il leur arrivait de s'endormir sans inquiétude, assurés de s'éveiller assez tôt pour se rendre à leurs travaux comme de perfectionnées machines. Mais ici, tous leurs actes se déroulaient en dehors du temps. L'irrégularité des repas et des appels, qui ne dépendaient pas d'eux, ôtaient à ces actes toute valeur temporelle. Soumis au temps que d'autres avaient réglé pour eux, lorsqu'ils n'avaient pas omis de le faire, ainsi libres du temps, le présent devenait éternel, et singulièrement confus. Plus nous sommes élevés dans la hiérarchie sociale, et les maîtres de nos actions, plus nous sommes soumis au temps, tels les rois. L'officier qui commande l'assaut porte les regards sur sa montre qui devient l'indice de son commandement plus que son revolver de neuf millimètres cinq. Un bon officier doit d'abord posséder une bonne montre, avait appris Hervé, et le pouvoir de régler le temps appartient aux chefs. C'est toujours

signe de servitude que de *n'avoir pas* le temps. Ceux qui n'agissent que commandés obéissent d'abord à des impératifs temporels, aux sirènes des usines, à la cloche des couvents, au tambour des écoles comme au buccin des camps. Signe de servitude, mais aussi de communauté. La passion, qui divise les hommes et si fortement les individualise, échappe au temps. Un amant véritable est au rendez-vous avant l'heure, puisque chaque heure est un rendez-vous.

Comme ils se levaient avant l'aube et se couchaient fort tard, ils demeuraient, en ces longs jours, inoccupés. Mais la fuite du temps paraît plus rapide, dans l'inaction, et ces longs jours, lorsqu'ils parvinrent à leur terme, il leur semblait que chacun d'eux s'était écoulé brièvement, bien que chaque jour eût paru fort long. C'est alors que le nombre des jours nous semble infini, lorsque les heures qui les composèrent nous parurent éternelles. Une semaine devient un considérable délai. Il leur semblait avoir été toujours captifs, ils ne pouvaient concevoir des lendemains différents. Ils étaient là depuis toujours, et le jour initial de leur captivité, qu'ils évoquaient fort rarement, était précis, figé, comme un événement historique. Déjà, ils avaient pris pour le conter un accent, des gestes et des mots qui, jusqu'à leur mort, ne varieraient plus et leur vaudraient sans doute un sobriquet : Jean le

Silésien, Hervé le Prisonnier. Et ainsi ce jour secrètement béni où les affres de la guerre avaient été pour eux déchirées, quand un feldwebel ironique avait placé sur leur poitrine son revolver, et qu'ils savaient devoir être le jour essentiel de leur existence, beaucoup plus que celui de leurs noces, que le jour où mourut leur père, échappait au temps. Ce n'était plus un souvenir, celui d'une main lourde sur leur épaule et la pesanteur de cette main, qui pourtant ne s'était posée que très naturellement, sans forfanterie, mais un récit, et par ces mots que déjà ils aimaient répéter avant que d'être vieux, ils inventaient le jour où chacun d'eux fut fait prisonnier.

Ce qui les séparait du monde, ce n'était pas l'absence de leurs maisons détruites, un paysage nouveau ou des figures inattendues, des hommes d'une autre langue et d'une autre apparence, ni les gestes par d'autres ordonnés, mais la captivité, mais le temps. Il y avait parmi eux des hommes solitaires et de grands voyageurs, il y avait surtout des hommes qui avaient obéi, de longues années, et tous avaient été prisonniers sans le savoir, mais ils écoutaient alors les battements du temps et pouvaient se croire vivants et libres. Jadis, ils se sentaient à l'aise dans le monde et leur essence d'homme. Dans le temps, leur cœur avait pu battre et leur corps croître, ils se sentaient entiers et possibles et véritables ; aujourd'hui,

ils n'étaient plus pour avoir cessé d'exister. Pour pouvoir être et que parût en eux la liberté, il leur fallait reconquérir le temps, c'est-à-dire à nouveau le créer.

Pour rompre le temps, et le faire naître, ce dimanche qui suivit l'appel d'Amalia, Hervé se rendit à l'église.

— Et vous prierez pour l'âme de Jonathan-Ulrich-Melchior Reneke, disait le pasteur Klähn.

Ainsi le prisonnier sut que l'enfant était mort. Il n'éprouva aucune crainte, nulle tristesse ; déjà, il ne se souvenait plus... Tout à coup, il aperçut Amalia qui se dissimulait à demi derrière le tableau des Psaumes. Martha n'avait pu se lever.

C'était sa faute à lui, prisonnier. « Je suis un mauvais serviteur », se disait Hervé. Il n'aurait point dû assister à l'accouchement de Martha, non, l'enfant du soldat Reneke n'aurait pas dû naître dans les paumes souillées du prisonnier. Et que dirait Melchior quand il apprendrait la mort de son fils qui n'était due qu'à la présence de l'homme auprès de l'accouchante ? « Alors, je ne ferai pas un geste, songeait le prisonnier. Même si le maître Melchior lève la main et le frappe, le serviteur n'a point à répondre. » L'enfant impure pourrait ricaner. Pourtant, elle l'avait appelé au chevet de Martha, celle qui l'observait au-

jourd'hui, aussi têtue et lointaine que dans les roseaux qu'ils avaient traversés pour se rendre plus vite à la maison de Melchior. Le prisonnier n'avait pas su que Martha fût enceinte, jusqu'à l'appel tragique de l'enfant. Il voyait si peu sa maîtresse, — rien qu'Amalia. Martha demeurait tout le jour dans la maison de Melchior, près de la route, comme sa prisonnière fidèle. Elle souffrait depuis de longs jours mais ne songeait pas à se plaindre. Amalia venait transmettre ses ordres au prisonnier, chaque midi, en même temps qu'elle apportait les pommes de terre et le lait. C'est pourquoi elle ne dirait rien à Melchior Reneke, son beau-frère, comme elle ne dénonçait pas au pasteur, à la foule, cet homme qu'elle haïssait et par qui Jonathan était mort.

Il s'était éloigné des fidèles, debout dans son manteau humide. C'était un homme sans visage et sans voix. Et peut-être avait-il besoin d'être captif ! Il n'était pas un homme venu parmi les autres honorer le Seigneur, il ne chantait pas avec eux, et les mots étrangers venaient jusqu'à lui sans jamais le secouer de leurs embruns, comme un passager surnaturel. Il demeurait sans geste ni regard, et peut-être une enfant pouvait le faire chanceler tel un homme réduit en cendres qui garde l'apparence des vivants, à moins que l'enfant ne l'appelât dans le champ de Melchior. Il demeurait au-dessus du temps, indifférent aux

prières, attendant quelques secondes comme les midis insaisissables du camp pour basculer tout à fait dans la mort. Nul ne songeait à se retourner pour le voir au fond du temple. Amalia seule avait remarqué l'entrée du prisonnier. Venant ici, il avait perdu tout souvenir, ôté sa calotte allemande. Il était sans présence, sans âge ni vouloir, prisonnier.

Tout était si différent de ce qu'il avait voulu ! Jadis, évoquant la cellule où il serait un jour enfermé, il ne songeait qu'à l'inconfort et à l'ignominie. D'avance, il les acceptait. Il s'aperçoit aujourd'hui que la prison était peu de chose, qu'il l'avait toujours désirée, ce qui comptait seul était ce monde obscur, impénétrable, et de n'avoir nulle place en sa prison. Ah ! comme il se voulait captif, et non pas pour les forces accumulées dans le silence, ou le rachat et la punition, comme un chrétien les pouvait désirer, mais pour mourir au monde et à lui-même, sans avoir recours au poison ou au poignard. Il se voulait absent, non pas témoin, il ne voulait pas vivre, non pas mourir, et, comme une femme à chaque instant disponible, sentir sa propre vie cheminer près de lui dans le sillon voisin.

Les fidèles se pressaient autour d'Amalia. La plupart apprenaient la naissance, en même temps que la mort, de Jonathan Reneke. Lèvres serrées, Amalia regardait le prisonnier, par delà les bavardes femmes. « Elle va se trahir », songeait Hervé, mais elle refusait de répondre aux questions trop précises. Il s'avança. Il avait envie de crier à ces gens qu'il avait aidé à mettre au monde le petit Jonathan parce qu'aucun d'eux n'était là, et que celui-ci, parce que le prisonnier ignorant et qui ne pouvait remplacer nulle matrone l'avait peut-être secrètement voulu, et en tout cas n'avait lavé ni ses doigts ni purifié son cœur, était mort à la flamme bleue du foyer, alors qu'Amalia venait d'y jeter de nouvelles pommes de pin. A quel Dieu, à quelle puissance, avait-il alors sacrifié l'enfant de Melchior, à son insu ? Il ne le saura que plus tard. Il voyait la poitrine d'Amalia, sous le mince fichu, se soulever, mais elle ne pleurait pas. Au milieu de ces gens compatissants parmi lesquels ne se trouvait nulle enfant de son âge, elle se sentait étrangère et, plus qu'Hervé, captive. Lorsque la femme du pasteur, Sarah Klähn, le voisin Mathias, et bien des femmes qui songent alors à l'enfant perdu de Martha et à leurs couches inutiles, eurent dit : « Nous irons voir votre sœur », elle répondit avec violence :

— Martha n'a point besoin de visites. Ne savez-vous pas que Melchior les lui a défendues, que nous ne voulons voir personne ? Et je veille sur Martha, et j'ai des jambes pour vous appeler, voisin Mathias, s'il le faut...

Alors les fidèles étonnés partirent, un à un. Le prisonnier s'approcha d'Amalia, mais elle

quitta le temple avec colère, sautant par-dessus les flaques pour ne pas salir ses souliers du dimanche, dans la bourrasque...

Près des femmes chuchotantes, Martha songeait au prisonnier plus qu'à son enfant mort. Elle n'osait interroger Amalia, préférant laisser à la présence d'Hervé, lors de ses couches, tout son mystère. Et voici qu'une femme, Léonore, ou Ina, demande :

— Où donc est votre prisonnier ?

Martha s'étonne et s'effraye de cette question. Aurait-elle parlé dans le délire ? Amalia ne répond pas non plus. Les femmes disent quelque chose, de nouveau, puis elles ont changé de conversation. Cependant l'après-midi est venu et la neige commence à tomber. Le prisonnier traverse la cour. Léonore se soulève un peu, sur sa chaise. De sa place, Martha l'aperçoit fort bien qui se dirige vers l'appentis. Et bientôt, on entend le bruit de la scie. Elle le voit parmi les planches dressées choisir la plus sèche et celle qui garde encore l'apparence de l'arbre, aux bords largement découpés. Il la soulève et un instant elle demeure dans ses mains à la hauteur de sa poitrine, comme il porterait une femme bien-aimée, ou un enfant mort et rougi par la flamme. Il la porte ensuite à ses lèvres, il la respire, et tous ses gestes sont lents, il paraît un peu indécis.

— Va voir s'il n'a besoin de rien, dit Martha.

Amalia se lève, à contre-cœur, et bientôt on la voit se diriger, avec le prisonnier, vers l'étable. Mais il revient seul à l'appentis, portant avec lui un maillet, tandis que l'enfant, ayant poussé la porte intérieure, reprend sa place.

Sans doute a-t-il perdu l'habitude, car on ne peut croire que le prisonnier ne sache pas convenablement ajuster quatre planches, passer la gouge et construire un cercueil. Les femmes se sont tues, le cœur serré.

— Que voulait-il ? demande Martha.

L'enfant ne répond pas.

— Que veut-il faire ? demande Léonore.

Il réfléchit simplement, il se recueille, et quand il a serré la planche dans l'étau, on entend les coups sourds du maillet comme les battements d'un cœur plein de violence. Les femmes se mettent à prier, tandis que le prisonnier passe sa main sur l'arête, sans hâte ni grande douceur. Puis il soulève le rabot et, parce qu'il y demeure un copeau, il le porte à la lumière et souffle vigoureusement. Alors seulement il sourit, puis il commence à travailler. Rien ne sera plus solide que le cercueil de Jonathan Reneke. Le prisonnier ajuste les planches deux à deux, lentement passe les bouvets. Maintenant, il serre les clous entre ses lèvres, tout au coin de sa bouche ; un à un, de la main gauche, il les prend, et retrouve peu à peu son sourire, parce que depuis bien

longtemps il n'a pas travaillé comme un homme libre. Béni soit Jonathan !

Le lendemain, Sarah Klähn, après les brus de Mathias, vint rendre visite à Martha. Elle la trouva couchée, pâle, et très simplement l'embrassa.

— Je me lèverai demain, dit Martha.

On entendit les exclamations des femmes et de Sarah Klähn. On chuchotait, à cause de l'enfant mort, mais parfois une syllabe aiguë surprenait comme le cri d'un martin-pêcheur dans le murmure des roseaux. Alors on se mordait les lèvres, de dépit. C'était une assemblée de femmes qui n'osaient trop bruyamment se réjouir ou s'affliger devant la femme du pasteur et dans la maison du soldat absent, mais secrètement se félicitaient de la délivrance de Martha. La maison était en ordre. On avait posé le cercueil sur la table, près du lit de Martha, enveloppé d'un drap propre sur lequel brillaient les feuilles du houx, ainsi qu'un cadeau de Nouvel An. Tout près, des pommes rouges se trouvaient dans une corbeille ainsi que des angelots de sucre, mais aucune visiteuse n'osait y toucher. Deux femmes priaient qui se levèrent lorsque Sarah Klähn entra. Amalia n'était point là, occupée dans l'étable voisine. Quand elle revint, Martha dit :

— Il faudra nettoyer les chiots. Tu demanderas au prisonnier...

— Non, je le ferai bien moi-même, répondit Amalia.

— Ainsi donc, vous avez eu des chiots, en même temps ! s'écria Sarah Klähn. Comme c'est étrange !

La femme du pasteur soupira. Puis elle parla de Melchior, de son cousin le Leiter, dont elle était si fière et qui, certainement, ferait revenir le soldat Reneke. « Pour quelques jours, quelques jours seulement... » Elle était bonne et compatissante, tout le monde le savait, mais Martha regrettait sa présence. Que venait-elle faire dans la maison de Melchior, qui n'avait jamais aimé le pasteur Klähn, ni le Leiter ?

— Parce que le Dieu des Armées est venu parmi eux, nos hommes ont beaucoup changé, disait Sarah. Je compte beaucoup sur la mort de Jonathan, Klähn aussi.

— Ainsi il ne fera point la guerre, murmura une femme, au bout d'un silence.

— Taisez-vous, riposta Sarah en se retournant sur sa chaise. C'est un honneur pour un homme de porter les armes, — parce que son fils à elle, Martin Klähn, ne partirait jamais, qui était l'image de son père, toujours souffreteux, et un vivant reproche car elle n'avait jamais aimé Klähn, le pasteur, non, jamais, mais peut-être bien et très secrètement son cousin, — c'est pourquoi le Seigneur l'avait

punie dans ses œuvres, en une seule fois, et jamais plus ne l'avait fécondée.

Elle se tut, après avoir rappelé d'autres paroles du pasteur débile qui ajoutait que les douleurs de l'enfantement étaient leur propre honneur et la juste compensation des blessures qu'infligeait à ses serviteurs les plus dociles le Dieu des Armées. Les femmes respectèrent tous les secrets qu'elle ne pouvait confier, et qui étaient les secrets de la communauté, lourds et pourris d'abcès ainsi que les secrets du royaume.

Elle dit encore avant de partir :

— Ne me donnerez-vous pas un chiot ?

— Vous voulez donc un souvenir ? murmura Martha.

Le petit Jonathan dormait, pour de longs siècles. C'était un enfant silencieux qui laisserait dormir sa mère, bien des nuits, si elle le pouvait. La femme du pasteur frissonna. Elle ne savait quoi répondre. Alors elle aperçut réellement le cercueil de l'enfant. Lui non plus, comme Martin Klähn, n'était pas un enfant de l'amour, mais bien qu'elle ignorât le secret des nuits de Martha, de Melchior, tout autant que le secret de leurs jours, et qu'elle ne sût pas que le corps de Martha avait pris son plaisir, mais pas son âme, la femme du pasteur ne s'étonnait pas que Martha n'eût point été bénie par le Seigneur, parce que les gens de ce monde et des marais, d'où vient

Martha Kletschmayr, enfantent et meurent sans importance.

Amalia était dure pour le prisonnier. Un soir, Hervé oublia sa hachette. Il avait commencé à geler, et c'est pourquoi il était revenu un peu plus tôt que de coutume. Comme il secouait ses sabots sur le seuil, elle l'obligea à retourner au silo.

— Tu rentres trop tôt, prisonnier, cria-t-elle.

— Est-ce pour cela que tu m'obliges à retourner, ou bien à cause de la hachette ? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas, et le prisonnier haussa les épaules. Lorsqu'il eut disparu :

— Tu es méchante, dit Martha. Ne le force pas à nous quitter.

— Hé ! comment pourrait-il le faire ? cria l'enfant. Il est notre prisonnier.

Et elle alla s'enfermer dans l'étable afin de traire les vaches.

Le prisonnier n'aime pas beaucoup la maîtresse, ni l'enfant laide. Les deux femmes solitaires ne parlent pas au prisonnier, sinon pour des ordres très stricts et peu nombreux. Mais le prisonnier remarque que la voix des deux sœurs est fort différente, bien que les mots employés soient les mêmes. Il aime assez entendre la voix sourde de Martha qui semble retenir un appel. Mais la maîtresse ne paraît jamais le voir, et il remarque bientôt qu'elle n'est jamais là lorsqu'il rentre du travail ou

rentre dans la pièce pour demander son dû. Les deux femmes ne lui montrent pas non plus la façon de travailler. Il lui arrive de regretter de n'avoir point d'autres cercueils à construire, car il a reçu les compliments des femmes et du pasteur qui ont pu croire qu'il avait, toute sa vie, enseveli les enfants morts. Les deux femmes le regardent parce qu'il est quelquefois maladroit, et le prisonnier ne sait pas combien elles demeurent étonnées qu'un homme jeune et qui a toutes les apparences de la force agisse comme un enfant. Il ne leur vient pas à l'idée qu'il a besoin de secours, et qu'une main ferait bien de se poser sur son épaule et, patiemment, de l'obliger à recommencer son geste, après l'avoir accompli devant lui, avec son propre outil. Peut-être est-il volontairement maladroit et mérite-t-il un dur châtiment. Peut-être veut-il être chassé et retourner pour de longs jours à la maison d'école ? Peut-être hait-il les deux femmes et ne veut-il travailler pour elles et le soldat ennemi ? Elles ne comprennent pas et la maîtresse n'ose pas interroger son prisonnier. Mais leurs gestes se font lents, à la mesure des siens. Elles piétinent derrière lui, sans impatience. Le travail durera beaucoup plus longtemps.

Le prisonnier pourtant est humble et docile. Il ne répond jamais aux reproches de la maîtresse ni aux cris de colère de l'enfant. Alors la maîtresse se tait et détourne son regard.

« A quoi bon? » pense le prisonnier, qui écoute les cris de l'enfant. Mais le soir les deux femmes se disputent souvent à cause du prisonnier.

— Il ne peut tout savoir, dit Martha. Sans doute faut-il lui montrer...

Mais l'enfant prétend que, par haine ou paresse, il s'arrête souvent dans son travail ou ralentit ses gestes, bien que méchamment il n'ait pas répondu quand elle l'implorait et qu'il continuât à travailler quand la maîtresse était dans les douleurs. Un jour, elle s'est cachée derrière le silo comme aurait fait le maître Melchior.

— Non, dit Martha. Jamais le maître ne se cachera du serviteur.

Elle ne pouvait pas voir ses mains car il lui tournait le dos, mais elle est demeurée frappée par sa lenteur. Une vieille femme accomplirait plus de besogne, à moins qu'elle ne récite son chapelet. Mais peut-être disait-il son chapelet, ricane l'enfant. Il est catholique. Il serait bon de le renvoyer.

Martha voudrait qu'on attende quelques jours avant d'en parler au maire.

— Que le maître ne le trouve pas ici, à son retour, dit Amalia.

Dans la nuit, Martha s'étonne d'entendre sa voix et de ne savoir pourquoi elle parle et même de qui elle parle. Elle n'est plus sa maîtresse et ne s'en irrite pas. Mais la voix

de l'enfant, dans le patois des marais, ressemble au ramage furieux et confus des taquets, jusqu'au moment où l'enfant s'est endormie, au milieu de ses cris. Martha demeure immobile, un long moment. Elle écoute en elle des rumeurs secrètes et profondes. La dure toile des draps l'importune, qu'elle rejette. Elle se lève et se dirige vers l'étable où s'appuyer contre le cheval Holen. Elle pleure longuement parce que demain il lui faudra parler au maire et demander le renvoi du prisonnier, pour complaire à l'enfant laide.

Par le carreau cassé de la lucarne, le vent pénètre dans l'étable, ainsi que des flocons de de neige, tôt fondus. Il faudra que le prisonnier masque le trou béant, sur la nuit, d'une planche. Ah ! Melchior... La lune apparaît et la croupe du cheval luit dans la lumière comme si la bête avait trop longtemps galopé, sous les coups d'un cavalier venu de loin. Dans la paille, à ses pieds, Martha ramasse un objet clair et dur que le prisonnier a perdu. Et elle s'appuie contre le cheval, elle dénoue sa chevelure et lentement y passe le peigne du prisonnier.

Ainsi elle est prête, mais aucun homme, et pas même le voisin Mathias coureur de filles, ne viendra frapper à la porte de l'étable. Elle ne songe vraiment à rien. Il fait beaucoup moins froid que dans la pièce voisine où mourut l'enfant Jonathan dans la flamme claire

des pommes de pin. Elle dénoue le col de sa chemise, qu'elle avait festonné elle-même avec du gros coton bis, et dresse sa poitrine vers la lucarne. Elle la caresse doucement ainsi que ferait un homme, Melchior ou le prisonnier, elle presse le sein d'où jaillissent quelques gouttes épaisses et jaunes comme miel que n'a pas voulu l'enfant Reneke. Puis, lorsque le froid la saisit, elle retourne au lit de Melchior.

Le lendemain, elle se rendit elle-même au village et remercia tout d'abord la femme du pasteur Klähn. Tandis qu'elle est là, dans le petit salon, elle voit passer sur la route la torpédo rouge du maire. Celui-ci s'arrête devant le jardinet de Sarah Klähn et, péniblement, sort de la voiture. Elle se rejette dans l'ombre, derrière le rideau de drap vert qui masque à demi la fenêtre, et longtemps y demeure tandis qu'un bruit de voix confus lui parvient du corridor puis de la pièce voisine où travaille M. le pasteur. Enfin Sarah Klähn pénètre de nouveau dans le salon, et elle ne l'aperçoit pas tout d'abord, car Martha est demeurée dans l'ombre, là où ne pouvait pas la voir le maire. Derrière Sarah s'avancent le pasteur et le maire, et Martha, confuse, fait quelques pas au-devant d'eux.

— Eh ! bien ?... Eh ! bien ? dit le pasteur. Il ne la regardait pas, mais le maire avait pour elle un regard bienveillant et Martha lui

sourit. Elle ne comprend pas ses paroles, mais elle sait qu'elle peut parler librement et dire ce qu'elle n'osait s'avouer et qui lentement venait au jour.

— Etes-vous contente de votre prisonnier ? demande le maire.

— Oui, répond Martha.

Et une immense joie l'envahit. Mais elle remarque sur le carrelage l'eau noire que ses pieds apportèrent, avec la boue des collines et des routes. Elle baissa la tête. Son parapluie tomba. Mais aucun d'eux, et certainement pas le gros homme, bien que lui seul eût osé le faire, ne le ramassa. Elle voudrait poser des questions et le regard du maire semble l'inviter, mais déjà le pasteur retourne à son bureau, entraînant avec lui le gros homme. Sur le seuil, Martha écoute attentivement les recommandations du maire quant à la paye et à la nourriture du prisonnier, les devoirs et les droits du maître qui sont les devoirs et les droits de Martha, mais non de l'enfant laide. Elle dit qu'elle s'en souviendra mais qu'elle espère aussi que Melchior Reneke ne tardera pas à rentrer.

— Hé! Hé ! répond le maire.

Mais le pasteur Klähn ne rit pas, ni Martha Kletschmayr, et le maire retourne à la pièce voisine où l'attend déjà le pasteur, furieux contre lui-même. Martha prend congé de la

femme du pasteur qui vient d'apporter le parapluie dans le corridor.

Le prisonnier est au travail dans le champ de Melchior lorsque les petits-fils et les fils de Mathias apparaissent,

Chaque matin, ils se rendaient à l'école. Ils avançaient l'un derrière l'autre sur le sentier qu'Amalia apprit au prisonnier, et celui qui marchait en tête soufflait sur un roseau. Ils ont mis leurs mains dans leurs poches, savonnés, luisants dans l'air froid, et dès qu'ils avaient gagné la route, le prisonnier les voyait, tout au travers, sagement alignés, sur le même rang, comme devant le maître d'école. Sur le sol gelé, les garçons marchaient au pas. Un lourd cartable était suspendu à leurs épaules et, sous la blouse noire, on apercevait leurs jambes maigres recouvertes de bas noirs et de grosse laine. Ils levaient la tête et n'étaient jamais essoufflés. Et toujours, une fille marchait derrière eux. Ils se taisaient lorsqu'ils passaient devant le prisonnier, comme devant un homme mort. Le prisonnier est seul à l'heure-ci. Jamais non plus ils ne se retournaient pour regarder la douce innocente, ils ne ralentissaient pas pour l'attendre, au carrefour : la fillette avait peine à les suivre. Rien ne l'obligeait cependant à marcher si près d'eux ; l'enfant délaissée s'obstinait à les suivre. Loin derrière elle survenait une troupe de fillettes

nonchalantes et volubiles, ses compagnes, qui de sa bouche n'apprendraient jamais la joyeuse fatigue de marcher près de l'homme.

Le prisonnier se retourna. Martha se tenait près de lui, dans le sillon voisin, à deux pas en arrière. Hervé ne l'avait point entendue s'approcher. Elle était venue, silencieuse et humble, puis s'était agenouillée sans un mot pour travailler à ses côtés. Toujours elle se tiendrait à deux pas derrière lui, désormais à sa droite, à la mode allemande.

« Ma servante et pourtant ma compagne », songea le prisonnier.

Elle dit :

— Prisonnier...

Ils se taisent, mais leurs respirations peu à peu s'unissent au rythme de leurs gestes. Elle prenait une à une les betteraves qu'il avait préparées afin de les mettre en tas.

— Je t'ai apporté des pommes avec du lait caillé, dit-elle enfin.

Elle se reprend aussitôt :

— Je vous ai apporté...

Et elle n'achève pas sa phrase. Jusqu'alors elle l'avait tutoyé. Il la regarde en souriant, mais elle ne voit point son sourire, pas même l'homme qui lui sourit. Elle sait seulement qu'il la regarde.

Un long moment, il travailla avec acharnement. Elle était près de lui, toute vêtue de

noir, et ne parvenait pourtant point à le dépasser. Le prisonnier s'enorgueillit de ses gestes prompts qui semblaient s'accomplir hors du temps. Comme il aima ses mains recouvertes de terre, soudain, et les mains de Martha semblables aux siennes, fortes, quasi viriles ! Il ignorait que les mains de Martha devaient faire effort pour ne point le dépasser à l'ouvrage. « Ah ! je me suis mis rapidement au travail », songea-t-il. Et le mois précédent, il avait étendu, sur les champs de Melchior, le fumier. « Et voilà peut-être que je redeviens un homme, puisque cette femme vient à moi... »

Martha, à genoux, s'arrêtait pour souffler sur ses doigts. Il ne se retournait pas. Qu'importe qu'elle eût froid ! Elle avait pu mourir. Il semblait qu'il n'eût jamais connu cette femme, dont il avait su les chairs les plus profondes. Ils travaillaient rapidement. Le gel avait durci le sol et les feuilles. Le travail devenait chaque jour plus pénible. Un homme apparut, qui leur fit signe. C'était Mathias.

— Encore une quinzaine de jours, cria Hervé. Après, ce sera décembre...

— Il ferait un temps de chasse, si Melchior revenait, répondit Mathias.

Et une plaisanterie. Mais le prisonnier se leva pour qu'il se tût. L'homme fit demi-tour.

— Je n'aime pas beaucoup le voisin Mathias, dit le prisonnier. C'est un homme trop

attentif aux biens de Melchior. Qu'il ait accompli tant d'ouvrage et ne se repose plus ! Il aura bientôt l'âge requis par le Seigneur, et je le vois toujours procréer...

Puis, de longues heures, ils ne virent rien, que les busards qui tournoyaient au-dessus d'eux. Leur troupe s'abattait soudain et, lorsqu'ils s'envolaient comme noirs fétus de paille, demeurait un oiseau sombre et gracile, dans le sillon, qui s'efforçait ensuite de les rejoindre, tandis qu'une troupe tardive et croassante déchirait de nouveau les airs, à l'occident.

Assis derrière le silo, à l'abri du vent, ils partagèrent le repas. Ils avaient mangé en silence, et quand ils eurent fini, Martha ouvrit son vieux tablier.

— J'ai apporté aussi une poignée de noix, dit-elle.

Le prisonnier devait les ouvrir pour la jeune femme. Il le faisait gravement, et elle prenait les fruits dans la paume du prisonnier ; pas une fois, elle ne dit merci. Hervé jetait les coques très loin que rapportait la chienne de Melchior.

— Donne-lui des noix, dit Martha.

La chienne nettoyait les coques très proprement. Le prisonnier riait. Ils demeuraient debout l'un près de l'autre. Parfois le fruit s'échappait des paumes douloureuses ; le prisonnier devait poser la noix sur une pierre pour l'écraser de son talon. Alors Martha

tournait son visage pour que l'homme ne fût pas humilié.

A la morsure du froid, la jeune femme frissonnait. Elle était seule maintenant, très loin derrière le prisonnier, comme une épave dans le champ de Melchior, sans gouvernail ni maître. Elle n'osait appeler Hervé. Alors le prisonnier se leva.

— Vous avez froid, dit-il. Il faut rentrer.

Mais elle ne répondit pas. Elle baissait la tête, plus bas encore. Il ne voyait que sa nuque très pâle, le duvet blond sous le lourd chignon.

— Vous vous êtes levée beaucoup trop tôt. Il n'y a pas huit jours que Jonathan est venu au monde...

— ...est mort, murmura-t-elle.

— Il ne fallait pas encore, reprit-il.

Il éprouvait une grande joie à se montrer cruel ainsi qu'un homme qui s'éveille, un enfant, il arrive parfois qu'il prenne les oiseaux à la glu ou martyrise les chevaux en passant l'étrille. Il eût voulu lui rappeler ses cris, et sa joie était grande pourtant de lui parler doucement :

— Ne savez-vous pas que je peux bien faire le travail de Melchior ? dit-il à mi-voix.

Elle ne répondit pas.

— Tout le travail, prisonnier ? fit-elle enfin.

Il fit signe de la tête.

— Non, dit-elle.

Elle pleurait. Il la regarda un long moment.

— C'est Jonathan que vous pleurez ? dit-il enfin.

— Non.

Elle hésitait.

— Et pourtant... c'est aussi Jonathan que je pleure...

Elle ne s'entendait pas avec Amalia, mais cela non plus ne suffisait pas à faire venir les larmes, ni l'absence de Melchior, pas plus que ses colères, jadis. Ce n'était pas un chagrin qu'on a vu venir de très loin, comme un nuage de juin et dont on attend la minute où il va passer, et dans son éclatement sera sa délivrance, mais quelque chose qui n'appartenait qu'à elle, sans cause apparente, au plus profond de son être, qui la tenait longtemps éveillée, dans la nuit, et la faisait venir dans le champ de Melchior et marcher à deux pas derrière l'homme. Elle était triste, simplement, il n'y avait que ce mot si simple.

— Femme, il faut te lever, dit le prisonnier.

Ses mains, bleuies par le froid, serrèrent le poignet du prisonnier. Il l'aida à se relever. Pour la première fois, elle leva vers lui son visage.

— Croyez-vous que j'ai honte ? s'écria-t-elle. Et pourquoi ?

Les bosquets étaient dépouillés de leurs dernières baies ; la terre n'était couverte que de haillons. Les haies ne formaient plus qu'une

ligne fragile et grise qui ne retiendrait nul prisonnier. Un temps froid et sec, après ces jours de neige et de pluie. Le vent avait balayé les brumes. Tout se figeait dans les formes hivernales, précocement apparues. Les oiseaux avaient disparu ainsi que Mathias, et les fils de Mathias. Déjà, le bord des étangs gelait. On pouvait compter les nuits de glace sur la mince pellicule qui formait autant d'auréoles autour des saules et des pierres. Puis, le soir tomba. Ils demeuraient toujours dans le champ de Melchior. Il travaillèrent encore longuement, mais leur allure rapide du matin avait disparu. Ils prolongaient seulement leur travail, car aucun d'eux ne se décidait à le rompre. Martha attendait le signal qu'aurait donné le prisonnier. La lune apparut, au-dessus des marais, et les bois devinrent comme une ville lointaine, dont on distinguait les venelles, les prisons, les ombres, les rancunes. Une forteresse inexpugnable. Les nuages couraient autour d'eux comme des tombereaux de betteraves. Hervé ressentait la fatigue ainsi qu'une ivresse. A l'extrémité du champ, le silo inachevé apparaissait comme la tombe violée d'un guerrier, celle du soldat Melchior Reneke, par exemple, avec sa cassure nette qu'éclairait la lune. La crête dénudée des sillons, prise par le gel, formait devant eux, jusqu'à l'infini de la nuit, des cordes rigides sur lesquelles ils avançaient, tels des danseurs

épuisés. La nuit était tombée, claire, plus que le crépuscule.

Ils connaissaient l'indifférence du monde. La lune projetait leurs ombres qui ne se rejoignaient pas, et leur royaume sans souverain, jusqu'à la haie de Mathias et les étangs, plus vaste et solitaire sous la froide lumière des étoiles, semblait les rejeter comme un peuple en révolte.

On les héla soudain : Amalia. C'était une toute petite forme dans la nuit, un grelot tremblant, au son aigu. Sa voix leur parvenait impérative. Hervé rit :

— Une petite bonne femme de rien du tout. J'imagine que le maître Melchior doit aussi trembler devant elle. Et s'il me plaisait de rester ?

— Oh ! elle te laisserait ! dit Martha. Il faut rentrer.

Sa voix était celle de la nuit, si âpre ! Elle s'était écartée de lui, mais elle tremblait et elle était lasse.

— Hâtons-nous. Vous serez en retard à la maison d'école.

— Je pourrais dire que le cheval de Melchior était malade, comme l'autre jour... Que j'ai été appelé chez le voisin Mathias, c'est cela. Et ne dit-on pas que sa femme va mourir ?

— Oui, répondit-elle.

Elle songeait : « Toute femme est en train

de mourir et de naître. Ne suis-je pas comme Maria Schönemann ? »

Ses pieds étaient glacés, et elle ne voulait pas poursuivre sa pensée, car elle avait peur de devoir évoquer le lit de Melchior où le prisonnier l'avait surprise, sanglante et comme le fond mouvant d'une rivière, telle qu'elle serait désormais en son image. Elle se dirigea vers la sœur détestée pour se reprendre et fuir, mais longtemps, derrière elles, le pas du prisonnier se fit entendre. Les deux femmes, main dans la main, couraient jusqu'à la maison de Melchior.

III

Hervé a dit vrai : Maria Schönemann va mourir.

Vous la voyez allongée près de Mathias, son époux. Ils dorment leur dernière nuit côte à côte, parce que trente ans n'ont pu les séparer. Il pourra se lever à l'aube, prendre son fusil et partir. Il pourra rejoindre telle ou telle servante, ou l'une des brus, Léonore, violer les filles surprises avant le jour dans les fossés où croissent les mélampyres, et simplement tuer les oiseaux, parce qu'elle est devenue lourde à cause de ses maternités. Elle ne sera plus dans l'aube basse et âpre qui se glissait sous la porte et par la fente des volets ce grand silence aussi difficile à franchir que les parapets, hier, sur le front de

Somme. Un obstacle, d'autant plus redoutable que Mathias savait qu'elle ne dormait point. Et parfois, au moment de se lever, un craquement du lit retenait sa jambe, dans le vide, le cœur plein d'une sourde colère. Ainsi se faisait-elle redouter, bien que le bruit ne fût imputable qu'à l'époux puissant et trop lourd. Et les brus, parce qu'elle ne leur parlait point, ont redouté cette femme comme une maison inconnue et qui n'appartient à personne dans les vergers abandonnés. Maintenant elle parle, avec une force inattendue, qui retient l'époux indocile comme au-dessus de l'abîme.

— Ne crois pas que je vais t'abandonner, Mathias, ou qu'un désir de vengeance ait mûri depuis tant d'années...

Son cœur est faible, elle a cessé de l'entendre : un tambour étouffé, sous la terre, le cassement d'une branche morte, quelque part, au profond des bois. Elle n'a d'ailleurs jamais eu beaucoup le temps de l'écouter. Mathias aussi pourrait mourir, cette nuit de décembre enfin venue, mais il ne mourra que de sa propre mort tandis qu'elle s'en va, renvoyée, comme une servante usée par les lessives et par l'amour du maître.

Il se retourna en grognant.

— Qu'exigeras-tu encore de moi ? Je vais mourir cette nuit, Mathias... Ah ! tu as été un homme ! Et tu n'es pas encore satisfait !

Il étendit sur elle sa jambe chaude et velue.

Une dernière fois, elle sentit le frisson de l'homme. Mais il ne parvenait pas à la réchauffer.

— Peut-être pourrais-je te reprocher de partir, dit-il. Je suis comme un homme jeune, Maria, et si j'ai eu mon plaisir avec toi, je ne t'empêchais pas de prendre le tien. Les hommes allemands, c'est ainsi : chacun de son côté.

Sa bouche avait gardé l'odeur des eaux-de-vie. Il avait beaucoup bu la veille, à l'auberge. Sous la chaude haleine, la femme ouvre les yeux et paraît s'éveiller.

— Tu me fais horreur, soupire-t-elle. Tu n'as jamais rien connu de ma souffrance, car des joies, je ne puis parler. Tu ne m'as jamais rien accordé de toi. Que connais-tu des femmes, à présent ? Si pourtant tu allais mourir, Mathias ? Après moi. Si tu voulais faire un effort pour te rapprocher de moi, mais pas ainsi... Des femmes, tu n'en as pas aimé une seule, rien que le désir... Tu les as toutes rejetées ainsi que des cosses de pois vides et desséchées, tu m'as laissée libre, Mathias, au milieu de ton plaisir, mais cette liberté n'était qu'un grand vide placé à côté de moi comme la ruelle où je n'avais pas le droit de glisser... Jamais tu ne m'as prise réellement. Tu me quittes aujourd'hui comme une femme vierge bien que dix et dix fois fécondée. Combien de nuits avons-nous passées ensemble ?

Attends ! Dix mille nuits où tu m'as caressée comme cette nuit...

Il se dressa sur le coude.

— Cette fois, je vais te prendre et tu ne te plaindras pas de moi, dit-il en riant. Je ne veux pas que tu me fasses une mauvaise réputation dans l'autre monde.

Il a serré ses jambes entre les siennes. Elle gémit mais ne peut se défendre car elle éprouve l'horreur de ne le point vouloir. Elle a froid.

— Tu as été une petite caille dodue et chaude, voici que maintenant le vieux Mathias doit te réchauffer.

— Tu n'y parviendras pas, dit-elle.

— Même morte, je te prendrais encore une fois, car les femmes sont de plus en plus rares, Maria, pour un vieil homme.

— Tu leur fais horreur. N'as-tu pas eu assez de chaudes journées dans les sillons, et l'air épais des granges, sombre, mielleux, où le plancher gémissait sons ton poids... C'est un péché que tu vas commettre, Mathias, car l'heure est venue de me laisser reposer.

— Je ne t'ai point donné congé, Maria, pas encore. Il faudra bien que la Mort attende mon bon vouloir, et je veux voir une fois mon bien avant de lui vendre ta chair.

Il se lève. Un moment, il apparaît au-dessus d'elle, son ombre s'appesantit et demeure suspendue ainsi que le gros balancier de l'horloge, au sommet de sa course. Il a froid et se

hâte de se recouvrir, mais la couverture qu'il a tirée sur lui la laisse alors demi-nue. Elle ne sait pas d'où vient le froid qui la pénètre.

— Il y a Martha qui est solitaire, dit-elle, mais elle ne t'a jamais aimé, et ne t'en vas-tu pas courir après Amalia, une enfant ?... N'auras-tu point honte, Mathias ?

— Il faudra surveiller le prisonnier avant qu'il n'enflamme les moissons de Melchior, répond-il. Je suis un bon voisin, n'est-il pas vrai ?

Ils se taisent et, au bout d'un long silence, lorsque chacun a poursuivi ses pensées, ils s'aperçoivent que la mourante a tourné les siennes vers le passé tandis que le vivant, sans remords, a fait d'étranges projets.

— Une fois, j'ai dû aller te chercher dans la maison solitaire, dit-elle à voix basse avec la honte ancienne, et les hommes et les femmes ricanaient sur le pas de leurs portes, tu avançais tout enflammé par la colère et par l'alcool, ta braguette déboutonnée, devant nos enfants, Mathias...

Un autre jour, ce fut dans la maison abandonnée au bord de la route, qui jadis servait d'auberge. Dans la cour croissaient les orties et les viornes. Par une lucarne les enfants regardaient Mathias. Il était seul avec une femme au corps très blanc, belle. Sans doute, si Maria avait été seule, elle n'aurait rien dit et s'en serait retournée en pleurant, mais le

monde méchant criait, et le monde, au fond, criait après Maria...

« Et voilà que tu laisses faire ton homme, ô Maria ? » disaient-ils...

— Puis, je t'ai vu couché avec Léonore. Elle m'a entendue venir, poursuit la femme. J'apercevais ton dos comme une pierre lourde à soulever. Je voyais bien qu'elle fermait les yeux tout exprès comme nous faisions, enfants, lorsque menaçait la main de notre père qui, devant notre visage mort, n'osait frapper, pris d'une soudaine inquiétude et de remords. Mais elle, elle exagérait la courbe de ses lèvres afin de prouver son plaisir, et je l'aurais volontiers tuée, mais je savais bien que c'était toi seul qui faisais le mal et que j'aurais dû, de mes mains, étrangler. Tu m'as trompée avec mes brus, mais c'est aux fils à te pardonner, parce que l'offense était plus grande de leur côté.

— Le bien des fils appartient au père. Toi aussi tu as été mon champ, ma forêt, mon lièvre pris qui mourait dans ma main de ma main. Tu m'appartiendras jusqu'à l'aube qui vient, dans la terreur et dans la joie.

— Je suis trop faible pour appeler. Par pitié, Mathias, par pitié...

Elle respire profondément.

— Tu dois devenir un homme de Dieu, Mathias, il est temps, quand je te vois plein de concupiscence...

— Ne parle pas comme le pasteur Klähn,

dit-il, irrité. Parce que celui-ci n'a pu mettre au monde qu'un nabot... Tu as trop fréquenté ses prêches et son impuissance, mais tous les hommes du village seraient volontiers passés sur le corps de Sarah Klähn...

Il riait.

— Honte, honte à toi, Mathias ! Respecte au moins celle que tu n'as pu posséder.

— Elle n'est point la servante du Seigneur. Et que vaudraient les valets de nos valets ? Une chienne !... Pourquoi énumères-tu mes péchés, quand l'heure vient pour toi de te repentir ferme ?

— Mes péchés n'ont été que les tiens, Mathias. N'appelleras-tu point le pasteur, homme maudit ?

— J'approcherai mon corps pour te donner un dernier souffle de vie, et ce sera mieux ainsi.

— Tu as d'étranges médecines, ô païen !

— Je ne serai pas long à te faire mourir, moins long que le pasteur Klähn. C'est la nuit de nos noces, Maria...

— Il y a bien longtemps... Maintenant, je veux aller de mon côté. Demain est jour de marché, tu dois te lever de bonne heure, Mathias, et mettre ta veste brune...

— Ingrate. J'ai prolongé cette nuit durant trente ans et plus, il n'y avait plus de différence entre ton corps et le mien. Réjouis-toi

si j'en garde un bon souvenir, de mes péchés aussi.

— Mes fils sont à la guerre, il n'y aura donc personne pour me secourir ?

Alors, elle songe au prisonnier, à Martha qui possédait le prisonnier pour la défendre. Elle se tut. Mathias ne saura pas, ni personne, les mauvaises pensées qu'elle eut cette nuit. Elle fit un effort extraordinaire pour se soulever, et tomba à demi dans la ruelle. Il eut peur, et il eut beaucoup de mal pour la remettre au milieu de leur couche. Depuis plusieurs années, elle était devenue grosse et quasi impotente. Elle était pâle et immobile. Il eût pu la croire morte. Son désir devint plus vif.

— Tu sais bien que les fils ne se mêleront pas des nuits de leur père, dit-il.

Il se pencha sur elle, souffla à sa bouche, à ses oreilles et sur sa poitrine des mots obscènes.

Elle revint à elle.

— Tu as toujours eu besoin de t'appeler, gémit-elle, car au fond de toi tu étais impuissant, comme le pasteur Klähn...

— C'est le désir que j'appelle...

— Non, rien que toi, qui n'es pas toi.

Il caressa son ventre, mais depuis lontemps elle ne sentait plus rien, sa chair était déjà morte.

— Ce n'est pas moi non plus que tu appelles, je ne te répondrai pas. Tu veux prouver à

toi-même ton pouvoir. Je te connais bien, Mathias, voici de longues nuits que je dors à tes côtés. Tu as peur de demeurer une fois comme une source tarie... tu as peur de vieillir sans pouvoir...

— Tais-toi, cria-t-il, tu n'as jamais voulu répondre à mon plaisir !

— Je vais mourir, Mathias.

— Toutes les femmes disent cela. C'est parce que tu vas mourir que je veux te prendre, ajouta-t-il d'une voix rauque que depuis très longtemps elle n'avait pas entendue, sans l'oublier cependant... Et je te mettrai moi-même en bière, mon stölchen (1), afin d'être sûr de ne rien perdre ni trop tôt donner au pasteur. Réjouis-toi, Maria, de ne pas survivre dans ta boîte, comme il arrive à tant de gens. Tu n'auras pas à te plaindre du vieux tyran de tes nuits.

Elle poussa un cri. Il se précipita vers elle et mordit cruellement sa bouche.

— Ne meurs pas, mon oiselet, mon bouleau, soupira-t-il.

Il caressa les flancs épuisés de la femme, et puis, soudain, il dit :

— Petit nez de Maria rongé par un sale cancer, et je veux embrasser ton ulcère mignon... chères lèvres violettes...

---

(1) Gâteau de la Noël que l'on conserve, très longtemps, dans une caisse de bois.

Elle gardait les yeux grands ouverts où Mathias pouvait lire l'horreur qu'il apportait.

— Dis-moi que c'est moi que tu crains, ou bien...

Il se tut. Il lui semblait que quelqu'un se trouvait derrière lui, essayant de se glisser entre eux. Il se retourna.

— On n'a pas ouvert la porte ? demanda-t-il.

Mais elle ne répondit pas.

Il se leva et alla soulever le loquet. Ses deux pieds nus, crispés par le froid, laissaient, un instant, une marque sur le carrelage. Il ouvrit la porte. La lune luisait sur la neige. Les étangs étaient gelés. Le vent agitait les roseaux dans un cliquetis de lames et il fut secoué par le vent, à son tour, sa longue chemise plaquée contre la porte, déshabillé, revêtu. Le paysage était net, précis, hors du paysage. Ses lignes paraissaient figées, tout était en place, différent pourtant de ce qu'il avait eu sous les yeux, trente ans durant. Il ne reconnaissait pas son pays, ses champs labourés, sous la neige, rien n'était plus à lui, et il allait perdre Maria.

Il se tourna vers le lit.

— On dirait le monde de l'enfer où tu vas pénétrer, murmura-t-il. C'est la terre et ce n'est pas la terre, ni les haies, ni les bois. Tu ne peux avancer vers les choses car les choses ne sont plus pour toi, mais toi pour elles. Tu as cessé d'être le maître. Elles vivent,

et c'est ta mort. Tu te dissous dans les choses et la poussière, le froid aussi.

Il se pencha au dehors pour mieux surprendre le secret. L'air froid griffa ses cuisses comme le maître d'école, jadis, armé d'une fine baguette d'osier, et le vent le jeta rudement contre la porte. Il aperçut un voyageur qui s'avançait vêtu d'une houppelande.

— Monsieur la Mort (1), dit-il cérémonieusement quand celui-ci posa le pied sur la marche.

Il s'effaça pour le laisser entrer. Un chien aboya, et la chienne de Melchior répondit. C'était un duo pathétique, sous la lune. Il y eut un bruit sourd, dans les étables, les bêtes se retournaient dans leur sommeil.

Il avait peur de ce monde où il n'avait pas sa place. Il rentra. Il se sentait vivant, il allait vers une créature de chair, sa femme de trente années, qu'il allait cueillir et caresser, puis il fumerait une bonne pipe et s'allongerait jusqu'au matin tandis qu'elle mourrait paisiblement. Alors, il irait voir Léonore, ou Ina, pour apporter la nouvelle.

Il avançait en se dandinant. Elle le voyait avec horreur, tandis qu'il lui semblait nager dans une eau glauque et froide. Elle respira, oppressée. C'est long de mourir. Elle poussa un cri. Son corps l'a déjà quittée. Elle ne sera

(1) En allemand, Tod, mort, est au masculin.

pas prise par Mathias, il sera dupe, une fois de plus. Elle le quittera sur ce secret connu d'elle seule, hélas ! la malédiction qu'elle jetait sur elles :

— Et toutes les femmes que tu prendras, Mathias, et nos brus, et nos servantes, toutes, aucune ne trouvera plus d'amant. Leurs bouches embrasseront pour la dernière fois, elles seront glacées avant que tu aies desserré les lèvres...

Il retourna près de Maria, souleva la lampe au-dessus d'elle, la posa un instant sur son ventre. Elle ne bougeait pas, elle avait les yeux fermés.

— Je viens te chercher, cria-t-il... Il y a là un voyageur qui te demande. Tout beau, monsieur la Mort, laissez-moi passer le premier...

Les paupières de Maria tremblèrent comme les ailes d'un oiseau blessé. Une dernière fois, elle l'aperçut dans sa chemise aux rayures rouges et se souvint du jour où elle avait acheté celle-ci.

— Tu es jaune comme un coing, dit-il. Non, c'est la lumière de la lampe.

Il se versa un verre d'alcool, remplit un autre verre qu'il pencha sur les lèvres de Maria. Elle détourna la tête et l'alcool glissa, sur la joue, comme une traînée de larmes.

— Du si bon alcool, dit-il, pas de l'alcool de grain...

Soudain, il fut près d'elle, elle poussa un

grand cri et elle n'eut *plus sa connaissance*. Il avait laissé la porte entr'ouverte. L'air froid glissait sur ses reins. Sa ceinture de flanelle s'était dénouée.

— Es-tu morte ? es-tu vivante ? cria-t-il.

★

Le jour apparut, comme une épée glacée, par l'ouverture de la porte. Mathias se leva, éteignit la lampe et alla retrouver Léonore. Il était le premier levé. D'ordinaire, il laissait à Maria cet honneur.

Une à une, les choses apparaissaient, bien certaines et volontaires, connues, on n'avait nul besoin de les saisir. Il s'écarta de Léonore. Elle aussi, il la connaissait.

— Maria est morte, dit-il au bout d'un moment.

La bru se mit à pleurer.

— C'était une femme un peu niaise, dit-il encore. Même cette nuit, elle n'a pas voulu prendre son plaisir.

— Vous me faites horreur, murmura Léonore. Allez-vous-en ! Je ne resterai pas un jour de plus dans cette maison. Et j'emmènerai Ina avec moi, je vais écrire à vos fils...

Elle ajouta :

— J'eus toujours peur de cette femme, on ne passe pas, aussi tranquille, dans les greniers et dans les granges. Celle qui ne disait

rien aux valets, lorsqu'elle les avait surpris, pourquoi est-elle morte sans crier ? Nous allons l'entendre à présent, bien des nuits !... Ah ! que n'êtes-vous mort, en même temps !

Les yeux cruels de Mathias avaient la profondeur des étangs. Mais la bru ne partit point, ce jour-là, ni les suivants. Et lorsque Maria Schönemann eut été ensevelie, auprès de l'enfant Jonathan, la bru se leva la première, ce jour-là et les suivants...

★

Bien des jours, ils ont travaillé l'un près de l'autre.

Le champ gardait les marques de leurs pas. La terre se taisait, tout à fait ensevelie dans la mort hivernale, indifférente à leurs gestes. Rien ne parvenait du village. La mère d'un enfant, depuis longtemps enseveli, n'appelait nulle visite, et Sarah Klähn ne viendra pas aujourd'hui parce que la maison de Melchior demeure vide et froide et, croit-elle, sans péril. Amalia n'apparaissait plus au bout du champ. Les heures se ressemblaient, tôt oubliées. Ils ne savaient plus les choses découvertes la veille, ni ce qui existait entre eux, ce qui n'existait pas, s'ils se haïssaient ou simplement ne se connaissent plus. Chaque aube les surprend encore tout ensommeillés. Ils se lèvent en titubant, homme et femme anciens qui

cherchent leurs vêtements sans volonté de se vêtir. On pourrait croire que rien ne sera jamais entre eux, même la femme impatiente et patiente du pasteur ne trouverait en leurs propos nulle équivoque. Ils ne savent plus les gestes de leur compagnon, les pensées de leur nuit. Ils parlent posément, avec des gestes mesurés des mains à cause des mots étrangers que le prisonnier ne comprend pas encore. Quelqu'un qui passerait sur le chemin, le pasteur Klähn ou Mathias, par exemple, ou Stelzhammer, verrait bien que leurs mains sont sincères et disent la vérité. Et peut-être ont-ils cessé de se voir l'un et l'autre, pour être trop longtemps demeurés côte à côte. Les jours de pluie ont succédé aux jours de gel, puis le froid et la neige, tour à tour, sont venus. Dans le silence et l'inflexible distance des sillons qu'ils plaçaient entre eux, qui sait s'ils ne se sont bien des fois éloignés et unis ? Martha ne parlera pas la première, Hervé ne fera aucun geste. Et comment le prisonnier ferait-il un geste, sinon lorsqu'une jeune fille apeurée vient lui ordonner de se rendre là où naît et meurt un enfant ? Peut-être demeureront-ils éternellement l'un près de l'autre, ainsi qu'un couple de hasard...

Bien que Martha, la veille, n'eût donné aucun ordre, le prisonnier chaque jour se rendait au champ où Amalia avait cessé d'apporter les pommes de terre et le lait afin que Martha

ne demeurât pas dans la maison triste en tête à tête avec Jonathan ou Melchior, mais parcourût les biens du maître et sût exactement le travail du prisonnier, pour avoir travaillé, sans un mot, de longues heures, près de lui. Ils n'avaient plus grand-chose à faire et vraiment, s'ils l'avaient voulu, le travail ici serait depuis longtemps terminé. Amalia s'en est étonnée plusieurs fois, mais les travaux menés avec diligence sont longs à s'achever, comme la toilette faite et défaite par les femmes dont le mari est à la guerre. Toujours, il restait quelque chose à faire, disait Martha. Ils avaient recouvert le silo, mais les charrettes avaient renversé la clôture que le prisonnier devait réparer.

Au dernier jour de son labeur, la neige les surprend et le vent bleuit leurs visages.

— Rentrons à la maison, dit Martha.

Ils avançaient le dos baissé, le front bas, comme le couple originel. Le vent tremblait de colère, la neige molle tombait sur leurs épaules. Et vers l'est et les bois, opprimés sous la neige, se trouvait la maison de Melchior. Sans aucune peur de ce monde qui se brise, ils allaient vers elle, se hâtant comme ceux qui se fuient l'un l'autre et pourtant en cette fuite solidaires, qui se chaufferont tout à l'heure à la même flamme et s'assiéront à la table sans mot dire. Ils se taisaient. Peut-être le silence est-il un plus grand crime.

Chaque soir les avait faits plus las. Rien n'apparaissait réel, pas même leurs corps laborieux, vêtus de rigides étoffes. Ils luttaient contre le vent, la tête à demi tournée, les yeux clos. Ils tremblaient au creux des bourrasques ainsi que des falots prêts à s'éteindre, lorsqu'ils apparaissaient soudain, vifs et blancs de neige. Ils auraient pu à tout moment disparaître, puis revenir, comme un détail du paysage que le peintre efface, puis ajoute. Mais tout, ici, était nécessaire.

Hervé, surtout, qui ne regretta jamais rien, savait combien sa présence était devenue lourde aux deux femmes abandonnées et solitaires, charnelle et nécessaire au monde pour que Melchior pût combattre et mourir, à l'Est, ainsi qu'un jour peut-être dirait le pasteur Klähn. Rien ne serait perdu des semences qu'ils avaient jetées dans le champ du maître, chacun de leurs pas les portait l'un vers l'autre. Cependant Martha, toute vivante et libre encore, cherchait avec désespoir la mystérieuse volonté de ses actes. Elle pensait toujours au lendemain sans lequel le présent ne se comprenait pas, comme aux enfants à naître. Les mots qu'elle prononçait projetaient devant elle leur secrète intention. Mais le prisonnier ne poursuivait nul dessein. Ses actes ne prenaient pas un sens par les mots, les actes de demain, comme il est d'usage parmi les vivants, et peut-être se suffisaient-ils à eux-

mêmes. Le monde était à chaque instant définitif, claquemuré. Le prisonnier ne dépassait jamais le fossé du chemin où l'eau demeurait claire sur les herbes. Parvenu à la haie de Mathias, il revenait au silo. Le prisonnier ne songeait pas au lendemain puisqu'il n'était pour lui qu'un passé et ne connaîtrait aucune volition. Le présent se nommait toujours.

Le champ du maître était celui du serviteur. Prisonnier de Melchior, souverain du monde, le prisonnier s'avançait vers l'unique maison derrière les étangs.

Emmuré dans le temps, et sa démarche rendue difficile, le prisonnier apercevait sa compagne comme une intruse. Ils étaient seuls, un et un, non pas noués encore, étrangers, non pas amants, qui n'échangeaient que quelques mots aux sons étranges ainsi que les cris éloignés des oiseaux de nuit.

Et soudain, au-dessus de la haie, dans ce monde où Hervé ne pénétra jamais, dans le champ de Mathias, quelle forme singulière apparut !

C'était un homme, on le devinait, cela se mouvait comme un homme, par petits bonds indécis, puis de plus en plus rapides de droite à gauche, de gauche à droite, et lorsqu'ils étaient achevés, sans le secours du vent mais par leur force première, ainsi que les bouleaux longtemps humiliés reprenaient parfois leur ligne originelle, on devinait la volonté d'hom-

me qui les avait accomplis, l'homme qui se cachait sous le masque.

Il s'était revêtu d'un sac de grosse toile où l'on avait percé deux trous afin qu'il pût agiter les bras, mais la tête, entièrement recouverte, demeurait indistincte. On pouvait croire qu'elle se trouvait quelque part dans le sac au lieu de s'en échapper, droite et primordiale, ainsi qu'il est d'usage sur les épaules d'homme. Tout se mélangeait sans doute sous l'affreuse toile : les humeurs et le sang, les mensonges de l'homme et ses vices. Il n'y avait que les deux bras nettement séparés et gesticulants, qui semblaient n'appartenir pas à ce corps, dont ils ne recevaient pas le mouvement.

Martha frissonna :

— Partons vite, murmura-t-elle.

Aux gestes obscènes que l'homme esquissait maintenant, elle avait deviné l'abjecte farce dont ils étaient l'objet. Elle avait peur, non du monstre grandiloquent, mais de toutes les menaces que contenaient ce sac et les jours à venir. Le prisonnier ne bougeait plus. Il prit la main de Martha. On eût dit que la forme dressée au bout du champ arrêtait leur élan. La neige menaçait de les recouvrir, muets d'horreur. Plus tard, beaucoup plus tard, tandis que l'homme les appelait, ils secouèrent leurs manches, et le prisonnier découvrit le péril très réel et cependant fragile que repré-

sentait l'homme qui ne s'était déguisé que pour eux. Alors, le prisonnier s'avança et, se baissant, il commença à détacher des plaques de terre et de feuilles qu'il envoyait au loup-garou.

— Eh ! voisin Mathias, criait-il... C'est donc toi !

Les mottes tombaient autour du monstre. Le prisonnier aurait voulu rire, mais le ridicule de ses gestes tragiques lui apparut trop nettement.

Les mains souillées en porte-voix, il cria :

— Je te reconnais bien.

Allons, c'était un homme dans un sac, mais le prisonnier ressentait un étrange malaise, celui de se sentir semblable à cette forme, homme aussi bien que ce loup. La colère montait en lui. Ses gestes devenaient plus rapides et précis. Il regretta de n'avoir point de pierres, mais la terre durcie devait faire mal. Il visait mieux maintenant et souvent atteignait la forme.

Il ne voyait plus Martha, accroupie derrière le silo, seulement ses cheveux balayés par le vent sur le parapet. Sa voix ne lui parvenait que par bribes.

L'homme demeurait sur sa terre, de l'autre côté de la haie. Il avait soin sans doute de ne pas la quitter, comme pour y prendre sa force. Il avait prêté son masque à l'univers, devenu loup-garou. Ce n'était plus un combat entre

le prisonnier et le géant Morholt, probablement le voisin Mathias, mais entre le prisonnier et le monde qui avait épousé la forme du loup, son odeur d'étoffe mouillée et de tabac.

Le prisonnier leva le poing, et le monde devint plus coléreux et brutal. La neige avait cessé de tomber. La terre durcissait sous le pas, surtout vers le haut du champ. Les bouleaux ivres avaient retrouvé l'équilibre. Tout se fixait, immobile et muet témoin.

Le prisonnier voyait son ombre s'avancer. Il ne songeait plus à Martha, mais aux coups qu'il allait donner. Il ne songeait pas à l'ennemi, rien qu'aux coups. Un homme tout différent apparaissait près de lui, dont il imitait aveuglement les gestes. Il n'avait plus qu'à copier sur lui.

La forme, atteinte peut-être par une pierre d'Hervé, jeta un cri rauque, qui n'était ni d'une bête, ni d'un homme.

— Eh ! voisin Mathias, te voilà découvert ! dit-il.

Il contourna la haie, pénétra dans le champ du voisin. Il obéissait au héros triomphant aperçu devant lui comme à la liberté. Et bientôt l'homme, qui ne l'avait pas vu venir, fut à deux pas de lui. Le prisonnier fonça, tête baissée, ainsi qu'il l'avait vu faire : il riait, riait...

C'était Mathias, un Mathias gras et bête à crever. Le prisonnier le serra à la gorge.

— Loup, y es-tu ? cria-t-il.

Puis il l'aida à se relever.

— Vous avez eu peur ? dit Mathias.

Le prisonnier le laissa partir, le dos baissé. Un instant, Martha chemina près de lui, puis il revint seul à la maison d'école. Il marchait plus vite, sur la route gelée. Dans la nuit survenue, son ombre aussi était plus claire. La sueur collait à son dos la grosse chemise de Melchior.

IV

Martha pleurait. Elle tenait dans ses mains le berceau de Jonathan, un beau berceau de hêtre qui avait la forme d'un enfant venu au monde, mais depuis longtemps abandonné. Melchior l'avait construit autrefois, très solidement, avant de partir pour la guerre, afin que pussent dormir les enfants qu'il aurait de Martha Kletschmayr. Un peu de paille demeurait accrochée aux barreaux entre lesquels on apercevait l'enfant Jonathan qui n'était jamais là. On ne l'entendait pas crier et les seins de sa mère étaient gonflés de trop de lait. Martha pleurait doucement l'enfant ingrat. Ah ! gémissait-elle, en se balançant un peu au-dessus du berceau ainsi qu'une vieille femme qui va chanter une romance et

la cherche au plus profond de sa chair ancienne, et par ce balancement la fait venir à ses lèvres, comme une vieille très vieille qui va pleurer les morts. Le berceau gardait en son étoffe des fleurs bleues et jaunes, des liserons tissés dans l'étamine, que ne cueillerait pas l'enfant Jonathan. Le berceau, lui aussi, était mort, vide et silencieux. Il avait fallu ce hasard que le prisonnier cherchât en vain le licou et demeurât longtemps immobile, attentif au fond de l'étable, pour que la maîtresse s'approchât de lui, étonnée, et découvrît le berceau de Jonathan tout en haut d'un amas de vieilles choses. Et personne ne pouvait savoir qui l'avait jeté là. Ni le prisonnier, ni Amalia...

Le prisonnier la regardait, avec sa bouche qui faisait un petit « o » d'étonnement, arrêtée, ses mains tremblantes et rouges imprimant au berceau ce léger frémissement des marais et des eaux. Une lavandière, qui tenait sa lessive sur son ventre. Ses bras nus s'étaient refermés sur le berceau. Elle s'assit sur l'escabeau après avoir doucement et fermement poussé la vache vers la mangeoire. Puis le prisonnier, prenant enfin de ses mains le berceau, le posa devant elle, dans la paille et la fange. De son pied, elle se mit alors à le balancer doucement afin de ne pas éveiller l'enfançon. Elle chantait une chanson que le prisonnier ne comprenait pas, en patois du

pays des marais. Soudain, elle parut dormir, posée là, et le prisonnier, doucement, prit le berceau, traversa la cour et se rendit dans l'appentis.

Il arracha d'abord l'étamine aux fleurs bleues et jaunes que le vent faisait trembler entre les barreaux comme le pan d'une chemise. Il n'avait aucune hâte ni colère. Ce n'est pas tout que de construire un cercueil, il lui faut maintenant démolir le berceau. Il souleva la hache de Melchior, tâta le fil. Puis la hache fendit la paroi et l'enfant Jonathan se retourna dans son sommeil. Ce n'était pas une chose commode que de fendre un berceau. Il fallait faire très attention à ne pas éveiller l'enfant dont les cris feraient accourir la mère, ni les enfants à venir de Martha et de Melchior Reneke. Cependant les planches volaient en éclats. Le berceau prenait l'eau de toutes parts et le vent faisait trembler les morceaux d'étamine encore accrochés comme les débris d'une voile. Et Melchior était mécontent, le prisonnier heureux. La mère dormait dans l'étable, avec une chanson des marais et l'enfant Jonathan dans ses mains. D'ici, elle ne pouvait guère entendre le bruit de la hache, et le prisonnier avait du cœur à l'ouvrage. Il riait, lorsqu'il sentit soudain qu'on le regardait. La hache, devenue plus lourde, tressauta sur la planche incurvée. Un petit barreau brillant résista. Le berceau du petit se défendait bien

quoiqu'il fût devenu tout à fait inutile pour les enfants futurs de Melchior et de Martha, mais il ne faut pas regarder les hommes qui travaillent, surtout lorsqu'ils démolissent un berceau. Amalia devrait le savoir. Il leva les yeux. L'enfant laide se tenait appuyée contre la cloison et le regardait avec haine. Le prisonnier se mit à souffler.

— Du bon bois de hêtre, dit-il enfin. Vous n'aurez pas froid cet hiver.

Elle avait un visage méchant et sournois, un petit visage osseux beaucoup plus vieux et méchant que l'enfant triste et têtue dont la tristesse exige cet entêtement. Peut-être aussi avait-elle d'étranges raisons d'en vouloir au prisonnier, parce qu'elle s'était menti trop longtemps à elle-même, et très secrètement se haïssait. Ses cheveux bruns étaient dénoués et pendaient près de ses pommettes. On voyait bien qu'elle les avait abandonnés, mais eux aussi l'avaient abandonnée, ainsi que bien des gens qui ne lui disaient plus bonjour. Il y avait sur son crâne un étrange petit peigne qui ne voulait jamais entrer dans sa chevelure, et les petits-fils de Mathias devaient certes aimer tirer les cheveux de l'enfant qui sentait les marais et souffrait à cause de sa méchanceté. Le prisonnier songeait qu'il aurait aimé, lui aussi... Il étendit la main, à son tour, afin de saisir la chevelure humide et toute rebelle

qui prenait ses racines dans la méchanceté, mais l'enfant se sauva en hurlant...

★

La fenêtre recouverte de givre séparait Martha et le prisonnier. Elle ne pouvait le voir et n'entendait que le bruit de la scie qui avait accompagné l'ensevelissement de Jonathan. Et parce que nul ne saura ce qu'elle fait, pas même l'enfant depuis si longtemps mort, et qu'elle ne sait elle-même ce qu'elle fait, elle tend les mains vers la fenêtre ainsi qu'on se chauffe à la flamme. Elle demeure longtemps immobile, tressaillant parfois au bruit de la scie lorsqu'un long moment elle a cessé de l'entendre et, soudain, se souvient de l'homme qui travaille dans l'appentis. Pareille à une plante fragile dans la pénombre, à une de ces fleurs de givre, elle est toute seule, attirée vers la fenêtre d'où vient le jour. Les yeux fixés sur la vitre, elle ne distingue aucune des formes fantastiques du givre comme, à l'orée d'un bois, elle ne verrait les jeunes chênes mais au plus profond, à quelques pas immenses, le bûcheron. Alors, elle tend les mains vers le prisonnier...

Elle avance parfois vers la fenêtre, hésite... Elle paraît enfin sur le seuil et recule, puis elle crie au prisonnier d'arrêter son travail. Elle doit l'appeler plusieurs fois, car il con-

tinue par plaisir et parce que, depuis peu, il a cessé tout à fait d'obéir.

— Du bon bois de hêtre, dit-il enfin, le meilleur que j'aie trouvé sous le hangar. Une bonne provision, vous aurez.

— Merci, prisonnier, dit la maîtresse.

— L'hiver sera rude, mais vous n'aurez pas froid pour la Noël.

Il retire sa veste brune et, maintenant, il est comme un homme d'Allemagne, mais pas celui qu'elle a songé, un étranger, et non pas celui qui l'a vue exsangue et féconde, ou celui qui travaillait à ses côtés et qui renversa Mathias, un homme plus hardi et déjà presque libre, et qui se moquait d'Amalia. Et pas celui vers lequel elle tendait les mains tout à l'heure, mais un homme réel, aux reins solides, qui d'abord lui a fait peur. Le prisonnier se baissait, soulevant une bûche qui tournoyait un moment comme un fardeau léger et fragile, un enfant mort et beaucoup trop léger pour une épaule d'homme, par exemple. Il la plaçait, très droite, entre les bras du chevalet, et, tandis qu'il travaillait, la maintenait solidement avec le pied. Tout à coup un grand morceau tombait devant lui, roulait asez loin, tandis que la sciure recouvrait son soulier. Martha alors le reconnaissait. Il apparaissait sans mystère, tout occupé à fendre et scier le bois de l'hiver, les yeux fixés sur la scie, se baissant peu à peu et à mesure qu'elle entaillait le bois ainsi qu'un homme au cours d'une vie lentement se voûte. Il était le maître de l'appentis, où tout était en ordre sans qu'elle eût le droit d'y pénétrer, où les bûches à venir étaient empilées et même le désordre des morceaux épars qui indiquait seulement que le travail n'était pas terminé mais s'accomplissait méthodiquement. Il le conduisait à sa guise. Elle regretta, un instant, celui des champs de betteraves, qui l'avait rapprochée de lui. Dans l'appentis, il était beaucoup plus loin d'elle, comme un étranger de passage, un journalier, dont la présence excluait sa présence, dont la vue tout d'abord l'effrayait et la déroutait.

Il s'avança, et elle reculait peu à peu si bien que lorsqu'il parvint sur le seuil, il demeura immobile et que son regard dut la chercher car elle se tenait alors près du lit de Melchior, tout au fond de la pièce, comme si elle eût voulu garder entre eux la distance qui les séparait tout à l'heure, de la porte à l'appentis, ou celle de la vitre opaque et fragile, comme le monde, qui les écartait.

— L'eau commence à bouillir, dit-elle enfin.

Le prisonnier poussa la porte de l'étable. Il y trouva le cuveau des lessives, le souleva afin que ses bords ne connussent pas la fange plutôt que le rouler, et le plaça entre la vache et le cheval de Melchior, puis il jeta sa veste sur le cheval et lentement commença à se

dévêtir, tandis que Martha apparaissait sur la marche, un peu déjetée vers la gauche par le poids du chaudron fumant qu'elle apportait. Le torse nu, il s'avança vers elle. Elle poussa un « oh ! » de soulagement lorsqu'il eut pris pour lui sa lourde charge, elle marcha derrière le prisonnier et quand il eut versé l'eau, elle y trempa sa main avec hésitation d'abord, puis sans crainte. Elle agitait légèrement les doigts, comme pour un adieu. Un brin de paille, tombé dans le cuveau, s'enroula à son poignet. Elle ne le retira pas. Le prisonnier à son tour éprouva la chaleur, et il s'aperçut, non sans étonnement, que la main plus pâle de la femme était beaucoup moins sensible que la sienne et supportait mieux la brûlure de l'eau.

— Laissez, dit Martha. Ce n'est pas avec la main qu'on peut se rendre compte. La main ne sait pas ce qui convient au corps.

Hervé, qui gardait à son cou sa plaque de prisonnier, se déchaussa. La peau ici était plus blanche encore que celle du corps ; un instant, il balança son pied au-dessus du cuveau comme un ustensile étrange, et la plaque oscillait au même rythme, au bout du cordonnet, loin de la poitrine. Tout son poids était dans son pied bien qu'il demeurât suspendu, effleurant à peine la surface encore tremblante de l'eau, toutes ses pensées et sa volonté. Le centre de son corps et de sa lourdeur était là.

Il se trouvait tout entier ramassé en lui, en ce picotement du talon qui pénétrait le premier dans l'eau chaude, hésitait, se soulevait vivement, s'enhardissait, en cette brûlure légère et irritante comme une caresse. Puis, il plongea résolument le pied tandis que Martha, tout éclaboussée, riait.

La jambe ne disparut qu'à demi. On eût dit que l'eau montait peu à peu pour submerger l'homme ainsi que la mort, lorsqu'elle s'emparerait de lui, commencerait par les membres inférieurs. Il avait mouillé le bas de son pantalon... Il apparut soudain, total, dans la demi-obscurité de l'étable. Martha, angoissée, fermait les yeux. C'était un être nouveau devant elle, inattendu, loin d'elle, tout occupé à des gestes étranges, qui se baissait et s'élevait tour à tour — alors il paraissait plus grand — qui prenait de l'eau dans sa main et l'élevait à la hauteur de sa poitrine, lentement, mais il ne la portait pas à sa bouche ou à sa gorge, et soudain la jetait sur son épaule. La vache s'était retournée. Elle regardait l'homme nu, sa queue venait battre contre le cuveau. De temps en temps, d'un coup de poing qui laissait un rond mouillé sur son pelage, le prisonnier la faisait reculer. Mais le cheval demeurait immobile qui s'était écarté en hennissant de l'eau trop chaude. Le corps de l'homme se détachait sur son pelage sombre.

Martha apporta de l'eau une seconde fois.

Elle souleva le seau avec effort et le versa sur les épaules du prisonnier. Alors il s'agenouilla devant elle dans le bassin de bois. L'eau éclaboussa Martha, mouilla les cheveux du prisonnier sur la nuque. Dans la tiédeur de l'étable, cela ressemblait à un baptême. Puis elle prit le savon gras et brun comme du miel et le passa sur le dos du prisonnier accroupi dans le cuveau. Elle ne pensait à rien sinon à bien faire son ouvrage. Ainsi elle aurait lavé Jonathan en évitant de poser son regard sur son fils. Il faisait chaud et sombre dans l'étable où l'odeur de l'homme se mêlait à celle des animaux. Regarder le prisonnier était interdit. Amalia était chez Sarah Klähn, cet après-midi, car la femme du pasteur avait demandé certains papiers pour le retour de Melchior. La lumière venait par une seule lucarne qui laissait dans l'ombre totale, à chacun de ses gestes, toute une partie de l'homme, sa poitrine ou ses reins. Mais il semblait à Martha qui plusieurs fois avait lavé Melchior, et souvent même l'avait dévêtu, qu'elle accomplissait un geste très ancien. Il n'y avait en elle aucune timidité, aucune hardiesse, mais le respect tendre avec lequel elle eût oint d'huile le corps viril d'un dieu, jadis.

Ils n'avaient pas prononcé un seul mot. Elle allait et venait du foyer à l'étable, de temps à autre, apportant une eau nouvelle et tiède, mais lorsqu'elle apparaissait sur la marche,

entre la cuisine et l'étable, apercevant le prisonnier, c'était chaque fois le même étonnement. Elle tremblait alors et un peu d'eau s'écoulait, mouillait ses bas de laine noire, glissait de la marche, lentement, vers les litières. Puis elle se ressaisissait. Elle avançait, forte et comme hallucinée, vers le corps limpide du prisonnier.

Elle le voyait. Elle ne pouvait plus ne pas le voir comme si, devenu plus propre, plus blanc, il eût été plus visible. L'étable avait pris un aspect singulier. Elle était devenue le royaume du prisonnier, le seul lieu qu'il habitât entièrement, où il avait osé se dévêtir. L'eau qui l'avait touché mouillait la paille, s'écoulait sur le sol, qui serait éternellement mouillé. Il avait jeté sa chemise sur la stalle, qui s'imprégnait de sa sueur. Il était là, et en même temps chacun de ses gestes, déjà accompli, faisait qu'il avait été là, chacun de ses gestes commencé, qu'il aurait été là. Jamais plus l'étable ne serait sans le prisonnier se baignant, nu, une après-midi de décembre, entre les bêtes de Melchior, tandis que Martha, les lèvres serrées, apportait l'eau.

Le prisonnier la voyait lentement s'approcher. Il ne souriait pas. Parfois, il prenait le seau avant qu'elle ait eu le temps de le poser ou de le soulever. Quelques gouttes tombaient sur la bête voisine qui s'écartait en soufflant. Alors, le prisonnier avait froid. Il n'avait pas

encore réparé la lucarne. Inconsciemment, il serrait ses mains sur sa poitrine. On eût dit qu'il se protégeait de la femme gauche qui se tenait à ses côtés. Dans la moiteur de l'étable, il se sentait las. Des cercles d'écume savonneuse montaient à ses jambes. L'eau impure paraissait de plus en plus profonde.

Il n'était pas vrai pourtant qu'il ne fût que chair. Chacun de ses gestes était précis quoique nouveau : il ne naissait pas du geste précédent comme celui des bêtes lentes et silencieuses. L'avenir bousculait son passé. Sa main ne s'élevait pas, elle ne sortait pas des profondeurs, de l'eau sombre et de l'écume, mal serrée ou bien ouverte sur un peu d'eau tremblante, elle ne remontait pas une pente, mais accomplissait savamment un geste voulu bien qu'inconscient et dessiné de toute éternité, hors du passé comme de l'avenir. Il existait un merveilleux accord entre chacun de ces gestes comme entre ces gestes et l'homme qui les accomplissait. Ils n'appartenaient qu'à lui, jamais à l'être immobile et attentif, à la femme qui tenait le seau vide près du cuveau où il se baignait. Il était chacun de ces gestes, tout entier dans cette aspersion ainsi que dans sa nudité.

Les travaux des champs avaient durci son corps. Le prisonnier le sentait différent, mais nul vacher n'avait laissé de miroir dans l'étable, et le prisonnier ne songeait nullement à

se regarder. Comment l'aurait-il pu ? Il se sentait identique à lui-même, en son être profond qui n'était ni son âme ni son corps, sans qu'il pût rien abdiquer de lui sans se mutiler tout entier. Il n'éprouvait aucune honte devant Martha parce qu'elle demeurait la maîtresse et ne comptait pas, et qu'elle était vêtue.

Il avait placé une planche près du cuveau afin de ne pas marcher dans la fange, au sortir de son bain. Il demeura là pour se revêtir. La femme de Melchior apporta la chemise nouvelle qui gardait encore dans sa forme la marque des landiers. Sa plaque avait glissé dans le cuveau. Il ne la ramassa pas, et Martha ne la retrouva point lorsqu'elle versa l'eau souillée dans la rigole.

V

A la Noël, le simple soldat Reneke revint en permission.

Il passa d'abord chez Sarah Klähn, afin de la remercier, parce qu'il avait appris comment Jonathan était mort et que tout le village avait été dans l'affliction à cause de cette naissance et de cette mort, qui n'avaient pas connu le temps, si proches qu'on pouvait les confondre, comme le silence et la douleur.

Le pasteur Klähn, n'avait-il point fait un sermon ? Sarah, humblement, regrettait l'absence du pasteur. Elle saluait le soldat à sa place. Il remerciait aussi le pasteur, selon le conseil de son ami Hans, oui, un homme de bon conseil, à qui il avait confié l'affaire avant de quitter son régiment.

Parce qu'ils ont parlé de l'enfant mort, et si peu des morts véritables, ils croient bon de se taire, un instant, durant lequel les pensées de Sarah Klähn vont au Leiter, son cousin, et les pensées de Melchior à une plaine gorgée d'eau où l'on abat les hommes avec de lourds fusils, ainsi que les oiseaux des marais.

Maintenant, Melchior Reneke marche au-devant de Martha. Il revenait, et la terre dormait en ses profondeurs, vêtue de neige et de salpêtre, en ses horizons figés qui ne rappelaient rien au soldat, aucun mort, pas une branche cassée, pas une embuscade, et ce pays n'était pas son pays.

Il apportait avec lui du tabac âpre et brun, des mots nouveaux. La guerre était dure et longue, disait-il, la misère des peuple grande. On n'en finissait pas d'avoir des ennemis, tandis que les camarades s'en allaient, un par un, mais parfois à plusieurs, et celui qui ne trichait pas attendait, pour mourir, d'avoir en poche son titre de permission dûment signé.

Il attendit d'avoir tourné à la maison du chaudronnier Lersch, afin que Sarah ne le vît point, pour cracher les mots qu'elle ne devait point entendre, et quand sa bouche est ainsi plus claire, comme après une grande peur, quand il sent sa langue redevenue râpeuse et dure, il se met à siffler.

C'est un homme rude et jovial que le simple soldat Reneke. Jeune encore, et si volontiers

insolent ! Melchior n'avait aucun secret. Il n'avait aucune tache de rousseur au visage, aucune ride au coin des yeux pour avoir contemplé longtemps des choses très secrètes, pas un poil roux sur le dos de la main, il ne boite pas et revient de la guerre sans blessure. Sa nuque était convenablement rasée. D'habitude, il ne portait pas d'alliance.

Ici aussi, avec le chaudronnier Lersch, qu'il alla saluer, avec le bourrelier Klaus Pech, il retrouvait son franc-parler. Il méprisait profondément Sarah Klähn, une belle femme, certes, mais qui voudrait obliger le monde à bénir l'orage et la guerre. Il avait peur devant elle, toujours en avance sur le mot qu'elle prononçait, et ses silences étaient des pièges ! Les mots aussi n'avaient pas le même sens, dans sa bouche, pas le même sens que leur donnait le pasteur Klähn, en chaire. Mais devant Martha ! Il retrouvait son chemin et ses mots. Peu lui importait Jonathan ! En voilà une histoire, dont le Leiter s'était mêlé, ce qui lui avait valu d'être aujourd'hui chez Sarah Klähn, maigre honneur ! Il avançait comme un caillou bien projeté de par le monde, au plus haut de sa course, sans un battement de paupière. Il ne soupçonnait pas qu'il pût trembler un jour, qu'une artère pût se rompre sous la croûte des muscles.

Lersch travaillait dans sa forge. La flamme courait dans sa chevelure, il l'enserra dans ses

paumes et l'offrit à Melchior qui fit halte et se réchauffa.

— Ne me parle pas de Jonathan, dit-il. J'ai toujours été pour les vivants.

L'hypocrisie des femmes chuchotant sur le pas des portes, qui s'affligeaient de le voir revenir dans une maison où l'on avait si longtemps attendu, le mettait hors de lui. Il passait devant elles sans les saluer, qui inclinaient légèrement la tête.

Klaus s'était mis à sa porte, malgré le froid. C'était un petit homme sec et velu, qu'on appelait le Chien, et qui le regardait sournoisement :

— Je m'attendais bien à te voir accourir, disait Klaus. Les bonnes rencontres se font rares, en ce mauvais temps qui emporte les gars des fermes. J'avais plaisir à causer avec toi, jadis.

— Tu avais plaisir à causer, bonhomme, répondit Melchior. Tu te parlais tout seul, et je n'écoutais pas !... Allons ! ne commence pas à geindre et à me plaindre !

Klaus ira prévenir Stelzhammer et Mathias afin qu'ils se retrouvent à l'auberge, dès que la nuit sera venue. Melchior s'en va, après avoir trinqué dans la cuisine du petit bonhomme.

Jamais il n'était seul avec lui-même, seul avec ses pensées, car il ne pensait qu'aux durs objets qu'on avait posés sur la table à portée

de sa main, aux tendres objets du lit, à la crosse du fusil qui le gêne pour allumer sa pipe. D'un coup d'épaule, il la rejette en arrière et s'arrête un instant.

Il ne vivait pas comme les autres hommes jamais là, il fallait le prendre tel qu'il était dans le sommeil et la veille, ô Martha ! Il était dur et tendre pour elle. Il n'avait pas d'amis : tous les hommes étaient ses amis ; pas d'ennemis : tous les hommes étaient ses ennemis. Il les ignorait. Jamais, sur le front de l'Est, il n'a songé à Lersch, ni à Klaus qu'il saluait si cordialement, tout à l'heure, ni au boucher Stelzhammer auquel il a fait donner rendez-vous, pour ce soir. Il ne savait même pas le nom du prisonnier, il ne l'avait jamais demandé à Martha, ni celui qu'on avait donné à son fils, un soir où il vint au monde et mourut. Rien ne l'étonnait puisqu'il n'avait rien prévu, toute chose était neuve dont il ne gardait nul souvenir. Il n'avait nulle conscience, aucun miroir en sa poche, — pour regarder quelle loupe à son visage ? Il n'interrogeait personne, saluait tout le monde lorsqu'il était de bonne humeur. Le fusil était lourd et froid, mais pas autant que lui, formé de plomb, de silex et d'alcool. Il mourrait tout d'un coup, subitement, à l'auberge, lorsque pour la première fois l'inquiétude viendrait nouer sa gorge emplie d'alcool. Il n'avait pas de passion, pas même Martha, ou la guerre, mais des désirs

immédiats, faciles à contenter: la lame traversait cette pomme ou bien la fille dénouait ses cheveux.

Il écarta les jambes et, bien d'aplomb et grave, écrivit sur la neige le nom de Martha. Puis il reprit sa course.

Pourquoi avait-il choisi Martha, parmi les filles au tablier rouge ? D'autres paraissaient plus solides, et c'est vrai qu'il l'aurait préférée mieux en chair, lui disait-il parfois. Peut-être leur enfant ne serait-il pas mort. Il l'avait sentie différente des autres femmes, de lui surtout, plus soumise et cependant rebelle, ainsi qu'il aimait les chevaux. Il l'avait fait danser en se moquant d'elle, et dès lors l'avait aimée comme on s'aime soi-même, sans le savoir et plus profondément, comme il portait son poignet à ses lèvres quand apparaissait le sang.

Il ouvrit la porte, et la chienne se jeta dans ses jambes.

Martha se leva, muette, hostile, puis, quand elle l'eut reconnu, les bras sur la table, elle s'effondra.

Il écarta le banc et s'assit près d'elle.

— Eh ! bien ! eh ! bien ! murmura-t-il.

La chienne continuait à japer joyeusement.

— Dévergondée, lui cria-t-il... Qu'as-tu fait, toi, pendant mon absence ?

Et il la frappa, pour la forcer à se taire, avec la courroie de son sac.

— Laisse-la, murmura Martha...

Elle avait eu ses petits, elles les avait réussis. Elle avait le droit d'accueillir son maître. Il y avait un grand regret dans les mots de Martha...

— Amalia a dû rompre la glace pour les noyer, expliqua-t-elle, car il a gelé cette nuit-là, très dur, pour la première fois.

Une grande honte pour la maîtresse. Il but un grand bol de lait et mit son bras autour de sa taille, tandis qu'elle demeurait, sanglotante...

— Tu aurais dû écrire, écrire, répétait-elle. Il ne faut point venir ainsi...

Il se mit à rire.

— La voisine est morte, fit-elle.

Elle mâchonnait ses mots comme une chair fade et dure, mais il la souleva pour la porter sur leur lit.

— Je mangerai ensuite, dit-il.

Puis, il ira voir le prisonnier, au milieu de ses champs.

...Martha demeurait immobile, demi-nue, et telle qu'il l'avait prise, tandis que le crépuscule tombait. Elle sentait le froid venir sur elle, comme la voisine au moment de mourir. Elle avait les yeux grands ouverts mais ne voyait plus rien, du restant du jour, du rideau rouge et agité par le vent, qui masquait à demi le lit. Ses mains blanches étaient ouvertes, la paume en dessous, comme d'une morte.

Dans la cheminée, la cendre, depuis longtemps, demeurait sans tiédeur.

Amalia ne la vit point lorsqu'elle entra. Elle aperçut, sur la table, le verre tout à fait vide et les miettes innombrables, elle découvrit le fusil appuyé contre le banc et le sac brun couvert de fourrure, à peine ouvert, dont les courroies pendaient dénouées, et comprit que Melchior était enfin venu. Elle fut profondément heureuse.

★

Le prisonnier avait quitté les champs et Melchior ne le trouva qu'à la maison d'école.

Il lui serre la main et l'entraîne au cabaret. Ils ne parlent pas de Jonathan, ni de la maîtresse, rien que de choses très banales et qui n'étaient pas entre eux. Melchior boit volontiers, et c'est agréable de les voir, lorsque le soldat pose sa main sur l'épaule du prisonnier et le force à vider son verre. Ils s'entendent bien. Ils parlent des femmes et Melchior dit qu'il les méprise et les aime, et qu'il ferait tout au monde pour l'une d'elles.

— Tu mens, répond le prisonnier. Il faut choisir.

— Et toi ? demande Melchior en riant.

— Tu sais bien... commence le prisonnier...

Et il détourne la tête et se tait. Lersch et Klaus demeurent silencieux.

— Prête-moi ton prisonnier, demande Mathias, humblement, à Melchior, quand il a pénétré dans l'auberge.

Le prisonnier se lève en titubant.

— Il est saoul ! Il est saoul ! clament joyeusement Lersch et Klaus, et Stelzhammer. Tu n'as plus l'habitude, prisonnier.

Ils levèrent leur verre.

— Prisonnier, prisonnier, entends-tu ? dit Melchior.

Toute la semaine, il a scié du bois pour les deux femmes solitaires, et maintenant Mathias a besoin de lui, mais il n'est pas le prisonnier de Mathias, que celui-ci ne l'oublie pas !

— Ainsi que tu le voudras, dit Melchior Reneke au prisonnier.

Puis il se tait parce que le visage du prisonnier est devenu livide. La servante, heureusement, apporte la bière. Elle a un tablier vert que Melchior essaye de dénouer.

Mathias s'assied lourdement entre Melchior et le prisonnier. Le poil grisonnant recouvre ses joues comme d'une vieille bête. Il porte un chapeau de cuir et un crêpe déjà sali barre le revers de sa veste.

— Et un soir, murmure le prisonnier, nous avons aperçu une sorte de bête puante, Melchior, juste à la limite de ton champ...

Ils rient de bon cœur, mais la servante a senti la sourde colère dans la voix du prisonnier, et les yeux sombres de Mathias qui l'ob-

servaient, ses mains tremblantes et posées sur le verre...

— Ne vous moquez pas de moi, dit le prisonnier, si je parle comme un enfant. Les choses que j'ai vues n'étaient pas d'un enfant, d'un homme peut-être, méchant et envieux...

Hervé est prisonnier de la table ronde, maintenant, où se sont assemblés Mathias et Lersch, Klaus et Stelzhammer, après souper, des visages longs à connaître.

— Et moi, je crois que tu ne te trompes pas, prisonnier, murmure Mathias après un long silence.

Il pose les poings devant lui, sur la table de chêne, crispés comme s'ils enserraient une gorge. La sueur perle au sommet de son front. Le prisonnier le regarde avec stupeur.

— Ma défunte Maria l'aperçut quelquefois, disait Mathias. Il vient pisser la nuit contre ta porte. Ecoute-moi, Melchior. Il se couche dans les seigles verts et les roule pareil à un cheval en rut, et tu crois qu'ici vinrent les amoureux. Mais peut-être a-t-il serré son corps contre sa femelle retrouvée. Il a couvert les enfants de vase après leur avoir montré ses parties, il a mis le feu dans les granges afin d'avoir plus chaud dans le corps, puis s'est baigné dans les étangs, tout ruisselant de sueur, devant les filles. Et peut-être a-t-il été avec les chèvres, le vieux bouc ! Demande à la servante, Melchior, si elle n'eut point peur

de lui, quand elle crut entendre le coucou et s'avança, une pièce d'argent à la main ? Et pourquoi ne se serait-il pas amusé d'une femme et d'un prisonnier ?

Il parlait d'une voix de vieux, toute pleurnicharde et rusée.

— Tu sens la morve ! cria Melchior, irrité.

— C'est le péché, le péché ! murmura Mathias.

— Ah ! celui-là est bien saoûl ! s'exclama Lersch. Et de quels péchés viens-tu t'accuser, vieux Mathias ?

— Non, fit Mathias. La luxure...

— Eh ! qui songe à t'accuser ? dit Stelzhammer.

— Moi, moi, répondit le vieux, tout à fait ivre.

On cessa de le comprendre. Les autres observaient le prisonnier et Melchior qui versait l'alcool dans les verres, et plus souvent dans celui du prisonnier. La servante ne venait plus. Elle avait laissé la bouteille sur la table afin que le soldat qui revenait de la guerre pût boire à la santé des vivants, mais l'auberge sombre et close comme un champ de bataille s'emplissait lentement des camarades, appelés un à un, dans la fumée des cigares. Nul n'écoutait Mathias sinon le prisonnier qui s'était peu à peu rapproché de lui comme un enfant s'efforçant à comprendre, et qui avait

peur de laisser échapper quelque important secret, issu des lèvres du pécheur.

— Bois, disait Melchior au prisonnier.

Puis, le soldat Reneke parle de la guerre et dit qu'il ne regrette rien, pas même la femme abandonnée dans la maison froide de l'autre côté des étangs. Il a pu dire la même chose à Sarah Klähn, ce tantôt, mais ce n'était pas la même chose : que peut donc connaître de la guerre la femme de leur pasteur ? On peut dire bien des choses différentes tout en employant les mêmes mots, comme on peut tuer, avec la même balle, un oiseau sauvage, un busard, ou un homme. Et cet homme aurait pu devenir votre compagnon. Comment le savoir ? Aucune femme de pasteur ne pourra jamais vous le dire, bien qu'elle parle tout le temps des ennemis, comme si les siens étaient les vôtres.

— Au moins, nos femmes sont plus silencieuses, observe Melchior.

— Eh ! la tienne ne t'a donc rien dit ? s'écria Klaus en riant.

Melchior jette son poing sur la table.

— Tu es trop bavard, et certainement plus qu'une femme, celle du pasteur, ou le vieux, bien que peu de mots sortent de ta bouche... Tu en dis trop, ou pas assez !

Il se lève, mais les mains de Lersch et de Stelzhammer le forcent à s'asseoir.

— Tu es devenu susceptible, Melchior. Que

veux-tu qu'on dise de Martha, une femme qui relève à peine de ses couches ?

Qu'on parle d'elle comme d'une absente, voilà ce qu'il souhaite, ainsi que du soldat qui est parti sans se retourner sur eux, parce qu'il n'avait plus envie de boire à leurs fontaines, ni l'espoir de retrouver leurs visages, à son retour...

Ils sortent, et Melchior doit soutenir le prisonnier claquant des dents, ainsi que deux compagnons d'une légère ivresse. Sur la neige durcie, la lune découpait leurs ombres inégales, également titubantes. Ils s'efforcent en riant de mesurer leurs ombres qui se dénouent alors et se livrent un combat perfide pareil à celui des morts entre eux. Ils se serrent de nouveau l'un contre l'autre, pour se protéger des gestes accomplis dans l'air froid qui soufflait des marais, et parlent de ne plus se quitter. Ils se sentent légers et fragiles dans les venelles qui s'ouvraient devant eux, où Melchior conduisait Hervé. Ils s'aimaient et se détestaient, mais plus encore s'émerveillaient de se trouver, pour leur compagnon, chacun sans colère ni pitié.

— Qu'as-tu ? demandait parfois Melchior.

— Rien que ton ivresse, répondait le prisonnier.

Il est juste aussi que le prisonnier titube lorsque le maître chancelle. Et pourquoi serait-il un de ces serviteurs tyranniques qui servent

avec courroux et qu'on est étonné de voir accomplir des gestes de serviteurs lorsque leur âme est farouche et que leur bouche est prête à dire la haine qu'ils éprouvent pour le maître, qui servent tyranniquement et avec une grande conscience ? — puisque Melchior est un maître juste et bon qui conduit le prisonnier au cabaret. Mais le maître et le prisonnier ne sont pas comme deux compagnons qui tour à tour se protègent parce que l'un est fort et son compagnon devenu plus faible, mais bien plutôt comme deux hommes qui deviennent forts ensemble ou dans le même temps chancellent et périssent. L'un ne peut attendre nulle pitié de l'autre, nul secours, mais trouve en lui le reflet de son mal et son visage nocturne, éclairé par la lune et la souffrance. Ils ont le même mal et la même envie, et peut-être très secrètement le même désir de la femme et de la liberté, des chasses à l'aube et des routes longues et des plaines infinies. Ils ne se ressemblent pas ainsi que deux frères qui ont les mêmes taches de rousseur mais épouseront des femmes fort différentes et deviendront de mortels ennemis : ils sont bien plus frères que les frères si leurs races les ont faits ennemis. Aucun lien charnel ne vient les écarter, mais bien plutôt les unirait le sang qu'ils répandirent sur les champs de bataille s'ils l'avaient réellement versé et ne l'avaient aussitôt oublié, car n'étant pas réellement responsables de leurs crimes, ils ne les ont pas commis. Ils n'avaient l'un pour l'autre nulle rancune, mais se trouvaient jetés ensemble à cette intersection de la route et du temps. Ils passèrent la maison du bourrelier Pech. Leurs uniformes ne se distinguaient pas, on les avait vêtus de même étoffe. Ils accomplissaient ensemble les gestes imposés par le vent glacé et l'alcool ainsi que les gestes de la guerre, et leur commune situation créait seule leur fraternité, les obligeait à s'appeler plus encore qu'à se répondre ou s'appuyer l'un sur l'autre.

Enfin le prisonnier pénétra dans la maison d'école ainsi qu'une bête traquée. L'air sentait la paille humide et les corps de ses compagnons. L'odeur des hommes était inhumaine. Elle le prenait à la gorge, sournoisement. Odeur de paille et de boue, de la soupe aigre au fond des écuelles demeurée, du linge humide et froid, odeur des hommes surtout, qui ne ressemblait à aucune, fade, fade, comme une eau cuite et nauséeuse. Toutefois, ainsi que l'encens, odeur réellement métaphysique, on eût dit respirer, sentir le fondement des hommes, tel que le prisonnier l'avait déjà perçu dans l'étuve du camp où deux cents hommes ensemble, dans la buée, entièrement nus, avaient été rassemblés, lorsque vingt hommes seulement y eussent trouvé place, et lorsqu'on s'approchait des dysentériques, à l'hôpital, ou dans l'étroit enclos des lieux

secrets lorsque quelqu'un y demeura trop longtemps enfermé. Ce n'était pas une odeur semblable aux odeurs; on respirait l'être des hommes. Le limon putrescent dont il furent formés, le monde nauséeux des premiers jours de la création, des derniers jours, la vie naissante parmi les charognes décomposées, s'exprimaient. On en était alors aux premiers jours du monde et à ceux qui précéderont le Jugement dernier. On surprenait le secret des entrailles humaines, le plus profond des camarades. Dans l'air immobile et tiède des latrines, il arrivait que certains se complussent, dans un écœurement secret qui les étonnait et les ravissait en même temps. Ils ne souffraient de nulle pudeur et s'asseyaient l'un près des autres, car aucune cloison ne les séparait, avec respect et dans le silence ainsi qu'il sied dans les lieux publics, sombres, mystérieux, aux fenêtres souvent closes, où l'homme parle à la Divinité. Ce qui était caché se trouvait révélé. Ils accomplissaient les mêmes gestes et, parmi la foule, ils se recueillaient. On ne souriait pas. Les prisonniers demeuraient graves, distants, lointains, attentifs. On n'y parlait qu'à mi-voix, et des questions les plus graves, de métaphysique ou de morale. Une conversation pouvait s'y prolonger, sans provoquer l'étonnement des interlocuteurs. Mais soudain l'homme se taisait, l'œil agrandi avait cessé de voir. Sa tête trop

lourde se penchait. Des rides apparaissaient sur son front, mais le bas du visage devenait dur et stupide. Il était vraiment le premier homme qui soliloqua dans la solitude. Il demeurait seul, parmi les siens, comme eux avili lorsqu'il se retrouve enfin, aux premiers jours de son existence. Mais c'était surtout dans les plus étroites cellules où aucun air étranger ne pénétrait, la fenêtre demeurant fermée, lorsqu'on était vraiment seul et reclus que l'être de l'homme se libérait totalement. Le prisonnier — puisque tout homme, ici, paraissait tel — ne regardait pas son corps, mais demeurait, immobile, dans l'air vicié. A quoi songeait-il ? Il semblait qu'il fût redevenu libre puisqu'il lui était permis enfin de s'isoler socialement, puisque nul ne pouvait le voir. Il ne retrouvait sa liberté que pour la perdre. Il s'abîmait dans une inconscience totale et sa personnalité s'évanouissait pour qu'apparût enfin son être réel. Comme on se fût trompé si l'on eût cru que cet être s'était enfin matérialisé en ces déchets humains ! Bientôt on ne ressentait plus l'odeur écœurante des lieux infernaux. Il n'y avait plus ni odeur, ni saveur, ni souffle, mais ce qui n'avait pas de nom, qui échappait aux catégories de la pensée comme aux catégories sensorielles, l'esprit qui est souffle, vent, selon les plus anciennes théogonies, *an avel*, et qui emplissait tout entier la chambre. Cet air captif et qu'on

ne pouvait même plus qualifier de malodorant, il semblait à Hervé que c'était l'homme, en dehors de toute matérialité, de tout mouvement, de toute corporéité. Le prisonnier respirait, dans la nuit, une essence d'hommes. L'odeur était devenue leur essence, mais lorsqu'il eut cessé de la percevoir, il demeura seul, éveillé.

Il se mouvait parmi l'être des hommes. Il enjambait les corps étendus, se gardant de les écraser ainsi que des cloportes, et il demeura longtemps debout, le front contre un pilier de bois, à guetter l'aube. Son ivresse n'était pas d'un homme libre. Elle avait accompagné celle du maître. Glorieuse pour Melchior, combien elle avait avili le prisonnier ! C'est un privilège de l'homme libre que de boire et de s'enivrer! Cet acte, auquel il demeurait si peu habitué, avait pris sur lui un singulier pouvoir. Son enivrement avait été impur ainsi que tous les gestes d'homme libre qu'il avait accomplis dans la captivité, les regards jetés sur Martha, les railleries à l'enfant laide et, un jour, les pommes de Bernsdorff (1) et les noix dérobées, tous les gestes des jours derniers qui n'avaient pas été captifs. Il en voulait à Melchior de son pouvoir et d'avoir abusé de son pouvoir, dès leur première rencontre,

(1) Reinettes d'Allemagne.

en l'entraînant à l'auberge... Il ouvrit la porte et vomit.

Cependant, Melchior revenait en chantant à la maison de Martha.

Les deux femmes l'avaient attendu. Dans l'ombre, il devinait Amalia :

— Tu as grandi, lui dit-il.

Puis il se tut et cessa de voir l'enfant fière et laide. Tremblant dans sa longue chemise, elle alla chercher le gâteau fait par Martha pour le retour de Melchior. Martha Reneke avait mis dedans une poignée de raisins secs, mais elle l'avait laissé brûler, et Amalia l'emporta avec elle pour le manger, en pleurant, dans l'alcôve voisine.

★

— D'où vient-il ? demanda Melchior.

Et, bien que Martha ne répondît point, il savait qu'elle ne dormait pas et songeait, elle aussi, au prisonnier.

— Je ne suis pas heureux de le voir ici, reprend le soldat à voix basse. Mathias peut m'envier un tel serviteur, non, je ne parviens pas à me réjouir, même s'il a rendu de grands services.

— Il a mis au monde ton enfant, murmure Martha.

— Le petit Jonathan est mort, répond Mel-

chior sourdement. Mathias a dit qu'il était mort dans ses mains.

Il n'y a nulle colère dans sa voix, seulement de la surprise comme de s'entendre parler, soudain, dans la nuit, ou de surprendre le cheminement de ses pensées quand on ne sait pas encore où l'on va, et même qu'on s'est mis en chemin.

— C'est bien cela, dit Martha, en le tenant à la flamme.

Mais dans la bouche de Mathias, parce que le vieil homme n'a pas le cœur pur, la vérité ressemble aux mensonges. Il faut se défier de Mathias, même lorsqu'il dit la vérité, car la vérité de Mathias n'est pas celle du prisonnier ou de Melchior qui n'ont aucune imagination. Lorsque Mathias parle, il éveille en vous l'impudeur, comme le chat-huant ne dit pas seulement la nuit, mais la peur, et de sombres présages.

Ils se taisent. Melchior voudrait vraiment songer à Jonathan, mais ses pensées toujours reviennent au prisonnier.

— J'aurais préféré un homme vieux qui aurait été plus sûrement un serviteur. Un homme jeune n'est jamais un serviteur. On le croit, jusqu'au jour où l'on s'aperçoit qu'il n'a fait que se servir des choses et souventes fois des gens.

Mais une force infinie unissait le maître au prisonnier. Melchior se sentait prisonnier de

cet homme, du même âge et de même force, et plus encore du pouvoir qu'il avait sur lui. Ils semblaient porter le même uniforme, d'une servitude à peine différente. Tout les faisait semblables. Un vrai hasard qu'ils ne se fussent trouvés, tous deux, dans le même camp.

— Le prisonnier est encore plus dangereux que le serviteur, dit-il au bout d'un moment.

Il s'endormit tandis que Martha, immobile, regardait luire les dernières braises. Mais ce n'était pas Jonathan qu'elle apercevait, rien que le dos courbé d'un soldat étranger qui paraissait se chauffer à la flamme. Melchior de nouveau s'éveilla. Il se surprenait à songer à Hervé, à chasser de lui la pensée d'Hervé. Elle l'avait laissé calme à la guerre. Jamais il n'avait dit à ses camarades que sa femme avait obtenu un prisonnier pour l'aider. Pourquoi cette idée venait-elle, dans sa maison, l'importuner ?

— Je suis un loyal soldat, murmura-t-il. Je ne puis pas être le geôlier d'un homme.

Il tremblait devant son pouvoir comme devant ce droit de vie et de mort qui troublait le sommeil des rois, jadis. Il ne se demandait pas si ce pouvoir était légitime : on lui avait donné le prisonnier afin que celui-ci devînt son serviteur, mais ce qu'il ferait de cette autorité. Jamais les rapports avec ses compagnons n'avaient été semblables, même lorsqu'une faute due à l'immense fatigue de la

guerre pouvait entraîner leur perte alors qu'il veillait pour eux devant le front des armées, ou lorsqu'il avait découvert un couteau dans sa main, en ses colères, tandis qu'il affrontait le railleur et roulait avec lui sur le sol des auberges. Il se sentait lié à cet homme, tremblant devant le prisonnier plus que devant l'ennemi.

— Et si un jour le prisonnier s'évade ? dit-il tout haut, dans la nuit.

On lui avait confié le prisonnier comme un enfant précieux et rusé. Il découvrait maintenant l'immense duperie de son pouvoir. Il ne pourrait jamais rien contre Hervé, qui jamais ne serait son prisonnier bien qu'il dût répondre de lui.

Martha ne parut pas surprise.

— Cela ne se peut pas, dit-elle. Où irait-il ? Il paraît se plaire parmi nous.

— On ne sait rien de lui, reprit Melchior. Il ne parle pas notre langue, à peine, encore que Mathias prétende qu'il l'entend bien mieux qu'il ne le fait paraître. Il vient d'un autre monde. Et vraiment, on ne sait pas comment le prendre.

Cette fois, Martha acquiesça. La voix de l'homme se fit âpre. Elle savait bien le prendre, la mâtine, à ce qu'il avait entendu dire. Toute sa violence et sa haine du prisonnier qui venait de naître en son cœur, se tournaient maintenant contre Martha. Puisqu'elle se taisait, que cachait son silence ? Il serra son poignet. Martha gémit.

— Tu vas réveiller ta sœur, dit-il.

Mais Amalia ne dormait pas, attentive derrière les rideaux de drap rouge, un peu d'écume dans le coin de la bouche.

VI

Le lendemain, quand Hervé arriva, il fut surpris d'apercevoir Amalia et son maître qui causaient à voix basse dans l'appentis. Melchior avait posé le pied sur le billot.

— Salut ! cria Reneke joyeusement.

Et il pénétra derrière le prisonnier dans la maison.

— Martha ! oh, Martha ! appela le maître quand ils furent attablés. Nous sommes là.

La femme, vêtue d'un caraco brun, d'un jupon blanc, entra. Elle n'était pas encore coiffée, et les deux hommes se turent en regardant ses cheveux dénoués. Le jupon faisait de multiples plis et il n'était pas très propre, mais la chair de la femme était blanche

comme la neige, au dehors. Elle apportait une cruche de fer emplie de lait bouillant. Le café fumait dans les bols tandis que des poissons bleus et froids tremblaient dans la gelée. Il y eut une plaisanterie de Melchior sur le poisson frit Amalia (1). Puis, Martha alla chercher le pain qu'elle posa devant Melchior. Elle ne semblait pas voir les deux hommes.

Ils mangeaient en silence puis, quand Melchior, d'un coup sec, eut refermé son couteau et glissé celui-ci dans sa poche, il se tourna vers le prisonnier.

— Tu ne songes donc pas à t'évader ? demanda-t-il brusquement.

— Non, répondit Hervé.

— Tu n'as jamais songé..., reprit-il.

Le prisonnier, lentement, secoua la tête. Melchior se leva, ouvrit la porte.

— Tu es libre, prisonnier, dit-il.

Et longtemps ses lèvres tremblèrent. On voyait bien qu'il faisait un effort extraordinaire pour garder les mains le long du corps.

Le prisonnier ne se leva pas. A peine, vers la porte, détourna-t-il la tête. Melchior demeurait dans l'embrasure et sa lourde silhouette retenait la lumière naissante. Derrière lui, le prisonnier apercevait les chemins qu'il avait

(1) En allemand, Bäckfisch désigne aussi, plaisamment, une toute jeune fille. On a coutume de manger des poissons froids le lendemain des orgies nocturnes.

tracés dans la neige, vers l'appentis et la route, les chemins étroits et brillants sous le soleil, entre la croûte craquelée des talus.

Derrière la porte étaient accrochés les vêtements de Melchior.

— Je te prêterai ma veste, dit le maître à voix basse. Ainsi n'auras-tu rien à craindre.

— Ce n'est pas pour cela... fit Hervé.

On eût dit un ordre que le maître se donnait à lui-même.

— Et n'as-tu pas aux pieds mes chaussures ? ajouta-t-il. Tu pourrais marcher, sans fatigue, bien des jours.

— De bonnes chaussures, dit Hervé.

Le maître se tut.

— Comme un soldat... que tu es, dit-il encore, toi aussi.

Il y eut un silence entre les deux hommes.

— C'est donc toi qui parles de ma liberté ! s'écria le prisonnier.

— Hé ! qui veux-tu que cela soit ? dit Melchior. J'ai toujours été socialiste.

— Tu as été en même temps mon tyran, répondit Hervé. Tu le demeureras. Je choisirai moi-même le moment.

Melchior le regardait en tremblant.

— Je ne suis ni ton maître, ni ton prisonnier, cria-t-il. Je voudrais que tu n'aies jamais été là.

Il serrait son couteau dans sa poche, avec rage. C'était donc pour éviter *cela* qu'il avait

gardé si longtemps les mains le long du corps? Peut-être avait-il l'intention d'étrangler le serviteur qui refusait d'obéir. Il était le maître, mais il sentait bien que cela était impossible, qu'il ne serait jamais que le conducteur d'un homme dont on avait crevé les yeux afin qu'il ne retrouvât pas son chemin et qu'on avait conduit dans le pays étranger des étangs et des bouleaux qui n'était même plus le pays de Melchior, — le maître d'un homme mort, non d'un vivant.

— Ne comprends-tu pas que ce ne peut être toi ? s'écria Hervé avec peine. Parce que je suis ton serviteur très fidèle, il t'est ordonné d'être mon maître, soldat Reneke.

Il ajouta d'une voix sourde :

— Ce que tu fais là est dangereux... Prends garde.

La chienne grondait dans un coin. Elle vint flairer le prisonnier, et le maître lui donna un coup sur les reins.

— On dirait encore que tu veux me protéger. Laisse-la grogner, allons!

Etait-ce un piège de la part de Melchior ? Le prisonnier se rappela le conciliabule qu'il venait de surprendre, dans l'appentis, entre le maître et la jeune sœur rusée. Amalia, bien sûr, voulait perdre le prisonnier. Dans la nuit, elle avait dû chercher les mots de Melchior, ce matin, et dans l'appentis lui avait soufflé ce qu'il devrait dire. Et s'il veut demeurer, ce

sera donc pour Martha, avait-elle sans doute ajouté.

— Jette-le dehors, cria l'enfant avec haine. Pour l'amour de moi, jette-le dehors !

— Paix ! cria Melchior.

Et il leva son poing contre elle.

— Est-ce là ta liberté ? dit le prisonnier devenu pâle. Tu me chasses afin que je t'appartienne davantage et que tu puisses me rappeler ainsi que tu fais lorsque tu joues avec ta chienne... Quelle distance faut-il donc, de toi à moi ?

— Rien que le corps de Martha, murmura Melchior.

Le maître était debout, le serviteur assis. On ne voyait pas Martha, peignant sa chevelure près du miroir brisé et suspendu à l'âtre.

— Elle est la femme du maître, dit le prisonnier. Elle a de nombreux droits. Amalia aussi a de nombreux droits, je le sais. De quoi te plains-tu, Melchior ? Ne suis-je pas ton serviteur consciencieux et fidèle ?... Ne sommes-nous pas tous deux tes serviteurs ?

Et il énuméra les travaux accomplis depuis le jour où il avait tenu, dans ses mains, l'enfant Jonathan.

— Non, dit Melchior. Tes gestes seuls sont d'un serviteur, mais pas d'un prisonnier. Quelle hypocrisie !

Il cracha avec dégoût comme quelqu'un qui redevient maître de lui.

— Les hommes forts sont libres, dit-il lentement.

On ne savait s'il parlait de lui ou du prisonnier, à cause du calme revenu. Seuls, les hommes allemands étaient vraiment libres, pensait-il, parce qu'ils demeuraient virils.

— Laisse-moi devenir fort, dit le prisonnier. Au printemps, peut-être...

— Jamais, jamais ! cria Amalia avec rage. Tu ferais mieux de le tuer !

—.Tais-toi ! cria Melchior à l'enfant.

— Comment peux-tu accepter de telles injures ? reprit Amalia.

— Va-t'en toi-même, cria le maître. C'est une affaire à régler entre lui et moi.

Mais peut-être bien une affaire qui ne sera jamais réglée, car la solution de demain ne peut trancher ce qui est d'aujourd'hui, seulement résoudre un problème plus complexe grossi des rancunes de ce jour ou bien de l'oubli de ce jour... Le voisin Mathias entra, et les mots demeurèrent en suspens, entre les hommes.

Parce qu'il a fait la guerre, jadis, il dit qu'il est un homme fort et le bon compagnon de Melchior, qui combat maintenant. Il a surmonté l'horreur de la mort, mais il ignore que la peur et la mort ne réapparaîtront plus devant lui avec le même visage et qu'il risque fort de chanceler devant elles parce qu'il ne les reconnaîtra pas, tandis que la mort et

l'horreur de ce temps, seul Melchior peut les surmonter, mais pas le soldat vaincu.

— C'est la guerre et ce n'est plus la guerre, dit Mathias. C'est ta guerre, ô Melchior.

Mais ce n'est plus la guerre du prisonnier, disent-ils. Ils sont d'accord. Le prisonnier paraît les approuver. Mais il est des guerres plus sourdes que l'homme livre à l'homme, celle du maître et du prisonnier, par exemple, même lorsqu'ils paraissent s'entendre et que le prisonnier ne cherche pas à fuir, surtout lorsqu'il ne cherche pas à fuir... Il sert aveuglément son maître, et son geste est déjà d'un homme libre. Mathias bénit l'accord heureux de Melchior et du prisonnier. Il ne sait pas alors que cet accord est la lutte suprême du maître et du prisonnier, la lutte de chaque homme en lui-même et contre son partenaire, parce qu'il ne veut pas obéir à sa propre volonté, ni à la volonté de l'autre. Tout serait beaucoup plus simple s'il voulait se rebeller, songe Melchior. Le règlement lui donnerait le droit de tirer. Il sait au fond qu'Hervé est déjà un rebelle, mais d'une révolte qu'il ne peut mâter.

— Ce ne serait pas simple non plus, si ton prisonnier voulait s'évader, dit Mathias sournoisement, lorsque le prisonnier vient d'enjamber le banc pour se rendre dans l'appentis.

— Plût au Ciel ! murmure Melchior, entre les dents.

Comme hier soir, une étrange colère luit dans ses yeux, et Mathias a peur. Mais le soldat se tait et l'homme insolent en demeure interdit. Il songe que Sarah Klähn dit vrai lorsqu'elle affirme que la guerre a changé les hommes. Les plus hardis ne se révoltent plus sous les injures. On dirait que Melchior a peur du prisonnier.

— Et peut-être bien faudrait-il que je veille sur lui lorsque tu ne seras plus là? dit Mathias.

— Non ! répond Melchior courroucé. Il te faudra fendre ton bois toi-même, et le scier.

— Aaah ! souffle Mathias.

— Le prisonnier est à moi, crie le maître.

— Pourquoi dis-tu cela ? demande Mathias.

Et il s'en va dans l'appentis où il tourne lourdement autour du chevalet et du prisonnier qui continue à travailler en silence.

— Le maître est dur, dit-il au bout d'un moment.

Le prisonnier ne répond pas.

Alors le vieux se met à parler, à voix basse:

— Et n'est-il pas permis à un homme solitaire, à un homme vieux qui toute sa vie a fécondé la terre et la femme, comme à un homme jeune plein de force et de courage de s'arrêter un instant comme les bœufs au bout du sillon ? Le maître qui est au Ciel est moins tyrannique que le tien, qui ne nous interdit pas de souffler. Arrête-toi, prisonnier, car un qui travaille ainsi est comme un voyageur qui

n'a pas trouvé encore de maison, bien qu'il se soit arrêté dans un village, et ce logis sans doute n'est pas le tien. Il y a bien des gens qui voudraient t'avoir, prisonnier, des gens honnêtes et bienveillants, qui prient le Seigneur, sans compter de jeunes femmes comme Ina, ou Léonore...

— Peut-être, dit le prisonnier. C'est affaire entre eux et le maître.

— Quelle pitié de t'entendre parler ainsi ! murmure Mathias.

Soudain Amalia apparaît sur le pas de la porte.

— Prisonnier ! crie-t-elle.

Le prisonnier soulève la hache qui s'enfonce, avec un bruit sourd, dans le billot de chêne sur lequel Mathias était assis tout à l'heure. Il revêt sa veste et se dirige vers la maison d'un pas égal, solide, qui pourtant ne laisse aucune marque sur la neige durcie de la sente.

★

Melchior vint frapper à la porte de la maison d'école. Le prisonnier, dans l'ombre, s'habilla. Le vent froid de la nuit le surprit sur le seuil.

— Viens, dit le maître.

Et il lui tendit sa gourde.

— Bois une lampée.

Il le bousculait en riant. A travers les brumes, le ciel étoilé apparaissait. Une flaque avait gelé, durant la nuit, près de la marche. Le prisonnier glissa.

— Tu n'es pas encore éveillé, dit le maître.

Il le prit par le bras, mais le prisonnier n'était pas ivre. Des brins de paille demeuraient sur sa capote. On voyait bien que les hommes avaient froid dans la maison gardée, à cause des plis de leurs manteaux dont ils s'enveloppaient pour dormir. Ce n'était pas des cheveux de femmes, pas même ceux de la servante au tablier vert, qui demeuraient sur leurs épaules, rien que des brins de paille, mais il arrivait aussi au soldat Reneke de passer de longues nuits dans les granges. Seulement Melchior portait les deux fusils et repartirait bientôt pour le front.

Le prisonnier posa le pied sur le talus afin de remettre sa molletière qui traînait, tout effilochée. Le maître dut s'arrêter.

— Ça n'est pas pratique, dit Melchior.

Ils marchaient de chaque côté de la route, et peut-être suivaient-ils deux chemins.

— Amalia est une prunelle aigre, dit le maître au bout d'un moment. Elle te hait, prisonnier. Pourquoi ne l'as-tu jamais battue ? Je t'en donne le droit.

— Je te remercie, fit Hervé.

— Tu n'es pas un homme, ajouta Melchior.

L'aube demeurait suspendue, très longtemps. Ils parvinrent aux étangs en même temps que le jour. On avait suspendu des fils blancs entre les roseaux. Les épaules en avant, ils crevaient ces fragiles barrières. Les étangs aspiraient l'air glacé et l'aube blanche. Sous leur pas, la glace craquait. D'abord, ils se reposèrent dans la cabane de roseaux. Depuis la veille, ils n'avaient plus rien à se dire. Un canard s'envola, très bas, mais le maître n'avait pas saisi son fusil et le prisonnier demeurait immobile, attendant le bon vouloir de Melchior. Le maître alluma un feu ; il jetait dans les flammes de vieilles écorces gelées ; l'eau suintait, une buée légère apparaissait. La chienne s'était couchée à ses pieds.

— Pourquoi as-tu refusé hier ? dit Melchior sourdement. Tu veux prendre ma liberté, prisonnier. Alors seulement tu pourras t'enfuir, te dis-tu. Tu as déjà volé mes souliers.

— La maîtresse me les a donnés, fit le prisonnier.

— Martha ? Martha ? reprit le maître avec colère. Que veux-tu faire de moi, un maître sans serviteur ? Oui, ils m'envoient mourir tandis que tu demeures ici, à ma place. Mais ce n'est pas les Klähn ou le Leiter, toi-même ! Tu m'envoies à la guerre afin de pouvoir rentrer mes betteraves et sans doute demeurer longtemps au chaud, dans l'étable. Tu veux prendre ma place, prisonnier !

— Il ne faut pas t'en prendre à moi, dit le prisonnier.

— Si, répond le maître. Le soldat allemand est toujours dupe.

Il rit amèrement.

— Il ne faut pas envier ma place, dit le prisonnier doucement. Je ne t'ai rien pris.

— Pas encore. Tu ne voles rien au maître parce que tu ne peux rien lui prendre. Le serviteur ne peut rien prendre au maître. Je ne te laisserai rien non plus, et ce que tu as m'appartient. Tes chaussures... Même le corps de Martha sera toujours au soldat Reneke. Tu ne peux rien contre, prisonnier.

Melchior jura. Hervé ne pouvait voir son visage, tourné vers le soleil levant. Ensemble ils se levèrent. Leurs gestes étaient devenus tout à fait semblables.

Tout à coup, Melchior souleva le prisonnier dans ses bras comme un enfant encore ensommeillé. Le maître serrait très fort et le prisonnier gémit.

— Que me veux-tu ? dit-il faiblement.

Le maître le fit reculer.

— Et n'oublie pas que je peux revenir, sans attendre la permission du Leiter. Je suis là, prisonnier, je te surveille parce que j'étais là. Il va te falloir labourer mes champs.

— Je le ferai, dit le prisonnier.

— Pas ainsi, pas avec orgueil, prisonnier ! Humblement...

La main de Melchior immobile et si lourde de colère et de sang, s'abattit sur son épaule. Sous la minceur de l'étoffe Hervé sentit la pression des doigts qui labouraient sa chair.

— Prisonnier, dit le maître.

L'autre répéta, comme un écho :

— Humblement...

Le prisonnier se sentait perdu. Une gifle du maître fit voler sur la glace la petite calotte ronde dont la chienne en jouant s'empara. Hervé s'éveilla. Il poussa un cri, chancela, étonné et sans surprise, tel un enfant devant sa marâtre, et longtemps il persiste à voir en elle sa mère. Il toucha la glace puis se releva.

— Tu n'as pas le droit de me frapper, murmura-t-il.

Melchior ne rit pas. Il le regardait avec étonnement.

— Je veux te battre avant de m'en aller. Il n'y a pas de témoin. Les roseaux sont épais et silencieux. Tu pourrais mourir ici, prisonnier, on ne te découvrirait pas avant longtemps.

— On sait bien que tu es venu me chercher, ce matin, et que tu portais deux fusils.

— Et si c'était un accident... ?

— On dira alors que tu es un piètre chasseur, Melchior. Et comment croira-t-on qu'un soldat allemand puisse viser aussi mal ? On s'apercevra aussi qu'un seul des fusils était

chargé. Tu es le maître cependant, comment pourrais-je me battre contre toi ?

Un instant, le prisonnier pensa que le maître frappait son serviteur pour quelque tort involontaire et très grave, et il fut près de lui donner raison. Ce n'était pas lui qu'on frappait, ce n'était pas non plus Melchior rouge et tremblant, rien que le maître mécontent du serviteur. Il n'en voulait pas à Melchior. Seulement, il touchait le corps du maître, il y prenait peu à peu sa force. Il se nourrissait de la colère du maître, car il était toujours de son côté, comme un bon serviteur. Mais il luttait contre le maître. Il savait que la colère était maintenant en lui et qu'il n'avait plus qu'à lui obéir. Les coups de Melchior commençaient à devenir douloureux. Ses joues glacées le brûlaient étrangement, lorsque le poing de Melchior les avait rencontrées.

Le prisonnier Hervé répondait au maître Melchior, avec un peu de sang dans le coin de la bouche, les yeux ouverts qui regardaient le maître, tristes. Mais l'autre, le prisonnier était suspendu à son poing, il avait beau secouer son poing comme pour se débarrasser de lui ainsi que d'une vieille harde, jamais il ne parvint à se défaire du prisonnier, liés comme ils étaient et formant un tout bien solide ainsi que la glace et l'étang. Le prisonnier le pénétrait de toutes parts, il était sa moelle, son sang, infiniment corrompu. Le

prisonnier le souillait de son haleine, le maître respirait son odeur de drap et de terre qui est l'odeur des morts longtemps ensevelis. Melchior s'écrasa sur la rive ainsi qu'un arbre pourri, entraînant le prisonnier dans sa chute, près de la cabane. Un instant, ils furent à genoux, l'un devant l'autre, égaux et faibles, cependant forcenés. Melchior prenait Hervé à la gorge lorsque le prisonnier dégageait son bras et parvenait à saisir la gorge de Melchior. Contre le soleil, la chienne aboyait.

Hervé roula sur la glace. Les lèvres de Melchior se posèrent sur la peau grise du prisonnier; il lisait dans les yeux d'Hervé, mais ne lisait que lui-même, l'épouvante qu'il avait fait naître et qui était l'épouvante du maître. Le prisonnier échappait sans cesse, qui n'avait aucun regard, qui obligeait Melchior à frapper durement contre une chair qui n'appartenait jamais à Hervé, dont le corps plus souple, demeurait insaisissable. Cependant, Melchior recevait les coups de Melchior. Le prisonnier possédait la force du maître, il trichait sans scrupules, et maintenant Melchior luttait contre lui-même, ne recevant jamais que les coups de Melchior. Sous la gueule ouverte de sa chienne, la tête de Melchior écrasa quelques roseaux. Un énorme soleil, rouge, comme un oiseau immobile et lointain dans le ciel d'est, se souleva au-dessus des roseaux. Il allongeait leur ombre sur la glace, le bras

tendu de Melchior soutenu par le bras du prisonnier et qui ne pouvait plus s'abattre ainsi qu'un bras éternellement condamné à la colère et à l'injure, tandis que l'autre main cherchait une pierre, qui ne se trouvait pas prise dans la glace. Les fusils étaient demeurés dans la cabane. Mais le soldat Reneke n'avait rien contre cet homme qu'il aurait voulu tuer. Il n'était plus que ce geste de frapper et de mordre, et ne serait-ce pas rendre un grand service à cet homme que de tuer en lui le prisonnier ?

Tout à coup, Hervé parvint à se lever, en même temps que Melchior. Quand ils surent que le maître et le prisonnier étaient morts à jamais et qu'on pourrait les ensevelir dans le silence des marais, parmi les herbes et sous la glace, ils avancèrent jusqu'au milieu de l'étang et cassèrent la glace avec leur talon, puis s'agenouillèrent pour boire, l'un après l'autre.

DEUXIÈME PARTIE

I

Ils jouaient au dix-sept-et-quatre tandis qu'allongé sur son grabat Melchior fermait les yeux et les poings comme un homme enseveli dans sa colère. Mais celui qui s'approcherait de lui pourrait l'entendre doucement gémir. Hans est trop loin à fendre les bûches, avec son poignard, et les jurons des hommes, le rire de Kat Heiddemann sont tout à fait tranquilles et à leur place.

Bien qu'il ait quitté le pays des collines et des eaux, au jour fixé d'avance par le commandant, peut-être n'est-il pas parmi ses compagnons, à sa place. Martha avait mis dans son sac un gâteau et des œufs, qu'il avait partagés entre tous, à son retour, et il s'était rudement saoulé parce qu'un homme qui

épiait ses gestes afin de les répéter était demeuré à la maison d'école ; il n'avait pas non plus touché au gâteau de Martha pour ne pas conserver le goût d'une chair nourrie de laitages et de noix, et l'avait partagé entre les camarades. Mais ceux-ci, parce qu'il n'avait pris pour lui aucune part, n'en avaient pas voulu, et Melchior avait dû le jeter comme s'il avait contenu du poison. Il faisait chaud dans l'isba où Melchior demeurait allongé de longues heures, sur son grabat. Il les regarde jouer et aperçoit parmi eux le prisonnier qui est venu s'asseoir en bousculant un peu Nicolas Bug à la droite de la porte. Maintenant que Klaus Pech et Melchior lui ont appris à jouer au dix-sept-et-quatre et au rams, le prisonnier peut soulever les cartes et les jeter sur la table, tout comme le soldat Reneke, *puisqu'il sait*, ou bien lutter avec Nicolas Bug et Heinz Loebel pour essayer sa force, et parce qu'il avait appris aussi à terrasser un homme, dans les roseaux. Mais cela, il ne pouvait l'apprendre que de lui-même, Melchior le sait aussi. Il voudrait le chasser mais ses compagnons semblent trouver en lui un bon camarade. Il faudrait leur crier gare ! car le prisonnier est sournois et perfide et l'on ne sait pas, lui, ce qu'il veut.

Kat s'approcha de lui avec du thé et des pommes de terre, et des mines aguichantes

de jeune servante, mais Reneke le repoussa.

— Oh là ! là ! s'écria Kat, en voilà une tête, parce que tu reviens de permission !

— Laisse-le tranquille, dit Hans posément.

Hans poursuit sa besogne. Melchior aperçoit le dos du prisonnier et ne peut détacher son regard des lettres gris bleu maintenant presque effacées par les pluies d'automne et la neige, qui ont dû marquer sa chair comme un tatouage.

— Prisonnier ! Prisonnier !... Pour rien au monde être prisonnier ! crie Melchior.

— Je te comprends, fait l'un, et ils se taisent.

Leurs mains tremblent et les cartes demeurent un instant suspendues. Ils se demandent s'ils doivent se tourner vers Melchior ou vers Hans pour obtenir l'explication de ce cri, ou de ces mots. Hans se redresse enfin.

— Un prisonnier, c'est comme un homme qui n'attendrait plus rien, pas même sa mort, dit-il lentement. Ici, on peut encore attendre au moins cela.

— C'est même cela qu'on attend, fait quelqu'un.

Et peut-être avec une certaine impatience. Ils ne sont pas mécontents lorsque l'aspirant Burdorff entre pour commander quelque dangereuse corvée, ils se lèvent pour l'accueillir

bien que tout à l'heure, avant qu'il parle, ils grognaient et juraient.

— N'aie pas peur, crie Loebel, ils ne te feront pas prisonnier !

— Ils égorgent les prisonniers, s'exclama Kat. Comme les canards !

Il fit le geste de la main : couic ! On voyait le sang pisser et la tête pendre, tout à fait sans énergie. Vraiment, celui-là avait toujours été drôle !

Heinz Loebel le prit à la nuque.

— Un canard ! un canard !

Il le traînait autour de la table, au milieu des rires. Hans s'approcha de Melchior.

— Il faut croire que tu as vu des choses qui ne te plaisaient pas, dit-il.

Jérémie Ruffer se tourna vers eux :

— C'est ce que j'ai dit bien des fois : on ne devrait pas laisser les hommes aller en permission, à cause du cafard et des choses qu'on voit...

— Imbécile ! s'écrient-ils.

— C'est à cause du prisonnier qui est chez toi ? demande Hans à voix basse.

Melchior aimait bien Hans lorsque celui-ci était assis sagement, les mains sur les genoux, un peu voûté, attentif, comme maintenant, près de lui.

— Ne t'en va pas, Hans. Tu es un homme de bon conseil, disait-il. Bien meilleur que le pasteur de chez moi, Klähn, qu'on l'appelle, bien qu'il ait un visage de renard...

Hans tirait la couverture de Melchior pour défaire les plis, et les miettes du gâteau de Martha, que Melchior avait partagé, sautaient, qu'il attrapait comme des mouches, d'un geste précis de la main, sitôt fermée. On ne savait pas si c'était par souci d'ordre et de propreté, ou pour s'amuser. Mais parfois, il se montrait bien méticuleux.

— Ah ! j'aurais préféré qu'il fût couché avec elle ! s'écrie Melchior.

Il ne rapportait rien avec lui, seulement une peur inconnue, atroce, devant lui-même.

— Je n'ai plus confiance, dit-il à voix basse.

— En la guerre ?

— En la guerre... et... et...

— A cause du prisonnier ? demandait Hans.

— Je ne sais pas.

Il a besoin de longtemps réfléchir pour exprimer ce qu'il sait si bien, qui se dirait beaucoup mieux par le silence...

— Un homme singulier était dans ma maison. Un étranger, non, je ne savais pas ce que c'était qu'un étranger. Il faisait mes gestes, il ouvrait la porte sans frapper, puis s'essuyait les mains au torchon qui est derrière la porte. Pas un soldat, ni le valet d'écurie, pas un vagabond non plus, au contraire !

Melchior rit.

— Enchaîné à ma maison. Il y a un anneau près de la porte de la cour, solidement scellé, pour attacher les chevaux. Là serait vraiment sa place. Sans fardeau et toujours las de porter quelque chose. Il était toujours silencieux. On ne le voyait pas passer. Il n'a plus aucune joie, mais on ne le voit pas pleurer non plus. Il ne fait pas un geste... J'ai vu cela...

Il se tait un instant : le prisonnier, depuis qu'on parle de lui, a quitté l'isba, et Melchior doit le chercher dans l'appentis et dans la maison d'école.

— Et pourtant, on ne pouvait pas dire qu'il nous gênait. Il se tient à sa place. Il travaille. Les femmes sont contentes de lui. Mais toujours là à attendre pour s'asseoir que chacun de nous fût assis, et sans savoir ce qu'il a fait, jadis, et sans pouvoir se demander ce qu'il peut être, dans son pays et ici, ses volontés, sans pouvoir l'attendre à ses fautes, à ses manies ou à ses habitudes, lorsqu'il va se trahir par quelque mot ou quelque geste qui le fera semblable à nous ou tout à fait différent, mais un homme, pour lui prêter main-forte ou l'empêcher... Sans pouvoir même le guetter au milieu de mon champ où il avance et va et vient, et l'on aimerait lui décharger sa carabine dans le ventre, mais il n'est pas un voleur... Je comptais les jours, même ici il y a toujours des moments singuliers à venir, mais il restait à mes côtés comme un hôte

qu'on ne peut chasser et qu'on n'a pas voulu, dont on ne sait rien parce qu'il n'y a rien à savoir de lui...

— Ah ! fait Heinz.

Ils écoutent très attentivement, un peu écœurés, comme si l'on parlait de quelqu'un de gênant qui va venir et auquel on ne peut pourtant pas fermer la porte.

— Les premiers jours, j'ai essayé de voir en lui un camarade qui n'aurait pas eu de chance. Ce n'était pas un camarade, ni un valet. Et ce n'était plus un étranger, ni un ennemi, rien qu'un prisonnier. Alors je ne savais plus comment faire. Lorsqu'il entrait, les derniers jours, je posais le bol que j'allais boire et j'avais peur qu'il ne vît mes mains trembler, moi, le maître, tellement j'avais peur de lui. Je me sentais trop humilié. C'était sa faute sans que je puisse le rendre tout à fait responsable. Pourquoi s'était-il laissé prendre? A sa place, il me semblait que je me serais tiré une balle dans la tête. Je sentais bien pourtant que j'avais tort. Même d'avoir peut-être à mourir tandis qu'il travaillerait tranquillement mon champ ou se reposerait dans la maison d'école n'était pas une excuse. C'était lui que j'allais combattre. Je n'osais pas trinquer avec lui qui était un homme pur, d'une autre façon que la mienne...

Il ne dit plus rien et regarde le visage calme de Hans. Bien qu'il ne fût pas beau, des

femmes devaient aimer le prendre dans leurs mains. On les comprenait. Melchior voulait songer au prisonnier. Pourquoi n'avait-il pas enfoncé sa tête sous la glace, mais il n'avait pas pu et le prisonnier s'était relevé, voilà ce qu'il ne fallait pas dire à Loebel ou à Bug, bien que ce fût la vérité.

Ils causaient près de lui. Pourquoi fallait-il toujours causer avec Hans? Ils sont las de la guerre, disent-ils, et parlent d'une grande fatigue, les voici soudain veules et les épaules voûtées, si semblables au prisonnier ! Mais Hans :

— Ce n'est pas une bonne fatigue, parce que vous n'êtes pas allé au bout de votre peine, quand on a envie de se coucher dans l'alcôve afin de ne plus entendre la tempête et ne plus voir même les petits enfants qui jouent dans la cuisine. Et toi, Kat, par exemple, tu n'es pas encore fatigué, malgré tes paroles. Tu as encore trop de violence dans la voix pour dire que tu es las. Tout à l'heure l'aspirant Burdorff entrera, ou le sous-officier, et nous verrons mon Kat se dresser, comme le petit diable hors de sa boîte.

— Présent ! cria Kat, en présentant plaisamment les armes.

Un instant, ils se moquèrent de Kat Heiddemann, de bien bon cœur.

— Quand tu seras fatigué, reprit Hans, je sais ce qui arrivera.

— Quoi donc ? demanda Ruffer.

Hans se tut. Il voyait très bien Kat Heiddemann, mort...

— Les soldats ne sont jamais fatigués, reprit-il. Comme les paysans, ils ne se couchent que pour ne plus se lever.

— J'aime cette vie, dit Kat... On s'occupe.

— Tu continues à t'amuser, ici, Kat, tu trouves encore tout drôle.

— Et avoue que c'est drôle, vieil Hans! Le petit Kat dans une isba ! Il y a quelques mois j'étais encore en France. On m'a mis à m'occuper des chevaux. Cela aussi était drôle. On les envoie dans de belles prairies, avec des pommiers, lorsqu'ils sont fatigués de la guerre, ainsi que les généraux. Ils revenaient de Russie dans leur pays natal, la Bretagne. Toute l'Europe, ils la traversaient. Puis, on les a renvoyés ici, et je les ai accompagnés.

— On prend plus de peine des chevaux que des hommes, fit Bug.

— J'aurai vu du pays, reprit Kat. D'un bout à l'autre de l'Europe. Je ne suis pas dépaysé. Il me semble que là-bas les gens étaient un peu comme ceux d'ici, tristes, avec un orgueil infini qu'ils cachaient... On apprend des choses, et qu'un homme qui a été en permission n'est plus un bon camarade...

Il se mit à rire.

— Tais-toi, dit Hans.

Il regardait Melchior.

— Tout est drôle, murmura Kat.

— Ce sera encore plus drôle quand on pourra jouer au puzzle avec le petit Kat en mille morceaux, dit Loebel.

— La guerre est dans ton sang, reprit Hans.

Il parlait péniblement et il fallait faire très attention car il ne prononçait pas toujours distinctement, mais les mots gardaient leur sens avec lui, il suffisait de les respecter soi-même, de ne pas trop se presser non plus, on comprenait toujours ce qu'il avait voulu dire.

— Il y a des millions de guerres, autant que nous sommes, très exactement. Celle de celui qui fut tué, par surprise, alors qu'il cueillait des mûres, et celui-là avait un visage un peu surpris et mécontent comme d'avoir manqué l'école et d'être pris en flagrant délit, celui qui devait recevoir des balles de schrapnell dans la tête qui avait agité trop de pensées, et l'autre, horriblement déchiqueté bien qu'il parût innocent de tous les crimes mais il portait justement le plus épouvantable de tous et il était vraiment responsable de la guerre car celle-ci avait besoin du moins coupable pour paraître à ses propres yeux innocente, puis venait celui qui devait être prisonnier qui n'avait jamais désespéré de son étoile mais voulait bien accorder quelque chose à la guerre, une jambe ou une main, mais ne songeait pas qu'on pût lui prendre sa liberté...

— Tais-toi...

— Pas une de moins que de soldats, pas une qui n'ait trouvé son homme, pas un aussi qui n'ait sa chacune. Comme aux noces campagnardes, il y a toujours de nombreux couples à bénir, sans compter ceux qui s'amusent derrière les haies. Et la tienne, Kat, c'est un voyage un peu mouvementé où tu rencontrais des filles innocentes et enfin la chasse aux oiseaux sauvages, seulement tu ne sais pas encore si tu seras le chasseur ou le gibier... Tu devais être turbulent lorsque tu étais enfant, et pourtant tu devais aimer coller ton nez à la vitre de longues heures, je te vois d'ici, à regarder passer les gens. Et où vont-ils? A l'épicerie Meckert ou chez Madame K.K.K.?

Ils rirent.

— Nous n'obéissons qu'à nous-mêmes, et parfois nous nous désobéissons.

Melchior avait fermé les yeux. Il avait fait un homme prisonnier, et longtemps il ne l'avait pas su, ce qui lui avait permis de combattre sans plus songer à ce qu'il faisait, de même que les journées sont longues et courtes derrière la charrue une fois qu'on s'est mis en train. Il n'avait pas besoin de chercher dans ses souvenirs de Flandre, au début de la guerre, parmi les hommes rencontrés et ceux qu'il avait un instant rudoyés pour les conduire vers l'arrière et *s'en débarrasser au plus tôt*. Il avait pris un homme dans un piège, dont les yeux luisaient de fureur et de fièvre,

et l'avait conduit à Martha Kletschmayr, son épouse. Jadis il avait possédé un écureuil dans une cage, qui l'avait mordu un jour alors qu'il s'amusait avec lui, et il était allé le noyer comme un chiot. Alors il avait aperçu vraiment *le regard* de l'écureuil. Et la haine avait fini par l'emporter sur la peur, chez l'animal.

— Un prisonnier est toujours un ennemi, murmura-t-il.

Il était trop tard, maintenant. Il n'aurait pas dû quitter Martha. Le prisonnier était demeuré près d'elle. Il fallait fuir, courir à l'ouest...

Jérémie, près de lui, retirait sa chemise afin de s'épouiller.

— Tu verras, cet été ! dit quelqu'un.

— Cet été ?

Loebel haussa les épaules.

— Crois-tu donc que nous serons encore ici?

Mort ou prisonnier, voulait-il dire. Que valait-il mieux? Avec quel mépris Amalia appelait le prisonnier. Elle le dérangeait mille fois par jour pour l'aider à soulever un baquet, apporter du bois ou moudre le gaboret, et le prisonnier demeurait calme. Il aurait pu se mettre en colère, Melchior l'aurait compris. On pouvait se demander s'il était vivant. Il ne comprenait pas ce qu'on lui demandait, seulement qu'il fallait venir et que tel était son destin. Il avait laissé la chance de mourir et n'était prisonnier que d'une enfant méchante. Mais Melchior savait bien qu'il n'était prisonnier que de lui-même, chaque fois qu'il obéissait à l'enfant ou à Martha.

— Je ne veux pas, je ne veux pas être prisonnier...

Toute l'âme de Melchior était tendue pour chasser cette idée. Il l'appelait en même temps : ne fallait-il pas l'avoir pour la jeter loin de soi, comme la chemise de Jérémie ? « Si je pense que je serai prisonnier... mais je ne dois pas y penser. Et pourquoi ? Si je parviens à penser que je ne serai jamais prisonnier, j'aurai cette chance. Mais peut-être *cela* ne viendra-t-il pas si je pense, bien plutôt, que je serai prisonnier. Je me moque alors du hasard. Que dois-je penser? Que je serai ou que je ne serai pas prisonnier pour ne pas l'être? Si j'ai l'air d'écarter cette idée, il peut m'arriver d'être pris comme il m'arrivera d'être « fait » si je pense que je serai « pris ». En ce moment, je fais ma chance. Il faut bouger le moins possible, pour ne pas se faire remarquer... Mais toutes ces précautions ne serviront à rien si je dois être fait prisonnier. Cela dépend de moi, en cet instant, tandis qu'ils jouent tranquillement... J'en ai vu un qu'on avait allongé dans le lin, derrière les peupliers. J'avais justement conduit des prisonniers au P. C. du régiment. Je m'en revenais, sans songer à rien. On m'avait mis derrière une haie. L'ombre paraissait bleue. Il avait été pris dans les pattes, les jambes

déchiquetées, qu'il a eues. Pourtant, il se baissait toujours parce qu'il était très grand. Il pleurait sur la civière, avant de mourir : « Ma mère m'avait dit de me baisser, parce que j'étais trop grand... » Justement, c'était à cause de ses guibolles immenses, pas de sa tête qui était minuscule, qui ressemblait à celle d'un putois, s'il était si grand. A quoi lui servait-il de baisser la tête, avec de si grandes jambes? Alors, le hasard était juste, puisqu'il a frappé aux jambes. Puis, l'homme a crié « Marie ». C'était un catholique. Tout ce qui arrive aux soldats est toujours juste, bien qu'inattendu. Il n'y a pas de victimes innocentes à la guerre. On ne peut pas l'expliquer mais on le sait bien. Tout le monde a les mêmes risques. On ne perd pas son temps à pleurer les morts. A quoi cela lui servirait-il de baisser la tête avec des jambes pareilles ? Il sera juste que je sois pris, si je pense trop que je serai prisonnier ou si j'ai l'air de n'y pas penser tandis que je vais et viens devant mon idée comme un vaurien devant un étalage, les mains dans le dos... quand, au fond, cette idée me torture depuis que je l'ai vu, le prisonnier qui est chez moi...

« Je n'ai jamais songé que je pouvais être blessé. Mort peut-être, ou prisonnier. A présent, je crois plutôt que je vais mourir. Je préfère cela. Tout dépend encore de moi ; tout à l'heure, il sera trop tard. Il faudra que j'aie

pris une décision. Avant, je ne pensais à rien. Depuis que j'ai vu le prisonnier... »

Il était étendu dans le jour blafard de l'isba. Il n'y avait aucun danger précis, il n'y avait même pas d'ennemis devant lui et l'isba était tiède et toute pleine d'hommes. On avait pourchassé les derniers partisans, pendu le maire du village. Il ne savait pas de quoi il avait peur, de la mort ou d'être captif, mais seulement il avait peur. Pour la première fois de sa vie. A cause du prisonnier. Aucun d'eux ne pouvait le secourir, pas même Hans qui avait repris son travail. Il était seul avec sa peur, peur d'être Melchior captif ou mort, et non pas Hans étendu dans les roseaux, ou le prisonnier, ni Kat Heiddemann avec qui on pouvait jouer au puzzle. Il tremblait devant un homme qui marchait dans une plaine infinie, dont les pieds nus, ensanglantés et qui gardaient encore des lambeaux de chiffons, des chaussettes russes, soulevaient une poussière jaune et lourde. Tout dépendait de lui, de ce moment tranquille où nul ne le regarderait plus, alors qu'il choisirait patiemment son destin. Il le provoquait et la malchance répondrait à ses craintes comme à ses espoirs : ce qui importait était donc de ne rien penser, pour qu'il ne vous arrivât rien. Ce n'était pas si facile, maintenant que les pensées venaient en foule, s'emparaient de lui comme des

mouches. Maintenant, il n'avait plus le courage de se lever, de marcher dans l'isba, de jouer au rams en bousculant Nicolas Bug pour s'asseoir à leur table comme avait fait le prisonnier, et de peler ses pommes de terre.

Ses camarades allaient s'apercevoir que Melchior Reneke tremblait. Et il tremblait devant lui-même, devant la peur qu'il allait trahir, tout à l'heure, devant cet essaim de mouches, sa bouche qui ne pourrait répondre, son corps qui ne pourrait se lever. Ah ! demeurer là, immobile, si semblable à quelqu'un qui regarde vivre les autres et n'a plus un geste à faire, pas même étendre la main pour connaître la pluie et savoir si l'on peut s'en aller, pareil au prisonnier... qui était là-bas, qui ne devait plus avoir peur, à sa place, comme il avait pris la place du prisonnier !

Tout à coup, l'aspirant Burdorff entra et les hommes se levèrent. Melchior ne bougea pas, et d'ailleurs, l'aspirant lui tournait le dos. Derrière lui, le sous-officier fermait soigneusement la porte, mais ce n'était vraiment plus la peine et l'on pouvait bien laisser partir la chaleur.

— Melchior est de retour, dit Hans à l'aspirant.

— Melchior enfin se leva. Il salua l'officier.

L'aspirant était un homme fort et roux, à l'air brutal, qui parlait avec un horrible accent saxon. Cela avait nui à sa carrière, bien qu'il

fût très brave. Il n'était devenu aspirant que sur le front de France. Il avait une balafre sur la joue et tout un morceau de l'oreille droite enlevé. Il disait que c'était dans une querelle d'étudiants mais chacun savait qu'il n'avait jamais été un renard (1). Ses parents étaient bien trop pauvres. Seulement, il avait combattu, avec beaucoup de bravoure, dans les corps francs de la Baltique.

Il donna quelques ordres, rapides et précis. Melchior essayait en vain d'y prêter attention. Les hommes prirent leur fusil et s'en allèrent en silence, mais leur cœur était plein d'angoisse et de regrets.

Kat Heiddemann devait demeurer dans l'isba.

— Ne laisse pas s'éteindre le feu, cria Hans en partant.

★

Il n'y avait pas besoin d'ouvrir les yeux pour se reconnaître. C'était un pays tout semblable, de douces collines couvertes de neige, d'étangs gelés, et là-bas s'étendaient les marais. Sur la gauche se dressaient quelques bouleaux qui souvent leur servaient de repaires. On pouvait marcher, bien des jours, les roseaux devenaient de plus en plus serrés, les arbres rares. On eût dit que ce pays devait être éternellement glacé, on ne pouvait croire que les

(1) Etudiant de première année dans les Universités allemandes.

marais, aux jours chauds de l'été, étaient putrides et pleins de vie, que les grenouilles coassaient parmi les quantités d'herbes, de racines et de mousses. Le pays semblait aller à sa recherche, au-devant de lui-même, très loin, vers l'est, où les hommes allemands se perdaient à jamais. Le vent soufflait de ce côté. Sous leurs casques, ils portaient des oreillères de laine et de feutre qui empêchaient tout bruit de parvenir jusqu'à eux et qui les rendaient silencieux car ils n'osaient non plus s'interpeller. Burdorff fit un geste de la main et ils commencèrent à se séparer. Melchior marchait derrière Hans, le dernier.

Cette marche lui paraissait ridicule.

« Nous sommes allés trop loin, songeait-il. nous allons nous trouver au milieu d'eux. Nous ne sommes pas assez nombreux, il devrait le savoir. »

Ils avançaient à demi courbés, non pas à cause du poids de leurs armes, ou de la peur, mais pour qu'on ne les aperçût pas, par habitude. Soudain, Melchior découvrit un sentier; il commença à le suivre.

— Où es-tu ? cria Hans. Sa voix était celle d'un enfant qui aurait joué à se faire peur, tout à fait comme les hommes qui crient en étouffant leur voix, pour éveiller un compagnon sans parvenir jusqu'à l'ennemi.

Il ne répondit pas. A travers les roseaux, il entendit Hans l'appeler plusieurs fois.

Le sentier disparaissait parfois sous les herbes gelées. Ce n'était que l'extrémité d'un chemin qu'un homme solitaire avait tracé et qu'il devait parcourir, à l'automne, pour se rendre à un endroit d'où guetter les oies sauvages. Il allait à droite et à gauche, rapprochant parfois Melchior de ses camarades, et plus souvent les séparant. Le buste de Hans apparut près de lui.

— Pourquoi ne répondais-tu pas?

Melchior haussa les épaules.

— Burdorff a défendu de parler, dit-il enfin. Est-ce que cela ne suffit pas de t'entendre brailler ?

Le visage de Melchior était rouge. Hans parut étonné. Il ouvrit la bouche plusieurs fois, mais se tut. Melchior se mit à rire.

— Oh ! comme tu ressembles à une carpe, Hans ! Et naturellement, tu ne comprends pas!

— Je crois que nous sommes arrivés, murmura Hans. De toute façon, nous n'irons guère plus loin. Il paraît que le lieutenant Weiler a été tué ce matin.

Melchior haussa les épaules. Que lui importait ! C'était étrange comme ces hommes chuchotants et d'ordinaire silencieux pouvaient se dire beaucoup de choses. Même ici, si éloignés les uns des autres, ils échangeaient encore des potins.

— Il allait partir en permission, reprit

Hans. Il devait donner le commandement à Burdorff.

— Alors, c'est parfait, dit Melchior.

Ils ne se voyaient pas, on ne pouvait les entendre, mais ils trouvaient encore le moyen de se parler et d'être ensemble comme d'autres avaient toujours des cartes à jouer, ou du vin, lorsque l'artillerie se taisait ou qu'on faisait halte, dans les villages morts. Melchior se mit à rire.

— Plus bas, dit Hans en agitant la main.

— Oui, dit Melchior. Ils ne doivent pas entendre nos secrets.

— L'aspirant Burdorff est avec Loebel. Son coup est clair comme le sang d'une vierge. Je te laisse. Ne songe pas trop à Martha.

Melchior demeura immobile. Un long moment. Le vent se mit à tourner ; il restait froid, mais il venait du sud-ouest et les hommes ne pouvaient savoir que le printemps allait venir. Des flocons de neige tombèrent. Ici se tenait le soldat Reneke comme un arbre vermoulu près du long fossé rempli d'eau.

Dans le sentier apparut un homme, vêtu en paysan. Il allait au-devant de Melchior en soulevant lentement ses pieds couverts de tilles. L'épouvante apparut sur son visage quand il découvrit Melchior. Rien qu'un instant. Melchior sortit son revolver et tira. L'homme s'abattit sans un cri. Melchior s'approcha et acheva de décharger son arme

avec colère. L'homme se détendit une dernière fois puis s'immobilisa. Melchior retourna son corps afin de voir son visage. Sa bouche avait la forme d'un « O » d'où s'échappait un peu de sang, mais pas un cri. Et sa barbe était grise qui continuerait à pousser, songeait Melchior. Son visage avait la même teinte jaunâtre que ses vêtements ou les roseaux. Il était merveilleusement maquillé. Peut-être allait-il relever ses collets. Une rapide rafale de mitrailleuse éclata vers la droite. Melchior se coucha. Il était tout à fait calme.

Puis, il poursuivit son chemin tandis que les balles tombaient comme des pois sur la glace autour de lui. La nuit venait doucement. En travers du chemin, un peu plus loin un homme était étendu, complètement dépouillé de ses vêtements, mort. Melchior se coucha près de lui. On ne lui voyait aucune plaie, mais les côtes faisaient saillir la peau, raide et jaune comme celle d'un tambour. Melchior pouvait poser sa tête sur sa poitrine. Etait-il mort ou vivant lorsqu'on lui avait retiré ses vêtements? Et de quel côté allait-il? Maintenant, on tiraillait de tous côtés. L'ennemi avait déjoué la grosse ruse de Burdorff, et il avait dû avancer.

Melchior serra l'homme nu dans ses mains. Parmi les roseaux des voix étranges retentirent. Puis, il y eut un silence et Melchior se releva.

Il fit quelques pas. De tous côtés éclataient les rafales de schrapnells qui tombaient dans la boue glacée. Melchior ne sentait pas le danger, il aurait juré qu'aucune de ces balles ne pouvait l'atteindre, s'il y avait prêté la moindre attention. La neige était plus importune qui le transperçait et tombait maintenant en gros flocons. Tout à coup, il aperçut un vieux saule creux et courut s'y réfugier. Un mortier éclata derrière lui, la terre trembla et l'arbre pourri s'écroula, le recouvrant de poussière, comme d'un sac. Il riait, mais quand il voulut repartir son pied se trouva pris sous une racine et il dut faire un effort pénible et violent pour se dégager. Il retournait en arrière, vers le soldat étendu que la neige lentement recouvrait, en avant, cherchant sa plus sûre retraite derrière les rangs de l'ennemi. Il demanderait conseil à l'homme nu et l'embrasserait une dernière fois. Ils le trouveraient à l'aube, grelottant, et l'achèveraient. Melchior ne songeait plus à rien, sinon à demeurer le plus longtemps immobile, sous la neige, à se taire jusqu'au matin, quand l'ennemi viendrait relever ses pièges. Il n'avait plus ni colère, ni haine, aucune impatience, et déjà n'appartenait plus à lui-même. Qu'importait le prisonnier ? Il demeurait indifférent. Peut-être était-il devenu vraiment le maître du prisonnier.

II

La neige de nouveau se mit à tomber. « L'hiver revient, disaient les gens, il n'a jamais été si dur. » Il fouettait la vieille Europe à croire que les beaux jours ne reviendraient jamais. L'air était déchiré, comme le monde des hommes, le vent des marais soufflait avec rage contre le vent des collines. Un jour, il paraissait venir du côté de chez Mathias, tel autre jour, il avait courbé d'abord les roseaux, vers le nord, et fait frémir les gens du village qui se trouvaient très loin par delà les marais. Quand on partait, on avait de la neige sur le dos et le cou, mais lorsqu'on avait fait demi-tour, le vent tournait en même temps, la neige tombait derrière soi et vous suivait pas à pas comme un roquet sur vos talons, prêt à

s'élancer sur vous. Il semblait qu'on n'avait pas bougé de place. Tandis que les chiens se taisaient, terrés dans les étables, les troupes de busards avaient disparu. On n'avait nulle nouvelle de Melchior Reneke, et de beaucoup d'autres, mais les maîtres évitaient de parler aux prisonniers. On n'apercevait plus que des corbeaux isolés et des hommes menus accroupis derrière les silos ou les haies, qu'on découvrait soudain et qui n'avaient pas le courage de se redresser pour vous appeler.

Personne ne sortait plus ; on avait renvoyé dans les camps de nombreux prisonniers. Toute la journée, la fumée sortait du toit de la maison d'école. Le pasteur Klähn parlait des temps de l'Apocalypse qui étaient vraiment arrivés.

Il n'y avait qu'un homme dans les champs de Melchior, qui avait quitté la maison d'école, d'assez bon matin, afin de pouvoir crier dans les brumes et le vent depuis qu'il avait marché auprès d'un homme libre, ou pour rechercher et suivre pas à pas les traces de son maître qui pouvaient le conduire à une cabane de roseaux où des cendres gelées et le papier rouge des cartouches, qu'on avait déchiré avec les dents, prouvaient que deux chasseurs étaient récemment venus.

Le prisonnier poussa la porte et vint s'asseoir à la place de Melchior. La table était desservie mais on avait laissé son repas sur

les briques chaudes de l'âtre, parce que le prisonnier rentrait aux heures de son vouloir et chaque jour de plus en plus tard.

— Où êtes-vous allé ? demanda la maîtresse. Je vous ai depuis longtemps attendu.

Le prisonnier ne répondit pas.

— Je croyais que vous seriez demeuré au village, avec vos camarades. Vous le pouviez...

Parfois, il demeurait toute l'après-midi dans l'étable, à réparer les harnais ou les chaussures des deux femmes qui, depuis longtemps, avaient cessé de commander. Le bois était bien rangé dans l'appentis. Il suffisait à la maîtresse de traverser la cour pour ramener quelques bûches qu'elle serrait dans ses mains ainsi qu'un enfant un peu lourd, avant de lui donner le sein, et l'on ne savait pas si l'enfant était fragile ou fort car l'étreinte de la mère était brutale. Jadis, Melchior avait commencé à planchéier les solives du haut de la grange. Il poursuivait le travail du maître, serrant les clous entre ses dents, mais il s'arrêtait de plus en plus fréquemment dans son travail, pour regarder la maîtresse à la dérobée. Debout, il caressait lentement le cheval de Melchior, il réfléchissait, et Martha, qui l'avait bien remarqué, prenait peur. Elle lui demanda un jour s'il ne songeait pas à s'en aller.

Il leva les yeux au-dessus de son écuelle.

— Il fallait rentrer plus tôt, prisonnier, dit Martha.

— Il ne faut pas ménager sa peine quand le maître est absent, répondit-il.

— A quoi bon ? murmura Martha.

Elle baissa la tête.

— Ne savez-vous pas qu'il ne rentrera pas avant bien des mois ? La neige est toute molle et ne va pas durer, bien que le vent soit dur et souffle encore du nord.

— Dès qu'il sera tombé, je commencerai les labours.

— Si tôt?

— J'ai rencontré Martin Hogarten. Il est de cet avis.

Elle regardait la maison sombre et froide d'où elle s'en irait un jour, elle le savait, comme avait fait Franziska Keeffe, et les champs de Melchior demeureraient à l'abandon. Qui donc ferait la moisson ? Le voisin Mathias et les vieux du village, Stelzhammer et le chaudronnier Lersch, comme il était arrivé l'an dernier pour les biens de Dolan Keeffe, qui venait de mourir en France. Nus jusqu'à la ceinture, quand on avait fait les foins, ils avaient des torses de vieux, maigres et très blancs, avec des poils grisonnants. C'était comique et navrant de découvrir le corps de Lersch et même celui de Klaus Pech, le tailleur, qui avaient été des jeunes hommes en leur temps. On voyait leurs os et l'on s'étonnait toujours de leur force, car leurs muscles étaient beaucoup plus apparents, longs et

maigres, sauf naturellement pour le boucher Stelzhammer et Mathias. Heureusement qu'il y avait parmi eux des prisonniers jeunes et gais. Les vieillards travaillaient beaucoup plus que les prisonniers, mais à la fin de la journée leur ouvrage n'avait guère plus avancé malgré la peine beaucoup plus grande qu'ils avaient prise. Après la moisson, Franziska Keeffe était partie pour la ville d'où elle ne reviendrait plus. Et l'on avait dit qu'elle s'y conduisait fort mal. Sans doute le prisonnier ni Melchior ne seraient pas là quand il faudrait battre le grain.

Le prisonnier mangeait en silence, et quand il eut terminé, il se leva afin de s'en aller. Il avait atteint la porte lorsque Martha posa doucement son bras sur le sien.

— Aucun chrétien ne sortirait par ce temps, pas même un prisonnier, dit-elle. Vous n'irez pas coucher à la maison d'école. Pas ce soir. Amalia dormira avec moi. Et quel mal pourrait-on voir à ce que vous demeuriez la nuit chez votre maître, puisqu'il restera un lit pour vous coucher, celui de ma sœur ?

Amalia qui attendait le départ du prisonnier pour se déshabiller, se taisait. Elle aurait voulu que la porte s'ouvrît et s'enfuir. Le prisonnier allait donc dormir dans l'alcôve ! On ne pouvait vraiment invoquer aucune raison pour ne pas le garder. La nuit, elle avait peur et venait rejoindre Martha dans le lit de Mel-

chior, sous la couverture à fleurs rouges. Ainsi, elles se tenaient plus chaud. Autrefois, elle dormait toujours avec Martha, lorsqu'elles demeuraient dans le village des marais, deux filles pauvres et quasi solitaires, déjà. Quelle étrange décision prenait Martha ! Dans la maison de Melchior, il semblait qu'il n'y avait jamais rien à décider, tout allait toujours de soi et s'accomplissait sans heurt et comme par habitude. Aussi se parlait-on très rarement. Le départ de Melchior n'avait rien changé aux habitudes des deux femmes, ou si peu ! Et c'était vraiment étonnant de la part de Martha ! Jadis, on avait eu un valet qui s'en allait coucher dans l'étable, quand les travaux étaient à la porte et pressaient, pourquoi pas le prisonnier ? Mais le prisonnier n'était pas un valet, beaucoup moins et plus qu'un valet, c'est pourquoi sa place était à la maison d'école.

— Je puis bien le conduire un bout de chemin avec la lampe à acétylène, dit Amalia avec effort. Que va dire le gardien ?

Mais Martha n'avait aucune peine à répondre. Cela n'arrivait-il pas chez Martin Hogarten ou chez Hans Wildkopf qui employaient eux aussi des prisonniers, et dont les fermes étaient moins loin de la maison d'école que la maison humble de Melchior?

— Mais ce n'est pas la même chose, dit Amalia avec colère.

— Et pourquoi ?

— Hogarten n'est pas à la guerre, ni Wildkopf, il y a beaucoup plus de travail chez eux et c'est beaucoup plus loin que chez nous.

— Non, il leur suffit de passer par les saulaies.

— On ne peut passer en ce moment, tu le sais bien.

Les deux sœurs discutaient ainsi, âprement, sur les chemins et la distance entre les fermes parce qu'Amalia ne voulait pas que le prisonnier demeurât, ni l'avouer, et ne trouvait non plus aucune bonne raison, sinon sa haine, mais il était impossible de la révéler et de se laisser emporter par elle. Le prisonnier demeurait debout près de la porte qu'il s'amusait à entr'ouvrir et à fermer selon que l'une ou l'autre paraissait l'emporter dans la discussion; quand il l'ouvrait, un peu de neige entrait qui fondait ensuite sur le carrelage rouge, mais Amalia frissonnait et lui ordonna bientôt de fermer tout à fait la porte. Le prisonnier se mit à sourire.

— Allons! la tempête ne me fait pas peur ! dit-il enfin.

— Restez ! ordonna Martha.

Amalia posa la lampe sur la table.

— Voulez-vous que nous fassions ensemble le chemin pour mesurer la distance ? dit-il en se tournant vers elle. Je ferai le détour par

chez Hogarten. Nous verrons qui arrivera le premier à la maison d'école.

Amalia, furieuse, haussa les épaules.

— Accrochez la lampe, prisonnier, dit Martha.

Il ouvrit la porte de l'étable et suspendit la lanterne.

La jeune sœur s'en était allée dans le coin très sombre et commençait à retirer ses bas. Elle les jeta sur le banc. Elle avait froid parce qu'elle n'osait s'approcher du feu. Le prisonnier ramassa les bas noirs et les posa sur le banc d'où ils avaient glissé.

— Seulement, vous irez dans l'étable afin que nous puissions nous déshabiller devant l'âtre, dit Martha. Ensuite vous mettrez des bûches lorsque nous vous aurons appelé. Vous vous lèverez le premier.

— Il serait bon que vous me donniez une chemise propre, interrompit Hervé, à cause des poux. Je n'ai jamais dormi dans les lits allemands. Et aussi que j'aie de l'eau chaude pour faire ma toilette, dans l'étable.

— Vous en aurez, fit Martha.

★

...Le lendemain, on est venu de la maison d'école, malgré la neige et le vent. Le gardien protestait parce que le prisonnier n'était point rentré la nuit dernière.

— Je crains bien qu'il ne rentre pas cette nuit, dit Martha, et beaucoup de nuits semblables à la dernière !

— Ah !... Il fait un temps épouvantable, dit l'homme. La neige va durer jusqu'au printemps.

— Il n'y a pas de printemps dans ce pays, Silésien, dit Martha. Il n'y aura pas de printemps cette année dans les marais et sur les collines, ni dans le cœur des hommes.

— Hélas ! fit l'homme en posant son fusil contre la table.

Il fallut lui donner beaucoup d'explications. Il hochait la tête, il appuyait lui-même les désirs et la bonne volonté de Martha, mais disait non quand elle croyait l'avoir convaincu, quand il paraissait même plus indulgent et convaincu que la maîtresse, alors qu'elle attendait tout naturellement un oui de sa bouche et qu'il accordât l'autorisation. Un homme colossal et un peu simple, tout chauve, qui s'efforçait avec une bonne volonté merveilleuse de tout comprendre, mais en lui le gardien des hommes demeurait inflexible. Il devait veiller sur la maison d'école, sur la guerre et le temps. Il fermait bien la porte, chaque soir, contre le vent mais les prisonniers le quittaient un à un, il y avait toujours de bonnes raisons pour que celui-ci ou tel autre demeurât chez son maître. Il veillait sur leur liberté mais il ne fallait pas que le temple

demeurât vide qui gardait de singulières idoles, bonnes ou maléfiques, il ne savait plus, des demi-dieux étrangers qui s'affairaient dans les écuries et servaient d'otages à son peuple. Nul n'avait jamais pénétré dans la maison d'école. On frappait à la porte, on criait un nom. C'était à la fois un ordre et une prière. Un homme aux mains vides apparaissait. Lui-même, il avait peur d'eux. Un prêtre tout éberlué de son pouvoir, et qui rassemblait des miettes de tabac dans ses mains pour les offrir. Mais ces génies domestiques, le dieu de la forge, celui des étables, demeuraient étrangers. Jamais on ne pouvait tout à fait les laisser libres. Ils exigeaient un culte sévère. Martha se mit à rire.

— Et chez Martin Hogarten, cria-t-elle, et chez Hans Wildkopf, chez tel et tel autre, où les prisonniers couchent avec les Polonaises !

— Par Dieu ! taisez-vous ! murmurait le Silésien avec inquiétude.

— Ce n'est pas comme ici sans doute où nous demeurons deux femmes seules auprès d'un voisin maudit, et quand nous avons un lit pour le prisonnier !

Elle le conduisit à l'alcôve, le força à poser sa main sur l'édredon vert d'Amalia.

— Moi, je veux bien, dit le soldat, mais c'est défendu et vous auriez pu me prévenir.

— Si c'est défendu, comment pouvais-je aller vous le dire ? s'écria Martha en riant.

Puisque aussi bien vous ne donnerez pas la permission !

— C'est vrai, dit l'homme, mais je ne veux pas m'en aller vers l'Est.

— Le maître est à l'Est, dit Martha.

Elle ne criait pas. Elle demeurait humble et résignée. Sa résolution était prise, et le Silésien le savait :

— Cela veut dire que vous êtes contente de votre prisonnier, dit-il enfin.

— Je ne sais pas, répondit-elle.

Que pouvait-on attendre d'un prisonnier ? Elle ne savait plus ce qu'était un prisonnier. Depuis longtemps, elle ne connaissait qu'un homme qui mangeait maintenant à leur table et qui avait passé la dernière nuit près d'elles.

— Allons, je vais vous confier, dit le Silésien : les bons, ils les gardent tous, dans les fermes. Ils ne renvoient que les vieux et les incapables, mais le samedi, tous doivent rentrer à la maison d'école.

Il se tut un instant.

— Le vôtre aussi, il faudra le renvoyer.

— Oui, dit la femme.

Jamais il n'avait été leur serviteur, mais un étranger qui s'en irait un jour. Peut-être serait-il plus juste de demander au prisonnier s'il était content d'elles ?

— Tu t'en iras, disait-elle au prisonnier. Tu seras libre. Tu es libre puisque tu t'en iras. Et souvent, tu es déjà parti... Non pas chez toi,

mais nulle part, en avant, en avant ! Moi seulement, je suis prisonnière et immobile dans la maison de Melchior.

— Tu es prisonnière d'un homme libre, dit Hervé. Que peux-tu demander de plus ?

La maîtresse aidait le prisonnier. Elle lavait son linge. Quand la neige cessa de tomber, elle se levait en même temps que lui et l'aidait à atteler. Elle lui avait appris. Mais elle n'apprenait pas au prisonnier, rien qu'à un homme qui était venu vers elle, librement.

— Plus tard aussi, cela me servira, disait le prisonnier. Savoir atteler...

Un matin, pour la première fois, elle parla de son enfance, comment le vieux maître, dans le village des marais, lui avait appris à lire dans la Bible à force de coups sur les mollets et sur la tête. Elle avait été très longtemps sans pouvoir reconnaître ses lettres. Puis c'était venu tout d'un coup, et elle avait été encore battue lorsqu'elle avait su lire parce que l'instituteur la disait sournoise et rusée celle qui depuis si longtemps connaissait les signes, affirmait-il, et demeurait pourtant sur le banc des analphabètes. Elle accompagna le prisonnier dans les champs. Elle n'avait qu'à lui montrer pour qu'il répétât docilement ses gestes comme le petit Jonathan l'aurait fait, marcher derrière la charrue d'un pas calme et lent. Mais les gestes du prisonnier étaient plus vigoureux que

les siens et devinrent bientôt plus habiles. Il apprenait chaque jour des mots nouveaux bien que peu de paroles fussent échangées. « Avec qui peut-il donc parler ? » se demandait Martha. On ne rencontrait plus Mathias, par les chemins et le prisonnier ne retournait plus au village ni à l'auberge. Il accomplissait des gestes nouveaux qui n'étaient pas ceux de Melchior ni d'un prisonnier, ni de personne, mais d'un homme déjà libre qui appuyait sur le mancheron avec une force croissante et marchait comme un homme demeuré très longtemps dans une cellule obscure, dans la cour ensoleillée de la prison.

Un soir, le prisonnier ne rentra pas. Au-dessus de la porte Martha avait placé la lampe que le vent balançait et dont la lueur éclairait la cour, jusqu'à la barrière entr'ouverte. Amalia s'était couchée comme à l'ordinaire. Les yeux fermés elle ne dormait pas cependant. La sœur aînée s'approchait d'elle et Amalia craignait d'être surprise dans ses pensées et sa colère plus qu'en sa tromperie, mais elle demeurait seule dans le lit de Melchior, et peut-être que la sœur aînée ne voulait pas non plus qu'on surprît ses pensées.

— Qu'y a-t-il? dit enfin Amalia, le coude sur l'oreiller. Laisse-le à la porte, s'il revient ! Mais il ne reviendra pas. Sans doute est-il couché

dans un fossé, parce qu'il est ivre. Puisse la neige le recouvrir!

— Tu es folle ! s'écria Martha. Comment pourrait-il s'enivrer ?

— Il ne rentrera pas, dit Amalia.

Martha jeta sur ses épaules une pèlerine brune qui appartenait à Melchior. Lorsqu'elle eut fait quelques pas dans la cour elle se retourna : la lanterne venait de s'éteindre. La neige tombait mollement, sans colère. Pour mieux la transpercer. Les coups les plus douloureux de Melchior venaient aussi d'un homme silencieux. C'était peut-être la dernière neige. L'hiver s'entêtait.

« Il n'est pas possible qu'il soit retourné à la maison d'école, pensait-elle. S'il veut vraiment s'évader, il aura la patience d'attendre les beaux jours. Ils ne sont plus si loin. »

Elle revint jusqu'à la porte et décrocha la lanterne, puis la ralluma. Un instant plus tard elle ouvrit la barrière et s'avança sur la route. Après quelques centaines de pas, elle tourna à droite. Insensiblement, elle accomplissait le chemin vers les champs.

Elle essaya d'appeler :

— Prisonnier... Prisonnier...

Sa voix ne parviendrait jamais jusqu'à lui. Elle traversa un champ ; sous la neige, son pied rencontrait les mottes gelées, elle trébucha plusieurs fois. Alors, elle reprit le chemin.

Soudain, il se dressa devant elle et la prit dans ses bras.

— Vous me cherchiez, dit-il doucement... Ne crains rien.

Elle était heureuse de l'avoir enfin trouvé. Il baisa ses lèvres. Elle se raidissait, mais c'était pour écarter d'elle la lanterne et parce que sa pèlerine, mal attachée, pouvait tomber. La neige avait mouillé son visage et plaqué ses cheveux sur son front. Ses yeux étaient encore pleins d'épouvante. Elle tremblait.

— Si tard... si tard, murmurait-elle.

— Ne me faites pas de reproches.

— Vous avez le droit de me faire attendre, dit-elle... Tant pis si je suis inquiète.

— Et pourquoi seriez-vous inquiète du prisonnier ? demanda-t-il en souriant.

— Ne plaisantez pas, répondit-elle.

Il la prit de nouveau contre lui; il agrafa lui-même la pèlerine, au-dessus de la gorge, puis posa ses mains transies sur les épaules de la femme, protégées par l'étoffe brune.

— Je ne vous demande rien, dit-elle.

Sa joue était froide et douce, son corps et ses mains ne se crispaient plus et touchaient doucement la poitrine de l'homme. Bientôt le vêtement de Melchior les enveloppa tout à fait. La lanterne était depuis longtemps éteinte qu'il avait posée sur le talus.

— Nous devons être un singulier oiseau, dit-

il en riant. Nous n'avons plus qu'un corps. Mais qui peut nous voir ?

— Tais-toi, souffla Martha.

— Qui peut nous voir ? reprit-il à haute voix.

Tout demeura silencieux. Et cependant, on eût juré que quelqu'un avait entendu et qu'on les regardait.

— Tu provoques le monde, dit Martha.

Elle eut peur.

— Rentrons.

— Où irions-nous ? dit-il. Nous n'avons pas de chez nous. Et si je voulais demeurer longtemps dehors ? Marcher sans nous arrêter jamais parce qu'il n'y a personne que je rencontrerai et que depuis si longtemps je n'ai pas marché sur les routes à mon pas.

— Vous le pouvez, dit-elle, mais vous m'avez rencontrée.

— Je le désirais, mais voulez-vous dire que je peux rencontrer aussi quelqu'un d'autre, Mathias ou Melchior, et que je ne serai plus libre ?

— Je ne sais pas. Cela dépend.

— Cela dépend surtout des jours à venir, dit-il.

Ils avancèrent sur la route.

— Je t'aime, murmura-t-il.

Elle ferma les yeux. La neige fondue coulait sur sa joue. On aurait dit une larme très grosse.

— Et toi ?

Elle ne répondit pas tout d'abord.

— Je voudrais être toujours près de toi et je n'ai jamais tant songé à Melchior, dit-elle enfin.

— Peut-être ne te trompais-tu pas, et faisais-tu le même songe. Tu ne m'as pas demandé mon nom quand je me suis dressé sur le chemin, si j'étais Melchior ou un autre ?

— Non, dit-elle. Je sais qui tu es.

En riant, il énonça le matricule de son camp.

— Ne mens pas. Tu n'es pas prisonnier.

Il la serra plus fort et baisa rapidement son front et ses joues.

— Tu es gentille, souffla-t-il. Et tu as raison, je ne suis plus prisonnier.

Ils ne sentaient pas le froid, ils étaient seuls. La neige tombait doucement sur leurs épaules, comme une caresse. Hervé songea qu'il n'aimerait pas mourir.

— Tu n'es plus une jeune fille, dit-il. Je pourrais te prendre sur le talus, dans la neige, mais tu as encore raison, on nous voit.

Ils avancèrent sur la route loin de la maison où l'enfant rusée s'était endormie. Il portait un peu sa compagne. Il connaissait bien les chemins, à présent, beaucoup mieux qu'elle qui parlait du village tranquille de l'autre côté des marais, et c'était un peu comme deux étrangers qui se sont rencontrés et leurs patries ne font plus qu'une patrie lointaine.

Ils se taisaient, calmes et heureux. Une colère grondait en eux. Non pas contre le monde, mais la joie était une colère. Ils gagnèrent les bouleaux, un moment ils furent tout près de la ferme de Mathias dont ils entendirent le chien aboyer. Une lampe brillait au premier étage.

— Je reconnais la chambre de Léonore, murmura Martha. J'y suis allée plusieurs fois lorsqu'elle accouchait. Peut-être est-elle avec le vieux.

— N'allons pas de ce côté, dit le prisonnier, et il l'entraîna.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Je ne connais pas ce pays... plus tard...

Au nord, il n'avait jamais dépassé la ferme de Mathias.

— Tu te souviens, commença-t-elle...

Il serra durement sa main :

— Nous n'avons pas de souvenirs.

Ils regrettaient leur passé qui les avait trompés si longtemps parce qu'ils s'étaient aimés dans un temps maintenant gâché. Il ne voulait pas être prisonnier de ces jours innombrables où ils avançaient sans jamais se donner la main ni s'appeler, bien que toujours l'un près de l'autre. Elle, encore, aurait aimé évoquer la rencontre du loup-garou. Elle demanda quand il avait aperçu une femme en elle, et quand il avait su qu'elle serait sa femme.

Il n'avait pas changé, rien de nouveau n'était entre eux, et celui qui les rencontrerait dirait qu'il avait vu Martha et le prisonnier dans les champs de Melchior, un peu plus tard que de coutume.

— Quel calcul pouvait-il y avoir en moi, prisonnier ? Je ne convoitais pas la femme du maître. Je ne le savais ni ne le voulais pas, mais le moment où tu as mis la pèlerine pour aller me chercher et celui où je t'ai prise dans mes bras devaient venir, si je ne t'ai pas attendue sur la route, ni dressé un guet-apens ainsi que le vieux Mathias...

Il se redressa.

— Ils se trompent : il n'y a pas un seul homme sur terre qui soit prisonnier.

Il marchait beaucoup plus vite qu'elle, elle dit faiblement :

— Arrête-toi.

— Rien que des hommes et des femmes, reprit-il. Et j'allais plus vite que toi dans les sillons.

Ils marchèrent ainsi toute la nuit. Amalia avait fini par s'endormir et des larmes coulaient sur ses joues. Elle rêvait que des oiseaux noirs picoraient la neige devant la porte. Elle s'approchait alors avec un vieux balai de fougère pour les chasser et découvrait en tremblant le corps mutilé de Melchior. Elle s'éveilla en criant, seule dans la maison de

Melchior et sous la couverture rouge ; le lit du prisonnier demeurait vide.

— Mon Dieu ! gémit-elle.

Et elle demeura éveillée jusqu'à l'aube en songeant au soldat...

Martha et le prisonnier avaient atteint les premiers étangs.

— Il aurait bien voulu me tuer, Reneke, dit le prisonnier, voici la place où nous nous sommes battus.

Allongés dans la cabane de roseaux, un instant, il l'embrassa, mais il n'y avait plus ni branches mortes ni écorces pour allumer le feu. Lorsqu'ils eurent froid, ils revinrent sur leurs pas. Ils passèrent en riant près de la maison d'école. Les volets étaient fermés et tout était silencieux.

— Sans doute n'y a-t-il plus personne que le Silésien, dit le prisonnier.

Un peu plus loin se trouvait le jardin du pasteur, recouvert de neige, et la maison du cordonnier Klaus Pech. Soudain, ils furent près de la forge. Ils s'appuyèrent contre la porte, et celle-ci s'ouvrit. Dans l'ombre, des braises rougeoyantes les guidaient. Le prisonnier tenait Martha par la main, qui avançait prudemment entre les cercles de fer, comme une enfant qui porte un bandeau sur les yeux. Puis il lui retira sa pèlerine et l'étendit sur l'enclume devant la forge. Le prisonnier tira la chaîne du soufflet. Cela faisait un vent

infernal et la forge rapidement fut tout illuminée. Le visage du prisonnier devint rouge.

— Le bonhomme Lersch va croire que le diable est dans sa forge, murmura Martha. Nous allons avoir sa visite.

— Non, il se dira qu'il rêve et sera plus étonné ce matin quand il découvrira sa forge toute prête.

Quand ils sortirent, la neige avait cessé.

— Et si je te conduisais dans mon pays, murmura Martha avec exaltation.

— J'y serais encore prisonnier, répondit-il.

— Pourquoi ? Tu es vêtu maintenant comme un homme d'Allemagne. On croira seulement que tu viens d'une autre contrée à cause de ton accent. Tu pourrais éviter de parler, de fréquenter les gens.

— Faudra-t-il aussi que je ne lève pas sur eux mon regard ? Et pourrais-je les empêcher de me parler ?

La nuit était cruelle et longue. Ils revinrent dans la maison de Melchior quand le jour allait se lever.

— Notre première nuit, dit-il sur le seuil.

Amalia était debout derrière la porte, en chemise. Sur la marche, dehors, elle avait mis des braises et des charbons rouges que le vent et la neige avaient éteints ; ni le prisonnier ni Martha ne se brûlèrent malgré son désir. Ils avaient froid et la femme ralluma le feu.

— Va te coucher, ordonna le prisonnier.

Amalia, pieds nus, se mit à pleurer. Irrité, le prisonnier lui donna une gifle puis la souleva pour la porter sur l'édredon vert, tandis qu'elle se débattait contre lui.

★

La dernière neige était tombée cette nuit-là alors que les hommes vêtus de vieilles hardes, si las et maussades, disaient que c'en était fini du soleil et des saisons. Pas de la guerre, hélas ! Le printemps arriva tout d'un coup, en avril, et Klaus Pech et Lersch le saluèrent sur leur seuil comme ils avaient fait pour le soldat Reneke, et les portes des fermes s'ouvrirent, mais il ne venait plus de trimardeurs ni de soldats avec des mots grossiers à la bouche et d'importants papiers qui justifiaient leur présence et qu'ils montraient volontiers aux hommes libres, dans les cabarets. Les poules s'étaient remises à pondre ; le prisonnier entrait dans l'étable et gobait les œufs. Amalia gémissait. Mieux qu'elle, il connaissait les nids. Les roues des charrettes retrouvaient les ornières auprès desquelles poussaient les tussilages, on marchait dans la boue en riant sur les chemins anciens qu'on avait retrouvés, car les chemins de neige avaient disparu, et l'on était heureux de se revoir, ceux du village et de la maison d'école. Rien n'avait poussé

encore mais tout était plus gai, de couleur vive et claire, le houx luisant, le ciel et les roseaux, et les tabliers des petits-fils de Mathias qui avaient repris le chemin de l'école, même les arbres encore dépouillés que survolaient, très haut, les corneilles. Quelqu'un avait marché emmenant avec lui, sous ses sabots, d'épaisses plaques de neige et découvrant une herbe luisante sur la terre humide. Sur les hauteurs et dans les coins d'ombre demeurait la neige, tout à fait délaissée, et maintenant Mathias apparaissait de nouveau, derrière la haie. Il criait une plaisanterie que le prisonnier ne comprenait pas. Hervé, des semaines durant, laboura. Puis il étendit le fumier. Il allait sans cesse avec la carriole des champs à la maison où il trouvait Martha et l'embrassait, avec l'odeur de fumure et de terre qui ne le quittait plus, qui avait pénétré dans l'alcôve. Parfois aussi il se couchait près d'elle, sur la couverture aux fleurs rouges. Les premiers crocus apparurent dans le pré d'en bas où l'on avait de l'eau plus haut que la cheville. Ils poussaient en une seule nuit, gobelets translucides et violets remplis d'une eau claire qui venait de la neige. Le prisonnier les cueillit pour les porter à Martha. Hélas ! ils fanaient très vite : Martha, sur son corsage, épinglait des fleurs mortes, beaucoup plus mortes que des roses de papier sur le cercueil d'un enfant qui, elles, n'avaient jamais passé la nuit sous les claires

étoiles et dans le froid des prairies mouillées. Puis, sous la haie de Mathias, apparurent les premières anémones, la rouge et la blanche, l'aconit vénéneux. Un lapin partit que la chienne de Melchior poursuivit sous les grands cris du prisonnier, — un plaisir. « Je le prendrai », dit le prisonnier, le soir. Et il tendit un lacet. Le lapin fut pris. Hervé riait, en le soulevant, tout efflanqué au sortir de l'hiver, avec un pelage semblable à celui d'un écureuil, prisonnier comme lui, mais il le rapporta à la maison tandis que la femme du pasteur s'y trouvait.

Sarah Klähn avait pris sa bicyclette pour arriver plus vite. Les chemins étaient boueux et elle faillit tomber plusieurs fois. Les prisonniers de Martin Hogarten, qui travaillaient au loin, et qui sans doute ne l'avaient pas reconnue, l'avaient saluée de quolibets. Elle haussa les épaules. Mais peut-être la prenaient-ils pour une jeune fille. Elle portait des guêtres brunes qui montaient sous ses jupes. Elle arrivait toute crottée, haletante. Elle songeait à Melchior Reneke et qu'elle accomplissait strictement ses devoirs. Parfois, elle aurait aimé être un homme, car il lui semblait que les hommes étaient seuls à avoir vraiment des devoirs, mystérieux et qui exigeaient des sacrifices sanglants, celui de tuer ou de mourir dans un sentier solitaire, auprès d'un

homme entièrement nu, par exemple, tandis que les femmes n'avaient qu'à prier doucement et travailler à des tâches mornes et fastidieuses, beaucoup plus fatigantes que les hommes pouvaient croire. Le pasteur Klähn servait un Dieu qui lui demeurait étranger : elle ne pouvait pas toujours conseiller le pasteur ou remplir ses devoirs, et certains jours Klähn pouvait la mépriser. Sans doute ce n'était pas le même Dieu, celui des hommes et celui des femmes. Le premier était le seul Dieu, obscur, infini, plus puissant, c'est pourquoi il exigeait toujours le sacrifice et la force, mais donnait en revanche des libertés inaccessibles, des jouissances inconnues qui demeuraient aux femmes interdites. Mais on pouvait toujours inventer de nouveaux devoirs afin de plaire au Seigneur, comme celui de déclarer la guerre — et le droit devenait un devoir — ou de porter à une femme la nouvelle que son mari était mort et s'efforcer de la consoler alors qu'on demeurait les yeux secs, le cœur empli d'une immense joie, à l'idée justement d'accomplir son devoir et de servir enfin le Dieu des hommes. Il fallait faire vite, peu importe si l'on tombait dans la boue des chemins, sous les quolibets des prisonniers, ces *caricatures*, quand les soldats morts gisaient sans sépulture, ainsi que Melchior Reneke. Une étrange exaltation s'était emparée de Sarah Klähn, une joie de pleurer

sur sa joie tandis qu'elle composait en pédalant sa propre épitaphe :

Le Seigneur a rappelé à lui
Sarah Klähn
dans la quarante-septième année
de son âge
après qu'elle eut enfanté Martin Klähn.
« C'était une femme de devoir.
« Et morte, elle eut enfin un visage
de jeune fille. »

Mais naturellement son amour pour le Leiter ne serait pas gravé dans la pierre. Pourquoi? Sarah, maintenant, était déçue de l'épitaphe. Il y avait eu de grands amants dans le monde, méprisés ou inconnus, que le monde plus tard avait glorifiés. Ainsi serait-il peut-être de Sarah Klähn et du Leiter, son cousin. Aujourd'hui, personne ne savait combien elle l'aimait.

Elle posa sa bicyclette dans l'appentis dont le sol de terre battue était couvert d'écorces de bouleaux, de sciure humide. Dans la maison, Martha réparait une chemise de Melchior, blanche aux rayures rouges que, depuis longtemps, portait le prisonnier. Martha, nullement surprise, la fit asseoir près d'elle. Sarah Klähn regardait la chemise, vieille, usée, beaucoup plus large que celles du pasteur qui avaient toujours quelque chose d'ecclésiastique, assez

disgracieux, des plis serrés comme au linge des femmes.

— Ce n'est plus la peine, murmura-t-elle au bout d'un instant.

Elle s'étonna que Martha poursuivît.

— Vous ne comprenez donc pas ?

— Qu'y a-t-il à comprendre, répondit Martha, sinon que cette chemise est déchirée au coude et que voilà la manche toute décousue, et qu'il ne pourrait plus la porter?

— Il ne la portera plus.

— Et pourquoi donc ?

— Melchior est mort, cria sourdement Sarah Klähn. Entendez-vous ! Je vous apporte la nouvelle de sa mort.

Dehors, il y eut une éclaircie et le soleil finissant entra par la porte entr'ouverte. Le pied de Sarah Klähn jouait dans la clarté, avec des taches de boue innombrables sur sa guêtre brune.

Martha ne répondit pas tout de suite.

— Une bonne chemise, c'était. Et moi, je vous dis qu'il la portera bien des jours, ainsi réparée.

Sarah s'emporta :

— Croyez-vous donc qu'on ait retrouvé son corps pour que vous l'ensevelissiez dans sa propre chemise, ainsi que les Saintes Femmes?

— Depuis longtemps déjà le prisonnier porte cette chemise, répondit Martha. Il faut bien qu'il ait quelque chose sur le dos s'il tra-

vaille toute la journée et ne se repose que le jour fixé par les pasteurs.

Sarah Klähn se tut un instant, fort étonnée.

— C'est vrai, dit-elle enfin, vous avez un prisonnier.

Justement, on entendait du bruit à la porte, des sabots qu'on heurtait, puis une voix d'homme, dans l'étable. Sarah Klähn, violemment émue, posa sa main sur le bras de Martha.

— C'est lui? souffla-t-elle.

— Oui, dit Martha, continuant paisiblement à travailler.

Le prisonnier apparut. Il tendait en riant le lapin. Quand il aperçut Sarah Klähn, il se tut, s'approcha lentement et, très respectueusement, s'inclina. La femme du pasteur recula sa chaise lorsqu'il lui tendit le lapin, comme si elle avait eu peur de la bête ensanglantée.

— C'est Melchior qui vous le donne, dit-il.

— Melchior est mort, répondit Sarah.

Son bras s'était abaissé. Le lapin eut un dernier sursaut. Alors, de force, le prisonnier posa la bête sur les genoux de Sarah.

— Jetez cette bête, cria-t-elle violemment. Dehors... dehors !

Mais Martha se leva et alla le suspendre dans l'étable afin de le dépouiller. Elle recueillit le sang dans un bol. Quand ce fut fini, elle apporta la bête toute raide à la femme du pasteur.

— Prenez-le, dit-elle, les temps sont durs.

Elle l'enveloppa dans un torchon troué, mais propre.

— Melchior n'aura même pas cette loque pour le recouvrir, murmura-t-elle.

Sarah Klähn était demeurée assise, rouge de honte, sur sa chaise basse. Ses lèvres tremblaient. Le prisonnier revint.

— J'ai nettoyé votre vélo, dit-il d'une voix ferme.

— Il faudrait aussi attacher le garde-boue, murmura Sarah Klähn avec effort.

— Je m'étonne que monsieur le pasteur ne l'ait fait depuis longtemps, répondit-il. Rassurez-vous. Le prisonnier a fixé solidement le garde-boue. Et les freins ont été réparés.

— C'est une vieille bicyclette, mais qui peut rendre bien des services.

— Comme d'aller porter à une femme de tristes nouvelles... La chemise de Melchior, elle aussi, est encore bonne. Et par ces temps, peut-être servira-t-elle plus longtemps qu'on n'avait tout d'abord pensé.

Sarah tremblait de colère et de honte.

— Je ferai dire un service, dit Martha. Voulez-vous avoir l'amabilité d'en parler à monsieur le pasteur.

— Vous savez, ce sera gratuit pour la veuve d'un homme tombé sur le champ des braves.

Elle regardait le prisonnier.

— Sans doute voudriez-vous que nous mourrions tous, même si les services doivent être gratuits, dit celui-ci... qui labourerait vos champs ?

— Mais le service pour Jonathan n'était pas gratuit, reprit Martha Reneke. Sans doute aurait-il fallu attendre un peu plus de vingt ans pour qu'il tombe aussi au champ des braves.

— Ne soyez pas injuste, dit Sarah Klähn. Il faut prier Dieu.

— Et je vous demanderai de prier aussi le Leiter afin qu'il me donne quelque secours !

— Méchante femme ! cria Sarah... Oh ! la veuve d'un héros du front de l'Est peut être une méchante femme, vraiment peu digne d'intérêt ! Cela aussi, je pourrais l'écrire au Leiter.

Elle se leva. Le prisonnier l'attendait devant le seuil, la bicyclette à la main. Le soir allait tomber ; de gros nuages parcouraient le ciel. Les garde-boue étincelaient.

— J'espère que vous ne recevrez pas d'averse, dit le prisonnier.

— Le père et l'enfant, reprit Sarah lorsqu'elle fut assise... Voilà deux deuils en si peu de temps. N'avez-vous pas péché contre le Seigneur ?

— Vous n'êtes pas le pasteur, cria Martha, pour m'interroger ainsi ; rien que sa femme !

A peine eût-elle quitté la cour qu'Amalia entra. Elle avait appris la nouvelle par les femmes du village. Elle arrivait essoufflée, les yeux secs. Tout le long du chemin, elle n'avait pensé à rien mais, parvenue à la maison de Melchior, elle s'effondra et se mit à pleurer *la mort* du soldat Reneke. Ses maigres épaules soulevaient l'étoffe noire de sa robe. Elle était toute décoiffée lorsque enfin elle se leva et se mit à genoux pour prier. Le prisonnier la regardait tristement, et les yeux d'Amalia, involontairement se levèrent vers lui. Il n'y avait en elle qu'une grande détresse, mais elle se cacha le visage avec effroi, afin de ne plus voir le prisonnier. Elle posa ses coudes sur le coin de la table, au plus loin de Martha et d'Hervé qui demeuraient silencieux devant leurs écuelles, et cacha son visage dans ses mains.

III

HEUREUSEMENT que vous avez le prisonnier, lui ont dit les femmes.

Elles s'en retournèrent par le sentier des bois et des marais qu'Amalia et le prisonnier ont suivi jadis en courant, qui menait aussi à la ferme de Mathias Schönemann. Ina marchait la première, puis venait la femme de Hans Wildkopf, Léonore, enfin. Que Martha n'eût pas pleuré devant elles, ne les surprenait pas. Avait-elle gémi lorsque l'enfant Jonathan était mort?

Seule, la femme du pasteur pouvait s'en étonner. Les gens des marais sont sauvages et méchants et ne ressemblent pas à ceux d'ici. Un homme qui va mourir, il l'achèvent à coups de gourdin comme une bête venimeuse qui

porterait la mort en elle ; sans doute s'acharnent-ils contre la mort.

Un homme est chez eux mille fois mort parce qu'ils oublient son nom au bout de quelques saisons.

— Ils enfantent aussi sans le savoir, dit Léonore. Cela s'est vu... Mais un enfant de trop, on le plonge dans l'eau glacée ainsi qu'on le fait des chiots...

Les femmes accouchent dans les champs au plus près de la besogne. Léonore et ses compagnes rient doucement. *Martha était de ce pays.* On l'avait vue, dans le creux de ses genoux, plumer des canards vivants qui mordaient cruellement ses cuisses.

De vrais païens.

*

Sarah Klähn obligea son époux à se rendre près du maire. Le pasteur n'a pas dormi la nuit dernière, à cause de la dispute, lorsqu'il vient frapper à la porte de la vieille maison.

Maria le fait entrer avec force excuses, parce qu'il a dû attendre quelques secondes, mais monsieur le maire est là et va le recevoir tout de suite.

Le pasteur demeure inquiet. Il aurait préféré que le maire se rendît au presbytère. Sa démarche aurait paru beaucoup plus naturelle. Sarah serait survenue entre eux et aurait donné ses raisons, en apportant un verre

de cassis. Dans la bouche d'une femme et dans la bouche de Sarah Klähn, les raisons n'ont pas la même valeur qu'entre le pasteur ascétique qui a beaucoup réfléchi la nuit dernière et l'homme jovial qui achève de s'habiller.

Le maire descend d'un pas lourd. Il appelle Maria pour qu'elle l'aide à attacher son col mais le pasteur insiste pour rendre ce service à un chrétien. Le maire s'assied dans le soleil, le dos contre la fenêtre, avec un singulier sourire.

Un instant, le pasteur tourne autour de lui, le bouton de cuivre entre les doigts. Avec répugnance, il introduit son doigt entre le cou du gros homme et le col de la chemise. Des rides profondes entaillent la chair rouge. Il sait maintenant que le maire peut mourir d'un seul coup. Le pasteur parle en même temps. Le maire est un homme juste. Il s'étonne des mots du pasteur. De simples soupçons de femme, répond-il. Jamais encore il n'avait entendu parler du prisonnier de Melchior Reneke et de Martha Kletschmayr, veuve Reneke. Les femmes de sa maison ne sont pas aussi bavardes que celles du village. Sans doute le pasteur tient de celles-ci de tels propos car il n'oserait croire...

Le pasteur se tait. Maria, interrogée, ne sait rien non plus. Et pourquoi le maire demanderait-il le renvoi du prisonnier qui peut recevoir un dur châtiment, si la maîtresse ne vient

point le trouver et se plaindre ? Naturellement, elle ne viendra pas... Le maire en convient lui-même en riant. Mais il avait réparti lui-même les prisonniers entre les gens des fermes et les femmes des soldats. Jamais encore il n'a reçu semblable plainte.

— Ne lui faudra-t-il pas un homme solide et dans la force pour tenir la ferme, maintenant que Melchior est mort ? demande le maire.

— Certes, mais celui-ci n'est pas une bonne compagnie pour une femme jeune qui vient de perdre un enfant.

— Voulez-vous donc que nous lui donnions un vieillard ou un impotent ? Melchior avait déjà fort à faire. Il engageait un valet au moment des grands travaux... Non, ce n'est pas un homme âgé qu'il faudrait dans la ferme des Reneke, achève-t-il au bout d'un silence.

— Un autre que celui-ci, murmure le pasteur.

Le soleil entre dans la pièce, tourne autour du gros homme et vient frapper le visage de Klähn qui grimace. *Le maire était un homme habile.*

— Pourquoi ? demande-t-il. Si Martha Reneke ne se plaint point de lui... Ce n'est guère le moment, monsieur le pasteur, de changer d'ouvrier quand nous voici dans la saison des labours et qu'il nous faudrait plusieurs semaines pour obtenir un autre prisonnier... Vous ne connaissez pas nos travaux, ni les démarches nécessaires...

Ils se taisent tandis que Maria vient demander si monsieur le pasteur ne veut pas prendre un peu d'hydromel.

— Non, dit sévèrement le pasteur.

Le maire sourit.

— Que craignez-vous ? Et s'il faut mettre un autre homme à la place de celui-ci, que vous pouvez surveiller, n'aurez-vous point tout autant à craindre ?

— Deux prisonniers, suggère le pasteur.

— Afin que l'un surveille l'autre, voulez-vous dire ? Deux tentations, monsieur le pasteur ! Ne serait-ce pas plus dangereux ? La ferme de Melchior n'est pas assez grande non plus... Celui qui est là connaît le travail et tous les champs de Melchior.

— Attendrez-vous que le scandale arrive ? demande brusquement le pasteur.

Il avait fait un saut minuscule mais qui l'avait conduit dans l'ombre, à l'insu du maire, et le voici tout à fait à son aise. Qu'il ne parle plus des travaux des champs et de *leurs* occupations, mais de la nécessité d'obéir à Dieu ! Il trouve maintenant les mots de la nuit dernière qu'avait soufflés Sarah. Il parle longuement. Le maire hausse les épaules.

— Je me demande parfois si l'on ne fait pas le mal pour vous importuner ou vous complaire, et vous donner des sujets pour vos

prêches. N'est-ce pas vous qui créez le scandale là où il n'est pas encore, où rien ne s'est encore *passé* entre un homme et une femme?... Non, je ne renverrai pas le prisonnier, dit-il d'une voix ferme. Vous pouvez parler à Martha si vous avez peur, ainsi qu'au Silésien. Je ne suis pas un conducteur des peuples.

— La vraie justice n'est pas dans la punition, s'écrie le pasteur. Mais avant, avant! Dans le péché originel, déjà ! Notre mission sur terre est de prévenir, *Dieu se chargera bien de la punir !*

— Quelles mauvaises intentions allez-vous porter dans la maison du soldat mort ? demande le maire en reconduisant le pasteur.

Celui-ci serre la main de son hôte et s'en va. Il craint que Sarah ne l'oblige à parler publiquement. Elle n'a jamais beaucoup aimé le maire et ce serait un rude ennui de voir les deux pasteurs dressés l'un contre l'autre et la paroisse soudain déchirée à cause du prisonnier. Il dénoncera d'abord ceux qui ne veulent point lutter contre le mal avec la même énergie que nos soldats contre les ennemis de la patrie. Et sans doute ce sont les mêmes ennemis. Il est un combattant lui aussi et ses devoirs sont rudes de conduire les femmes égarées dans le chemin de la victoire. L'épouse Sarah l'assiste comme le bon chien du pasteur. Déjà il a chassé Franziska Keeffe du village, l'an dernier. Comme Mathieu disait de saint

Paul, il parlera aux brebis sans berger. Pourtant il ne doit pas diriger ses coups contre son propre troupeau ; contre le prisonnier, je ne dis pas.

*

Les jours sont occupés par le travail et la prière ou le manger, mais les nuits appartiennent à ceux qui ne veulent pas dormir. Martha ni le prisonnier ne dormaient pas.

— Tu m'as *regardée*, disait lentement la femme... De quel droit, prisonnier ?

— Tu m'avais appelé, Martha. Je l'ai appris ensuite : c'est toi qui avais envoyé Amalia me chercher.

— Qui te l'a dit ? demande la maîtresse d'une voix âpre.

Elle voulut se lever pour éveiller Amalia qui dormait et l'obliger à parler... Il ne répondit pas tout de suite mais la contraignit à demeurer sous la couverture rouge.

— Tu as encore trop d'orgueil, Martha. Peut-être, plus d'une fois, la maîtresse s'est-elle trahie devant le prisonnier...

— Amalia y serait allée d'elle-même. Elle avait peur, mais elle aussi avait besoin de toi. Elle ne s'est pas trompée de chemin, elle savait bien où tu travaillais, seule à le savoir...

Le prisonnier se tait. Certes, Amalia avait appelé pour elle-même, tremblante d'inquiétude, si longtemps, pour trouver un secours et

ne pas demeurer seule auprès de l'accouchante, — et non pas pour Martha.

— Je n'étais rien sous ton regard, reprend la maîtresse, doucement... Et ne suis-je pas depuis demeurée telle ?

— Tu te trompes, répond-il, mais il fallait que je te regarde. Je suis devenu fort, moi qui n'étais pas grand-chose, rien qu'un prisonnier.

— Il fallait donc que je fusse une bien misérable créature. J'ai souffert parce que tu me regardais plus sans doute que d'être en gésine... Peut-être alors t'ai-je haï. Je le crois, comme Amalia te haïssait de me regarder souffrir tout en demeurant grandement inutile. Elle voyait bien que tu ne servais à rien, homme, sinon qu'à l'embarrasser, mais aussi il fallait que tu fusses là bien que tu ne prisses pas sur toi ma souffrance, toi qui me l'avais donnée !

Elle baissa la voix :

— Vous êtes inutiles, les hommes...

— Est-ce bien sûr ? demande-t-il en riant. N'aimez-vous pas nous avoir là, indécis et gênants pour la matrone, inquiets et apeurés, et les plus forts cependant ?

Elle approuve gravement mais il ne peut la voir sourire.

— M'aimais-tu ? demanda-t-il avec crainte.

— Je ne sais pas. A ce moment, pas encore.

— A quel moment cela a-t-il commencé ?

— Cela n'a pas commencé.

— Et maintenant ?

— Ce n'est pas la même chose. Maintenant, j'existe.

— Mais tu ne sembles vivre que pour moi.

— Qu'importe !

Il peut arriver un moment où l'amour devient si puissant qu'il se transforme en haine. Elle ne vivait que par lui, mais parfois elle pouvait l'oublier et continuer à vivre, elle l'oublierait de plus en plus souvent, chaque fois pour beaucoup plus de temps. Pourtant, on ne pourrait pas dire qu'elle le trahirait. Seulement, il était devenu sa propre chair et elle souffrirait du mal qu'on lui ferait.

— Tu es à moi à jamais, dit-elle. Je t'aimerai toujours plus que tout au monde car je t'aimerai en mon ventre et mon cœur, et l'on s'aime le plus au monde bien que souvent on dise le contraire à celui qui dort près de vous, par exemple. Mais toi, tu ne seras plus celui-là, le prisonnier que j'allais querir avec une lampe, mais la lampe était depuis longtemps éteinte, et tu n'avais pas besoin de sa lumière pour me trouver. Je te haïrai de me tromper parce que je serai plus fidèle que toi-même au prisonnier.

Il s'emporta :

— Pas de pitié, femme ! Je te défends de m'aimer comme le prisonnier.

— Oh ! tu es un homme, dit-elle. Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire.

— Quoi donc ?

— Nous serons un vieux couple, dit-elle en lui prenant la main.

— Nous n'en sommes pas là, dit le prisonnier en riant.

— Ils se disputent sans cesse bien qu'il n'y ait plus de jalousie entre eux.

— Tu te trompes : à celui qu'ils ont aimé, ils demeurent fidèles, et de celui-là jaloux.

— Prends garde : cela arrive déjà, certains jours.

— Lesquels ? demanda-t-il anxieusement. Est-ce donc quand je suis là?

— Non.

— Tant mieux, dit-il joyeusement. Notre amour est grand mais non pas monstrueux. Cela peut nous rassurer et nous prouver que nous avons raison même si le monde nous condamne. Si nous avons raison, nous pourrons alors lutter contre le monde et notre amour deviendra un grand amour. C'est donc encore ma présence que tu réclames. Plus tard, tu soupireras pour que je prenne ma hache et m'en aille dans la forêt. C'est tout à fait normal.

— Est-ce aussi normal de parler ainsi de ce que nous deviendrons et comment finira notre amour ? Nous devons être des amoureux bizarres.

— Pourquoi ? Mais notre amour ne finira pas, je viens de te le prouver, même s'il doit

se transformer en impatiences et criailleries.

Il l'embrassa tendrement, puis, quand ils furent las, il reprit :

— Notre amour deviendra ce que nous deviendrons. Il n'y a pas d'amour, rien que des femmes et des hommes d'abord amoureux, puis amants. Nous avons le droit d'en parler, c'est bon signe : cela prouve que nous sommes l'un à l'autre à jamais si nous ne pouvons nous imaginer l'un sans l'autre. Nous pouvons vieillir côte à côte et nous haïr, si cette haine n'est que le fruit de notre ancien amour, notre amour sera grand qui portera de tels fruits.

Elle se tait.

— Réponds franchement, demande le prisonnier. Pourrais-tu vivre sans moi ?

— Non, dit-elle.

Ils se turent. On entendait la respiration d'Amalia, le souffle des bêtes. Une pluie fine venait battre les vitres. De longs jours s'étendaient devant eux, des années innombrables qu'ils ne parvenaient pourtant pas à remplir de leurs actions futures, tandis que l'obscurité dans laquelle ils gisaient ne contenait aucun des objets familiers et n'était pas non plus la maison de Melchior, mais les ténèbres et la nuit. Ils demeuraient étendus côte à côte sans pouvoir jamais se séparer sinon pour les tâches quotidiennes, bien que des événements extraordinaires pussent se produire.

— Ah ! plût à Dieu que tu ne m'aies vue ! s'écrie la femme. J'ai été celle que tu voyais, pas une autre. Ma vie était près de moi, dans tes mains prisonnières, avec l'enfant Jonathan éclairé par la flamme. J'ai été en toi et j'ai été morte à moi-même. Il n'y eut plus de jours ni de nuits ni de jours à venir *après* toi, je t'appartenais comme l'enfant qui était mort dans tes mains. J'étais devenue ta chose et je n'avais ni honte ni regrets. Tu aliénais ma souffrance, tu me prenais tout : Jonathan, puis les vêtements de Melchior qui était tout à fait absent de sa maison, après ce serait Amalia qui n'existerait plus, puis le voisin Mathias dont la femme venait de s'en aller. Reneke aussi était parti de moi, tout d'un coup, avec les sanies qui enveloppaient Jonathan. Comme un souffle et ton haleine dans les clairs matins de l'hiver, j'ai été libre par toi quand tu m'as regardée; je n'appartenais plus au monde, pour mieux t'appartenir.

— Les jours passés ne m'intéressent pas, dit le prisonnier. Je veux savoir...

— Ne dis pas du mal de cet hiver. Je n'ai plus jamais eu honte, ni devant Amalia, ni le soir où Mathias essaya de nous faire peur et apparut si monstrueusement vêtu, ni quand Sarah Klähn est venue me voir, pas même devant le corps de l'enfant que veillaient tant de femmes aux aguets. Depuis longtemps j'aurais pu me déshabiller devant toi et me présenter pour que tu me frottes le dos ainsi que je faisais pour Melchior ou pour toi dans l'étable. Je n'aurais eu ni honte ni joie. Je te le répète, j'étais alors une chose, mais il y a des choses âpres et dures et méchantes qui tiennent une grande place dans le monde, les outils d'homme par exemple, ceux de Melchior si bien rangés dans l'appentis. Le dur acier d'un marteau n'aurait rien pu contre moi qui étais une chose molle et que n'importe qui, même un prisonnier, pouvait jeter comme une loque sanglante... Et pourtant les gens de ma race qui peuplent les marais sont aussi des choses dures et des cailloux aiguisés que les étrangers feraient bien de ne pas laisser entrer dans leurs chaussures. J'ai accouché comme chacune des femmes de là-bas, sans me plaindre ni grand secours, et me relevant pour reprendre le travail, il est bien vrai que les gens d'ici me considèrent comme une étrangère, comment se fait-il alors que j'ai été si faible devant toi, beaucoup plus que devant Melchior, et quand je suis prête aujourd'hui à lutter pour toi contre le monde entier ?

— Tu es une femme, murmure le prisonnier, une vraie femme. Ta force est dans ta faiblesse, comme la faiblesse des hommes est dans leur force.

Un autre jour, Hervé, le premier, parla. Il avait beaucoup pensé à ce qu'avait dit Martha, et comment elle était devenue, par lui, une

vraie femme, faible et forte. Il lui devait beaucoup, et bien moins ces nuits de plaisirs et cette chaleur de la maison ou les bons vêtements de Melchior que le droit de choisir le travail de la journée et, quand il serait las, de rentrer, le droit de se lever à son heure, le matin, lorsque les deux femmes s'affairaient déjà devant l'âtre, la liberté qu'il avait senti renaître en lui en même temps que sa virilité.

Il avait besoin de savoir ce qu'elle pourrait faire pour lui. Mais il revenait à leur amour. Le désir de connaissance qu'il avait cru à jamais détruit, au début de sa captivité, le rongeait de nouveau. Etait-ce un signe de son exhaussement ? Elle aimait répéter ces mots de l'autre jour qui constituaient réellement leurs seuls dialogues amoureux : « Tu m'as regardée, tu m'as vue ».

L'apparition du prisonnier avait détruit le souvenir de Melchior et la maison du soldat absent. Longtemps après son départ, l'humble ferme était demeurée celle de Reneke, puis elle était devenue pour les femmes abandonnées la maison de Melchior absent. Mais un jour le maire arriva, suivi du prisonnier. Elles n'avaient rien changé à leurs habitudes et Martha, de longs jours, demeura sans le voir. Mais le prisonnier pouvait travailler sous la pluie, assez loin, lors même qu'il avait quitté la maison de Melchior, lorsqu'il avait ouvert la barrière et qu'elle avait cessé de l'apercevoir

sur le chemin, lors même qu'il avait tout à fait disparu, elle continuait à voir son dos un peu voûté et les lettres grises qui semblaient une brûlure. Elle n'avait pas peur de lui, elle sentait seulement sa présence tandis que le monde autour d'elle s'évanouissait. Elle était devenue plus menue, plus silencieuse. Elle avait beaucoup maigri, après la naissance de Jonathan. Les brus de Mathias disaient qu'elle s'était levée trop tôt et qu'elle travaillait plus qu'il n'était raisonnable, par avarice, ou pour être plus près de quelqu'un qu'on ne désignait pas, qu'elle était devenue laide et ne se remettrait jamais. D'autres disaient qu'elle avait un grand chagrin de la mort de Jonathan.

Mais ce n'était pas vrai. Seulement l'hiver vint, et le prisonnier ne sortit presque plus. Il demeurait dans la maison du maître, le plus souvent dans l'étable. Martha tremblait que le prisonnier ne fût rappelé définitivement à la maison d'école et ne retournât au camp. Au seuil de l'hiver, on avait renvoyé de nombreux prisonniers des fermes voisines. Lui faudrait-il s'humilier près de Sarah Klähn ou du maire pour qu'elle pût conserver son prisonnier ? Elle le ferait, certes, elle avait besoin de lui pour ne pas songer à Jonathan. Si on allait lui donner un autre prisonnier, quand les beaux jours reviendraient ? Elle écartait cette idée. Ils ne disaient presque rien, sous le regard d'Amalia. Ils ne bougeaient pas non plus et se

parlaient moins encore lorsque Amalia les laissait seuls. Même Sarah Klähn qui veillait sur les femmes des soldats et le salut du peuple allemand n'eût rien trouvé à blâmer en elle.

Comme c'était étrange qu'un homme pût être là, toujours silencieux et occupé, enfermé dans une langue étrangère et de singuliers vêtements ! Elle n'osait lui parler et elle aurait voulu lui demander de partir. On s'apercevait bientôt qu'il était réellement là, beaucoup plus pesant qu'un homme bruyant et jovial comme l'avait été Melchior ignorant des autres et de leurs secrètes pensées. Il travaillait sans bruit et ne demandait pas à boire. Elle pensait sans cesse à lui, qui se taisait. La maison se trouvait bouleversée bien qu'il y séjournât fort peu. Naturellement elle n'en avait pas toujours conscience, mais c'était ainsi. De grands changements se produisaient dans le monde et dans la maison de Melchior. Les pommes de Bernsdorff n'étaient plus semblables : elles ne s'ordonnaient plus par rapport à elle, Martha, mais au prisonnier. Elles devenaient les pommes qu'il fallait faire cuire pour le repas du prisonnier, les pommes qu'il mangerait ce soir, elles étaient là pour être mangées par lui. Il soufflerait dessus parce qu'elles étaient brûlantes, sortant du four. La première, il la coupait en morceaux assez gros puis, s'il lui était arrivé de se brûler, tandis qu'Amalia se moquait, il écrasait les autres

dans l'assiette et les saupoudrait de sucre. « Elles sont un peu acides », disait alors Martha. Les fèves qu'elle venait de mettre à bouillir, le prisonnier les aimait. Amalia irait chercher de la bière, à l'auberge. Le prisonnier aurait un très bon repas. Il était le centre du monde, bien qu'il fût à peine parmi elles, comme aurait dit le pasteur Klähn, et qu'on ne sût à peu près rien de lui sinon sa façon de manger les fèves dans le lait et de porter ensuite le bol à ses lèvres pour en happer ce qu'il en restait.

Elle n'était plus rien qu'une femme au cœur vide qui allait et venait pour préparer la nourriture de l'homme, et de longues heures attendre son retour.

Parfois, lorsqu'il se penchait vers l'âtre, il lui semblait apercevoir Melchior. Elle attendait sans impatience qu'il se retournât ; elle n'éprouvait aucune surprise lorsque le brandon rougeoyant avec lequel il enflammait sa pipe éclairait un visage qu'elle ne reconnaissait pas. Un soir, il lui sembla qu'il était le mystérieux visiteur parvenu à Emmaüs, si proche et si lointain, et qu'elle avait à le servir. Un étranger, mais les gens des marais n'interrogent pas les étrangers et ne leur jettent pas de pierres si ceux-ci ne posent pas des questions importunes, mais volontiers rient des propos de leurs hôtes, de leur orgueil et de leur vanité lorsque ceux-ci vantent les beautés

qu'ils ont vues en parcourant le vaste monde.

Une fois, elle interrogea le prisonnier. Elle voulut connaître ce qu'il avait fait jadis, son métier et le nom de sa mère. Le prisonnier parlait lentement. Il avait tout oublié, affirmait-il. Martha eut peur de faire renaître en lui les temps anciens que le prisonnier a lui-même ensevelis et elle s'étonna, lorsqu'un peu plus tard elle fut couchée, de sa peur. Jamais plus elle ne l'interrogea.

Mais le prisonnier, lui, parlait de plus en plus volontiers même avec Amalia, qui l'écoutait avec quelque intérêt.

Enfin, il était étrange que Martha jamais ne se fût demandé si elle était belle et pouvait plaire à un homme venu d'un lointain pays, et tout aussi étrange que le prisonnier eût été bien en peine de répondre si ses compagnons de la maison d'école lui avaient posé semblable question, avec des mots employés par les hommes.

Beaucoup plus tard, le prisonnier s'aperçut que la femme du maître Reneke était belle. Sans doute l'était-elle devenue. Celle qu'il avait connue jadis était une femme souffrante et qui ressemblait à la sœur si laide Amalia. Dans le lit de Melchior, il avait à peine distingué son visage, qui était celui de la souffrance et non celui de la beauté, et dans les champs, mal vêtue, avec ses gros souliers d'homme, toute maigre...

Mais un jour, alors qu'elle était devenue sa femme, il souleva la lampe et s'étonna.

— Que fais-tu ? demanda-t-elle. Ne m'as-tu pas déjà vue ? ne m'as-tu pas une fois regardée ?

Elle se mit à trembler, mais il la rassura bientôt. Elle avait un front assez étroit, de beaux yeux espacés, un nez régulier, une bouche un peu grande. La clarté de la lampe accentuait ses pommettes saillantes, son menton volontaire. On voyait bien qu'elle appartenait à une race très ancienne, très primitive, qui depuis si longtemps souffrait et préparait patiemment sa revanche. Il fut heureux de se trouver près d'une femme belle et, tout émerveillé que sa maîtresse fût telle, il l'embrassa très doucement.

IV

Un matin, avant d'aller à l'école, les petits-fils de Mathias ont jeté des pierres au prisonnier.

Il regarda d'abord du côté de la haie, mais ne vit point apparaître le rouge visage de l'aïeul Schönemann. Ils n'avaient pas crié ; sous les nuages lourds, leurs gestes paraissaient puérils. Ils avaient peur eux-mêmes. Les coups venaient d'en bas, du chemin de l'école qu'avaient déjà repris les enfants silencieux. Le prisonnier les voit s'enfuir serrés étroitement comme les busards de l'automne dernier.

— Voici que les enfants m'ont pris pour un oiselet, dit-il, et demain, ils vont venir avec leurs frondes.

Ils disparurent en haut de la colline, mais le soir le prisonnier se rendit à la vieille école, sa maison.

— Je te prie de me défendre, Silésien.

L'homme se contenta de gémir. Le prisonnier ne voulait point parler à Martha, malgré le danger. Une longue semaine, il reçut chaque matin des mottes de terre et des pierres. Est-ce donc le maître d'école, le jeune homme maigre et timide auquel il parla un jour, que le prisonnier doit aujourd'hui accuser de dresser contre lui les enfants? Ou leurs pères et Mathias Schönemann? Mais ce ne sont que les enfants de Léonore et d'Ina qui, depuis si longtemps, demeurent sans époux.

La terre collante et froide contenait souvent des pierres qu'on avait mises perfidement et qui atteignaient souvent le cheval Holen ou faisaient résonner le soc de la charrue. Les enfants, étonnés et ravis de ne point voir le prisonnier répondre, s'enhardissaient. La fillette aux nattes brunes s'était jointe à eux. Les commandait un garçon de dix ans, au nez camus, avec des cheveux presque blancs. Il portait une culotte noire qui descendait au-dessous des genoux, à la moitié de ses mollets maigres. Ils criaient des injures tandis que les filles grimaçaient. Les garçons posaient leurs cartables au bas du talus qu'ils gravissaient en criant :

— Prisonnier !... Prisonnier !

Jadis, il avait entendu ces mots où vibrait une haine enfantine semblable à cette haine. Mais il y avait dans la voix faible un appel, une détresse qu'il était le seul à pouvoir calmer. Les cris qui lui parviennent menacent et grondent, et le prisonnier tremble, derrière le cheval Holen soufflant dans l'air froid, parce qu'une semblable menace, venue des fils, est plus lourde encore que le poing du maître sur la nuque, ou les gestes désespérés d'une enfant sous la pluie.

Les fillettes préparaient les boulettes de terre qu'elles alignaient devant elles. Elles paraissaient ainsi, accroupies, jouer à la marchande, mais les garçons, après s'être servis, s'en retournaient en hâte et ne payaient jamais. Ils poussaient des cris joyeux, non d'atteindre le prisonnier, — ils n'y parvenaient que rarement, Hervé s'abritant derrière le cheval, ainsi frappaient-ils le maître — mais d'obéir à leur force.

Mathias ne parut pas, de longs jours. Le vent d'avril soufflait, tour à tour froid ou tiède. L'homme travaillait, le torse nu, et devait soudain courir à l'autre bout du champ pour se vêtir. Sur les collines fumantes, au matin, on apercevait les prisonniers et les hommes des labours, solitaires et lents. Les chemins étaient bordés de tussilages que les prisonniers ramassaient le soir, avant de

retourner à la maison d'école. Les lignes du paysage apparaissaient plus nettes, lorsqu'il avait plu, des sillons que les fourmis humaines remontaient et descendaient sans cesse. La terre devenait brune comme un bel arbre couché. Alors le prisonnier poursuivit les enfants afin de les punir.

Il abandonna ses sabots bourrés de paille et courut pieds nus par les champs de Melchior et sur la route, parmi les flaques, en faisant claquer son fouet. Il les rejoignit à l'entrée du village. L'un d'eux, qui s'enfuyait en boitant, se sentant pris, déjà pleurait. Le prisonnier le laissa aller. Il passa en courant près de la fillette qui se couvrait la tête de ses bras pour parer aux coups. Le plan d'Hervé était simple : les empêcher de gagner avant lui l'école et le village, sûrs abris qu'ils s'efforceraient d'atteindre avant que le maître sonnât la cloche. Il parvint avant eux à la forge de Lersch ; comme le premier, l'enfant au nez camus, arrivait en courant, Hervé l'enserra :

— Te voilà prisonnier, lui dit-il en riant.

L'enfant le regarda, étonné. Il avait aussi des taches de rousseur.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Hervé.

— Rumming, répondit-il.

Le prisonnier posa la main sur son épaule. L'enfant essaya de se débattre et de s'enfuir. Le prisonnier le prit dans ses bras, le serra

entre lui et la muraille pour le dissimuler, lui ordonnant de se taire, et lorsque les autres apparurent, étonnés de ne voir, à la croisée de la route et du chemin, aucun homme indécis et farouche, il parut sortir du mur de la forge qui s'écroula pour eux derrière lui. Le prisonnier n'avait nulle colère, rien que le besoin de les frapper semblable à la joie qu'ils avaient eue de lui jeter des pierres. Il les força à se mettre à genoux. La femme de Lersch, qui sortait en peignant ses cheveux gris, les vit alors sagement alignés le long du chemin, comme devant le maître d'école. Le prisonnier passait devant eux. Les petits-fils de Mathias tendaient les paumes et recevaient un coup léger et cinglant de fouet.

— Et ce sera ainsi tant que vous aurez les mains sales, disait le prisonnier.

La femme de Lersch ne comprit pas tout d'abord. Les mains à demi levées sur sa poitrine, et cherchant Lersch de tous côtés, elle regardait avec stupeur le prisonnier qui passait en revue les mains des enfants. Elle demeurait figée au milieu du chemin, la bouche ouverte.

— Une oie, dit le prisonnier.

Les enfants levèrent les yeux et se mirent à rire. Alors la femme du forgeron laissa tomber la tête sur sa lourde poitrine et gémit:

— Pourquoi? Pourquoi?... Allez-vous aussi me donner le fouet ?

— Vous le mériteriez si vous ne vous taisez pas, répondit-il.

Puis, il essaya vainement d'interroger les enfants. Ils ne le comprenaient pas ou répondaient en pleurant. Il les laissa partir, mais le soir, étendu près de Martha, il parla.

— Tu as bien fait, dit la maîtresse. Demain, j'irai voir les brus de Mathias.

V

Il vous faut monter quelques marches pour entrer dans l'auberge, mais vous pouvez vous soutenir à une vieille rampe de fer, tout usée, que des mains nombreuses ont serrée violemment, bien des soirs. En bas se trouvait un angelot de cuivre qui retenait les hommes ivres dans leur chute.

C'est un endroit tout à fait tranquille pour boire et parler d'un mort qui crie parmi les roseaux coupants de l'Est, dans un trou d'eau, et réclame vengeance. Le coin était occupé par un banc sur lequel se trouvait un vieux coussin de tapisserie. Les hôtes s'asseyaient sur des chaises rustiques. La servante tenait toujours très propre la table ronde. Un vase de verre contient aujourd'hui quelques fleurs jaunes,

des jonquilles. Cependant les buveurs ont fait quelques entailles sur le bord de la table avec leurs couteaux d'acier à manche de corne, en forme de cerf, pour marquer les points qu'ils ont gagnés au dix-sept-et-quatre ou les verres de bière déjà payés. Sur sa croix de bois noir, un christ étend sur eux ses bras et pleure. Son corps ressemble à un sarment de vigne qui aurait besoin d'un tuteur. Un pot de faïence rouge est suspendu au plafond par trois chaînes de métal d'où tombaient quelques branches d'asparagus.

Ils étaient réunis autour de la table ronde et parlaient à voix basse. Martin Hogarten était là, mais le prisonnier ne s'y trouvait pas.

— Melchior est mort, dit Mathias.

— Un bon camarade...

Ils se donnent la main autour de la table et chantent sourdement un chant de l'autre guerre où la joie voudrait éclater et se brise contre on ne sait quoi, et qui est la mort. L'air tendre et grave plaît aux soldats, plus qu'aux femmes. Il a juste ce qu'il faut de sentimental pour être chanté par eux. Ils évoquent le dur et joyeux visage du joueur de cartes Melchior. Ils ont de la joie au rappel des bons souvenirs, une joie singulière qui voudrait que l'on choquât moins souvent les verres, mais la raison est là pour leur rappeler que Melchior ne viendra pas, aujourd'hui ni jamais plus, et que les verres doivent être bus jusqu'à la dernière

goutte, puis retournés sur la table blanche en l'honneur du mort. Comme c'est étrange : on peut donc porter des santés et souhaiter longue vie à un mort. Ceux qui portaient un uniforme ne sont pas morts, même s'ils se sont agenouillés dans la boue après avoir vomi le sang. Seulement, très longtemps après, lorsque leur heure serait enfin venue s'ils étaient demeurés parmi nous, meurent les morts de la guerre qui cessent de nous importuner. Il arrive aussi qu'un mort dont on a cessé depuis très longtemps de porter le deuil revienne frapper à la porte de sa maison. Gare à la femme! Melchior aussi pourrait revenir. Et Reneke a-t-il laissé le prisonnier pour le remplacer parmi nous, bien que celui-ci ne soit pas assis devant la table ronde et ne lève pas son verre pour glorifier son maître?

Ils ne l'avaient pas invité.

Lersch entra tout à coup.

— Les fils ont précédé les pères, dit-il.

Ils tournèrent vers lui leurs chaises.

Alors il conte comment sa femme a surpris le prisonnier de Melchior, ce matin, donnant le fouet aux petits-fils de Mathias, parce que les enfants, en se rendant à l'école, lui avaient jeté des pierres.

— Est-ce donc cela qu'on leur apprend? demande Martin Hogarten avec colère.

Ils se mettent à rire.

— Nous répondra-t-il aussi bien ? A coups de fouet !... hi ! hi !

— C'était son droit de se défendre, dit lentement Wildkopf, et c'est aussi le nôtre de le battre, jusqu'à la mort au besoin.

Ils se taisent. Quelqu'un parle :

— La femme de Melchior, il ne l'a pas respectée...

— Oui, oui... Avons-nous respecté nous-mêmes Martha Kletschmayr, parce qu'elle venait des marais ?

— Le maire refuse de s'en occuper. Il dit que cela n'est pas prouvé, que le pasteur ment, et la femme du pasteur, Sarah Klähn, et nos femmes, que c'est à nous aussi de veiller sur nos brus, dit Hogarten en regardant Mathias.

— Les vieux Germains faisaient leur justice eux-mêmes, répond celui-ci.

— Laisse leurs os tranquilles, lui dit-on.

— Peut-être ne faisaient-ils pas de prisonniers parce que tout ce qui est vivant doit être libre, et ce qui ne peut être libre, mieux vaut sans doute le tuer afin qu'il ne corrompe votre maison, dit lentement Hans Wildkopf.

— Ils n'avaient pas d'esclaves, fit Lersch.

Seulement nul n'a tué le soldat français. Il est trop tard, et nous ne sommes plus sur le champ de bataille. Nul n'a le droit de le tuer. Le voici maintenant prisonnier d'un homme mort, et le voici sans maître et pourtant prisonnier.

Ils se turent. La servante approchait. Auprès d'eux, l'aubergiste, qui était venu s'asseoir, demeurait silencieux. Un cordon noir passait autour de son cou pour soutenir sa pipe où un paysage de montagne était peint.

Le gardien de la maison d'école entre seul et va s'asseoir à l'autre extrémité de la pièce. Il fumait, lui aussi. La servante s'approcha pour le servir.

— Prends garde, Silésien ! murmure-t-elle.

— Hélas ! gémit-il.

Il y eut un silence. Et brusquement :

— Tes hommes sont aux champs, lui cria-t-on.

— Oui...

— Et dans le lit de nos femmes !

— Ils sont partis de bon matin, dit-il doucement

— D'où cela ?

Ils ne riaient pas. L'homme ne savait pas ce qu'il devait répondre, rire ou se défendre. Pourquoi ne comprenaient-ils pas qu'il était malade, mais tout le monde ici lui en voulait parce qu'il n'était pas du pays et qu'on avait vu partir des hommes beaucoup plus âgés que lui. Il remarqua combien leurs visages étaient devenus durs. Ah ! les temps changeaient. Jadis ils auraient plaisanté. On disait aussi que Reneke était mort.

— Tu ferais bien de surveiller tes prisonniers.

— Je suis seul, gémit l'homme.

— Toujours à boire...

— Oui, le sang de nos fils.

— Je suis malade... Souvent, je n'ai rien d'autre à faire qu'à boire un peu et m'étendre sur la paille dans la maison d'école en me serrant le ventre.

— Nous pourrions t'aider.

— A veiller sur la maison d'école ?

Il se tut pour réfléchir.

— Comment cela ? C'est défendu... Vous pouvez toujours écrire, ajouta-t-il au bout d'un moment.

— Cela ne suffirait pas. Et les autres ?

— Renvoie ta servante, dit Pech à l'aubergiste, qui fit un signe à Léna.

Soudain, Stelzhammer se leva, irrité.

— Une paille, voilà ce que tu es, gronda-t-il, tourné vers le Silésien. Et tout le monde peut te mâchonner ! Fi... Toujours consentir à ce qu'ils veulent ! Ce sont eux qui te gardent, Silésien !

— Hier soir, tu es venu t'enivrer avec celui de Franz. Dis-moi donc lequel a ramené l'autre ?

— Deux verres d'alcool, seulement deux verres...

— Ils n'étaient pas ivres, dit l'aubergiste, intervenant pour la première fois.

Il dut soulever le cordon noir pour retirer la pipe de sa bouche.

— Ce n'est pas ici qu'ils se sont enivrés, vous savez, camarades.

— Nous voulons te croire, bien que ta servante soit trop généreuse pour eux, fit Stelzhammer demeuré debout.

Son ventre énorme était posé sur la table ; il tressaillait de colère.

— La tâche est rude pour un homme seul, reprit le soldat. Et puis-je courir du matin au soir chez Reneke ou chez toi, Martin Hogarten?

— Le jour ne suffit pas, mais la nuit. Ils veillent la nuit dans les tranchées, Silésien, plus attentivement que durant le jour.

— N'est-ce pas votre faute aussi s'ils demeurent le soir dans les étables ? Ne voulez-vous pas qu'ils soient plus tôt au travail et levés avant l'aube ?

— C'est vrai, dit Martin Hogarten s'adressant aux autres. Nous lui avons demandé nous-mêmes parce que la vieille école est trop loin de chez nous. Nous nous arrangeons pour les garder la nuit dans les fermes. Vous ne savez pas cela, hommes du village. Mais Reneke, nous ne l'avons pas consulté, et voici qu'il est mort.

— Martha Reneke a ordonné au prisonnier de demeurer le soir, reprit l'homme. J'y suis allé dès le lendemain. Elle n'a dit ni oui ni non, mais qu'elle avait un lit pour le coucher.

— Le sien, fit durement Lersch. Et tu l'as crue, Silésien ?

— J'ai été prisonnier, dit soudain Martin Hogarten, à l'autre guerre. J'étais très jeune. Un soir, dans la grange, une femme est venue s'étendre près de moi. Au matin, ils l'ont surprise et chassée à coups de pierres...

Ils se turent.

— Es-tu d'accord, Silésien ?

Le soldat hésitait.

— Cela est grave, dit-il.

— Voilà des jours que nous en discutons, clama le cordonnier Pech. Allons-nous tout remettre en question à cause de celui-ci qui n'a pas accompli sa besogne ? Qu'il demeure étendu sur la paille de la maison d'école !

— Tu passeras chez Büsser et chez Brecht, dit Stelzhammer en se tournant vers Martin Hogarten. Gens de la campagne, vous devez vous aider. Vous vous connaissez mieux aussi.

— Qu'en sais-tu ? dit Hogarten.

Ils se levèrent. Le Silésien était pâle. Comme les compagnons de Melchior sortaient, il y eut une éclaircie et le soleil, par la porte ouverte, vint frapper le pot de faïence rouge. Le gardien de la maison d'école, un genou sur le banc, regarda par la fenêtre étroite : un prisonnier traversait la place, suivi d'un chien. Il savait bien où il allait, le prisonnier, vers quelle femme un peu lourde qui prendrait un torchon pour essuyer un verre et lui donner de la bière. Aucune femme du village n'avait jamais invité le Silésien. Il sortit sur le perron et appela. Le chien se mit à aboyer.

— Paix ! cria le prisonnier.

— Rentre ! ordonna le Silésien.

Mais le prisonnier poursuivit son chemin vers la ruelle, et le soldat haussa les épaules. Il avait horriblement mal. La servante dut lui apporter un punch avant qu'il s'étendît dans le corridor de la maison d'école, jusqu'au moment où les prisonniers rentreraient, tard, couverts de boue. Puis, dans la nuit, le Silésien, qui ne pourrait jamais dormir, les entendrait crier des noms de femmes...

★

Ils apparurent en même temps, derrière la haie et le long du chemin, aux quatre coins de l'horizon, sous les nuages au poitrail noir qui dévalaient le ciel. Ils venaient des fermes et du village, du côté des étangs et du bois de bouleaux, descendant les collines, traversant les haies de prunelliers et le sergent de bataille Amalia, d'un large signe de la main resserrait autour du prisonnier leurs rangs. Hervé ne pouvait s'enfuir. Mathias était parmi eux, et Stelzhammer, Lersch avec Martin Horgarten, Hans Wildkopf, des hommes jeunes et fiers que le prisonnier ne connaissait pas. Il y avait même un soldat qui, de loin, ressemblait à Melchior, en veste, et lui faisant signe.

Ils ne portaient aucun bâton de sorbier et ne lançaient pas de pierres. Ils s'approchaient rapidement. Appuyé contre le ventre tiède de Holen, le prisonnier tremblait. Il tenait son fouet à la main comme un sceptre dérisoire.

Amalia les conduisait, et la chienne de Melchior courait joyeusement devant elle. L'enfant triste avançait hardiment, de quelques pas en avant d'eux, sans jamais se retourner. Elle seule combattait vraiment.

Il pleuvait depuis plusieurs jours. L'hiver revenu collait à la terre. L'enfant maigre trébuchait. L'homme en veste de soldat fit un pas pour la retenir.

Vers le milieu du champ, ils s'arrêtèrent.

— Avance, cria l'un d'eux.

Le prisonnier ne bougea pas. Il regardait les sillons qu'il avait tracés, un peu hésitants comme les premiers jambages d'un écolier, ou les pas d'un homme enfin sorti de la prison, et cet homme est aussi un écolier qui doit apprendre la liberté. Plût au ciel qu'il puisse alors s'appuyer sur le bras d'une femme ! Le prisonnier songeait qu'il avait été tout à fait heureux, dans le passé, et le passé est toujours un bonheur. Mais les jours de Melchior ne reviendraient pas. C'était fini. Jamais plus le prisonnier ne sera là, derrière le cheval Holen, parce que des hommes vigoureux sont apparus dans les sillons, avec des pensées mauvaises. Tout lui appartenait encore, la charrue et

l'horizon, et les longs jours de brume et le lent piétinement dans le champ de betteraves étaient encore son présent, parce que sans cesse recommencés, on pouvait croire qu'ils recommenceraient sans cesse. Les nuages crevaient sur ses épaules, l'un après l'autre, les jours venaient à lui et les nuits près de Martha, les nuits futures appelant les nuits passées, les caresses du soir demandant celles du matin. Il vivait à l'aise dans ces champs et la maison humble de Melchior, parce qu'il avait tout mis en ordre, les piles de bois dans l'appentis, et la place de la femme et de la jeune fille, dans l'alcôve et sous l'édredon vert, et qu'il avait enfin trouvé sa place de maître et de prisonnier. Un instant, devant les hommes arrêtés, il fut dans le présent, tout entier, et les chaussures de Melchior qu'il portait lourdes de terre, l'empêchèrent de bouger.

— Nous ne te voulons pas de mal, dit quelqu'un, seulement guérir ta soif.

— Ton péché ! cria Klaus Pech.

— Ta faim !

— Un prisonnier ne peut-il avoir faim et soif? demanda-t-il.

— Et désirer aussi une couette chaude dans une alcôve, ainsi qu'une compagne ?

— Qu'as-tu fait à nos fils ? dit Mathias.

— Nos femmes !

— Tu es un soldat, prisonnier, dit l'homme en veste de soldat. Obéis-nous.

— Pourquoi mentir, cria-t-on, quand nous avons tous l'intention de le battre ? Pourquoi Klaus Pech aurait-il mis ses guêtres de cuir et ses pantalons de toile pour marcher dans les terres détrempées et se battre ensuite, à dix contre un homme ?

— Non, dit Hogarten... Rien n'est prouvé contre lui.

— Faudra-t-il donc attendre que Martha soit enceinte ? Ou ta femme, Hogarten ?

— Il est sans défense, dit le soldat.

Le prisonnier le regarda. Aucun d'eux ne détourna les yeux. Tous étaient très calmes. Il devina que le complot était depuis longtemps préparé.

— Vous avez envoyé vos fils pour me prévenir, dit-il lentement... Je ne me suis pas méfié.

— Ils sont venus d'eux-mêmes, répondit Mathias.

— Sans doute parce qu'ils ont entendu des propos à ta table, mais ceux que tu tiens la nuit à tes brus, qui les dira ?

— Des mots ! s'exclama le prisonnier.

Mathias était le plus acharné, avec Stelzhammer de tous ceux avec qui le prisonnier a bu, à la table ronde, un soir où Melchior s'en est venu calme et plein de force.

— Tu as trahi Melchior !

— Ton maître !

— Paix ! hurla Hogarten. Nous te prions seulement d'avancer et de nous suivre. Baisse ton fouet, tu n'as rien à craindre.

— Que me voulez-vous ? cria le prisonnier.

— Rien que te conduire à la maison d'école, t'y enfermer.

Le cheval hennit.

— Ne suis-je pas au travail ? dit Hervé.

— Oui, tu fais le travail de Melchior, on le sait. Tu travailles trop, prisonnier, — nuit et jour !

Ils se mirent à rire.

— Si Melchior est mort, reprit le prisonnier, ne faut-il pas labourer son champ?

— Et protéger sa veuve, sans doute ? Mais ce n'est pas à toi, prisonnier...

Le prisonnier ne voulait pas partir. Plus tard, il saura la cause de son entêtement : le champ de Melchior est devenu son champ. Les hommes qui voulaient l'en chasser n'avaient point tort.

— Avance ! cria de nouveau Stelzhammer

Le prisonnier fit claquer le fouet. Ils reculèrent.

— Chien ! hurla Stelzhammer.

— N'approche pas, dit le prisonnier.

— Allez-vous le laisser ainsi, hommes ? cria Amalia.

La lanière lacéra le ventre du gros homme qui recula en gémissant. Le cheval bondit en avant ; aussitôt le prisonnier se trouva entouré

et reçut un coup sur le front. Mais la douleur ne pénétrait pas en lui. Elle demeurait une chose étrangère, il ne l'avait pas encore faite sienne. Les sourcils épais du prisonnier arrêtèrent le sang. Rien ne l'aveuglait. Il serra la lanière et le manche dans sa main droite, car ils étaient trop près maintenant, il frappa sur des têtes énormes et rouges, passa sa main sur son front, sur sa joue couverte de sang, et continua à frapper. Il n'y avait plus en lui nulle peur puisque tout était enfin arrivé, enfin là, le dur travail qu'Amalia avait fixé sans le lui dire, de bon matin, ainsi que dans le moment où l'homme apparaît debout en haut du parapet, n'apercevant plus la mort, mais le chemin à parcourir vers elle. Ils criaient autour de lui. Le prisonnier vit Hans Wildkopf se tordre de douleur ainsi que le Silésien sur son grabat. Martin Hogarten essayait de prendre son fouet au prisonnier. Il était beaucoup plus grand et fort que lui, mais le prisonnier serrait bien le fouet de Melchior. Il défendait ce qui était à lui. La chanson du fouet sur les chairs plaisait à ses oreilles.

Il reçut un coup dans le ventre et s'agenouilla. Alors, il se découvrit plus fragile et n'essaya plus de se protéger. Les hommes lui apparurent, démesurés. Il chancela.

— Déshabille-le, cria-t-on.

Il portait une chemise déchirée. L'air était vif, la terre fraîchement remuée sentait la

guerre et la mort, l'odeur forte des fosses creusées le matin même. Quelqu'un avait pris le fouet et le cinglait sur les reins. La colère montait en eux. L'homme frappait de plus en plus fort.

— Sur les parties, sur les parties, ! cria Amalia... Parce que par elles il a péché !

Elle était une fille des marais, elle aussi. Les sillons fumaient. Du sang noir était répandu sur la culotte de toile de Klaus Pech et sur la terre qui ne l'absorbait que lentement, saturée d'eau. Stelzhammer, de tout son poids, pesait sur la poitrine du prisonnier. Le prisonnier tout à coup songe qu'il va mourir. Il pousse un cri auquel Hogarten ne se méprend pas. Il était seul. Martha n'est point venue s'étendre près de lui dans l'étroit sillon. Bientôt il ne pensa plus à elle. Il essayait de se retourner. La terre était molle, il ne pouvait la saisir. Elle entrait dans ses yeux, dans sa bouche. Sa gorge enflée refusait de crier.

— Il ne crie pas, il ne crie pas ! clama Pech... Frappe plus fort !

Et il prit à son tour le fouet. Sur la terre brune la chair du prisonnier est toute blanche. On dirait un énorme ver de terre, souillé d'un peu de sang, qui se tord dans le sillon et que des enfants méchants, à l'aide d'une fine baguette de coudrier, peuvent bien casser en plusieurs morceaux, ou une racine de chiendent qu'il faut jeter au loin. Les hommes le

regardaient avec horreur. Quelques-uns détournèrent la tête.

— J'ai fait la guerre, commença l'un d'eux...

— Cela suffit, cria Martin Hogarten en arrachant le fouet des mains de Klaus Pech. Allons-nous le laisser là ?

— Qu'elle vienne le chercher, Martha ! Ils pourront s'amuser cette nuit !

— Essaye de marcher, dit l'homme à la veste de soldat.

Le prisonnier s'écroula. Un feu violent le dévorait. Il lui semblait que son corps était coupé en deux, jamais il ne pourrait rejoindre les deux parties. Lersch dételа le cheval. Ils le hissèrent sur l'arçon, mais ils devaient de chaque côté le soutenir. Ses vêtements étaient déchirés, et la veste seulement jetée sur lui glissait sans cesse. Sous la pluie, il se cramponnait à la crinière de Holen. Il ne tarda pas à s'évanouir.

Quelques-un les avaient quittés. Ils passèrent devant la forge où Lersch s'arrêta pour mettre ses vêtements à sécher. Toutes les portes et les fenêtres du village étaient closes. On ne voyait nulle femme sur le pas de sa porte et aucun prisonnier ne traversait la place, suivi d'un chien.

— Pourtant, nous ne te voulions pas de mal, dit Martin Hogarten lorsqu'ils l'eurent reconduit à la maison d'école. Crois-moi.

— Rien qu'une leçon, une bonne leçon, fit un autre.

Les maîtres avaient donné congé à leurs prisonniers. Et ceux-ci étaient là, tous, silencieux, au fond de la maison d'école. Un abîme était entre les maîtres et les serviteurs, et les maîtres aussi demeuraient tristes et muets. Ils étendirent le prisonier sur la paille. Le Silésien s'était approché, pansait ses plaies. Une femme entra, la servante d'auberge qui avait un tablier vert. Elle apportait un verre d'alcool. Martin Hogarten la repoussa :

— Cela n'est pas bon pour lui, dit-il.

Elle ne s'y trompa pas et regagna l'auberge où l'homme au cordonnet noir attendait.

— Qu'il ne boive surtout pas, dit Martin Hogarten en s'en allant... Tout au plus un peu de lait.

— Tu ne sortiras plus, avant des jours, dit le Silésien.

Et le soir, sur les prisonniers, il ferma la porte.

— C'est fini, dit-il, maintenant. Tous les deux, nous allons être renvoyés. Peut-être dois-tu t'estimer heureux, prisonnier. Si les femmes t'avaient pris, elles !

VI

Sarah Klahn a rendu visite aux femmes du village, celles qui se tiennent sur les seuils, énormes engelures, avec un seau d'eau bleue près d'elles, celles des métairies à mi-flanc des collines, dont le regard demeure toujours baissé vers le village, celles des maisons humides, toussotant près des feux de tourbe, les yeux sombres, un châle usé sur leurs épaules, près de la forge et de la bourrellerie les femmes de Lersch et de Klaus Pech, et dans la maison de Mathias les brus empêtrées d'enfants. Elle a trouvé des femmes ignorantes et chuchotantes dans les cuisines, apeurées devant la démarche de Sarah Klähn, honorées de cette visite ; des femmes hardies qui posaient sur elle un regard moqueur et

cherchaient le but très secret de la femme du pasteur ; des femmes encolérées contre la fille des marais qui portait atteinte à leur honneur, mais d'honneur, ces femmes ne pouvaient en avoir car nulle tentation n'avait été dressée devant elles pour être repoussée de leurs mains avides ; des femmes qui ne comprenaient pas, avant bien des mots, à quoi voulait en venir la femme de leur pasteur ; des femmes calmes qui voulaient tout savoir et discutaient longuement le lieu de leur rendez-vous et le nom des participantes, mais il n'y avait aucun rendez-vous et Sarah n'avait aucun plan ; des femmes timides qui craignaient on ne savait quoi, qui avaient peur d'agir ; des femmes très maternelles qui allaitaient devant la visiteuse et revenaient sans cesse dans leur conversation aux enfants ou à l'homme qu'elles devaient servir ; des femmes humbles et parfois cruelles qui voulaient tout de suite accompagner Sarah Klähn, laquelle devait modérer leur colère, pour cracher au visage de Martha Kletschmayr. La femme du pasteur était rusée. Elle interrogeait tout d'abord, et la femme disait avec quelle patience elle attendait son mari, car une femme impatiente était toujours dangereuse, Sarah Klähn connaissait le feu qui la dévorait comme il avait fait de Martha Reneke après Franziska Keeffe, et celle-ci ne pouvait être une alliée certaine, mais quand elle était sûre de la chasteté de la

femme, Sarah posait de nouveau des questions très précises pour savoir si son interlocutrice n'avait jamais rien remarqué dans le comportement de Martha Reneke. La femme se souvenait alors ou elle découvrait en elle des soupçons auxquels elle n'avait pas voulu s'attarder, que le prisonnier était déjà là quand Jonathan vint au monde, qu'on avait vu le prisonnier, seul dans l'appentis, assembler les planches du cercueil tandis que Martha, immobile et muette, était chassée de sa douleur et de la conversation des femmes, qu'elle s'était remise très tôt au travail, près du prisonnier, — jusqu'aux crocus desséchés qui demeurèrent trop longtemps à son corsage. Aussi avait-elle toujours soupçonné la veuve de Melchior, toujours seule dans les sillons et sur les chemins. Que devait faire le village ? Elle savait que les hommes s'étaient assemblés autour de la table ronde de l'auberge et que les femmes ne resteraient pas inactives derrière leurs compagnons. La femme qui avait commis une faute, le pasteur Klähn pouvait lui tendre une main secourable, mais celle qui depuis si longtemps péchait, le vice était en elle et l'on ne pouvait guère chasser le vice sans chasser l'être humain, punir le péché sans blâmer aussi celle qui l'avait contenu et s'en était si longtemps repue. Il n'y avait pas d'exorcisme pour écarter le mal, sinon de chasser celle qui le possédait. On pouvait le regretter, mais de

telles superstitions étaient depuis longtemps mortes dans nos campagnes et ne subsistaient plus que dans les pays catholiques où le prêtre est plutôt un sorcier. Enfin, il fallait veiller sur le village, et si l'on pouvait pardonner seule à seule, le village, lui, devait chasser celle qui se conduisait mal. Sans doute l'homme était coupable — et les femmes ne distinguaient pas très bien le soldat mort du prisonnier — qui serait puni par les hommes du village et ses maîtres, mais la femme ? Son châtiment ne pouvait venir que de ses compagnes.

Elles ignoraient toutes, même Sarah, ce qu'il fallait faire. Cela éclaterait comme un orage d'avril dans l'air glacé. Le cœur des femmes était plein de colère, lui seul allait parler. Sinon, disaient-elles, à quoi bon demeurer chaste ?

— Vous souvenez-vous quand l'enfant Jonathan est mort? demandait Sarah Klähn.

— Oui, vers la mi-novembre. La femme de Reneke était seule.

— Comment cela ?

— Il paraît que c'est ainsi : les femmes des marais accouchent dans le silence, sur le flanc. Parfois, elles ont un lit de roseaux secs ou de stipes plumeuses.

— Mais Amalia ?

— Elle alla chercher le prisonnier qui était au travail.

— Avez-vous donc été seule, vous aussi,

quand l'enfant que vous avez là est venu au monde ?

— Non, pas cette fois-ci, mais celui que vous avez rencontré, sur la marche... Cela peut arriver quand le père justement vient d'aller quérir la matrone, tout le travail peut être fait à son retour, ne le savez-vous pas ?

Sarah Klähn soupirait.

— Mais votre enfant n'est pas mort, et celui de Melchior dans les paumes souillées du prisonnier...

— Cela peut arriver. Un homme ne sait rien de ces choses, et si la femme n'a plus la force et ne peut se relever...

— Vous auriez eu cette force, vous ?

— On ne peut le savoir.

Jamais aucune d'elles n'interrogeait Sarah Klähn, qui était mère, cependant. La femme du pasteur ne poursuivait aucun but. Elle ne savait même pas où elle allait, si rapide, si pressée de ferme en ferme, ses cheveux gris serrés dans une résille. Elle était active et laborieuse, tout comme Martha Reneke que les femmes avaient comparée à une fourmi. Il lui fallait agir, se dépenser ; avec cela assez mécontente d'elle-même. Elle ne parlait non plus du mal, mais chacune de ses démarches, tout à fait désintéressée, était un gain contre lui. Ses paupières étaient lourdes. La peau de son cou, qu'elle avait long, était devenue jaune et sèche, et toute sa vieillesse était là ;

son front n'avait pas une ride. Mais des lignes profondes creusaient son cou, l'une au-dessus de l'autre, aussi portait-elle une lourde chaîne d'or, plusieurs fois enroulée. Elle se sentait lucide et forte et pourtant elle n'avait fait aucun projet et n'avait pas une haine véritable contre Martha. Lorsqu'elle était seule, elle ne pensait pas à la femme de Melchior, mais au Leiter, ou à son fils, Martin Klähn. C'était cela le plus surprenant, elle n'en voulait ni à Martha ni au prisonnier. Pas plus qu'elle ne savait bien ce qu'elle voulait quoique tout son être fût tendu dans son action. Elle était une flèche rapide, et la main qui avait tendu l'arc, et l'arc, et le carquois, mais pas sa volonté, et elle ne voyait pas le but.

Toute la nuit, Martha entendit Amalia tousser. Le matin, c'était dimanche. L'enfant grelottait de fièvre et ne se leva pas. Martha décida de se rendre au village. Elle n'y était pas allée depuis plusieurs semaines. D'ordinaire, Amalia allait au temple et faisait les achats de la semaine, à l'épicerie Wink et chez Stelzhammer. Depuis plusieurs jours le prisonnier n'avait pas paru. Il était enfermé à la maison d'école. Martha irait voir le maire qui avait demandé à lui parler.

Il avait beaucoup plu la veille mais le soleil était enfin là. Par les rues désertes et silencieuses, Martha parvint assez tard au temple

où elle demeura dans le fond pour ne pas se faire remarquer, mais le pasteur Klähn la regardait avec insistance, tandis qu'il parlait : « Heureux l'homme qui ne marche pas sur la voie des pécheurs et qui ne s'assied pas en compagnie des moqueurs, mais qui trouve son plaisir dans la loi de l'Eternel et qui parle d'elle jour et nuit. Il est comme un arbre planté près d'un courant d'eau qui donne son fruit en sa saison et dont le feuillage ne se flétrit point. Et tout ce qu'il fait, réussit. Il n'en est pas ainsi des méchants : ils sont comme la paille que le vent dissipe. *C'est pourquoi les méchants ne restent pas dans l'assemblée des justes. Car l'Eternel connaît la voie des Justes : et la voie des pécheurs mène à la ruine.* »

Alors Martha fit un geste extraordinaire, par lequel elle se désigna elle-même. Elle se leva et sortit, mais demeura sous le porche. A leur tour, les fidèles apparurent. Martha salua rapidement les femmes qui semblèrent ne pas la reconnaître. Elle crut qu'on lui en voulait d'assister si peu aux offices, car il ne lui semblait pas que ces femmes aient pu deviner le pasteur. Mais les femmes évitaient de la regarder. Celle de Stelzhammer vint à elle:

— Ta place est à la maison d'école, dit-elle lentement. Je crois qu'on t'attend là-bas...

Martha haussa les épaules.

— Soit, répondit-elle. Vos hommes ont blessé

mon serviteur, mais le pasteur ne l'a pas secouru, ni la femme du pasteur.

— Et peut-être pourras-tu te marier...

— Sur la paille ! cria quelqu'un.

Martha Kletschmayr s'en alla rapidement. Quand elle entra chez Lisbeth Wink, l'épicière, celle-ci lui demanda si elle était passée déjà chez Stelzhammer.

— Non, dit Martha.

— Ah ! bien, fit la femme, parce que Stelzhammer ne vous aurait pas servie et nous avons reçu l'ordre de ne pas le faire.

— L'ordre ? Et de qui ? demanda Martha étonnée.

— Je ne vous le dirai pas.

— Mais pourquoi ?

— Cela aussi vous devez le savoir.

Les femmes, dans l'étroite boutique, se turent. Martha les regarda. Elle ne parvenait pas à comprendre.

— Tu ferais mieux de t'en aller, Martha Kletschmayr, dit enfin une jeune femme qui portait un enfant dans ses bras. Ne sais-tu pas ce qu'on a fait à ton prisonnier ?

— Pourquoi partirais-je ? dit Martha. Vous m'avez fait tort. Il n'y a plus personne pour remplacer Melchior. Il faudra bien pourtant que vous me donniez un prisonnier...

— Wink ! Wink ! appela l'épicière... Il faut la mettre à la porte !... dehors !

Martha Reneke sortit. Elle aperçut sur les

marches quelques femmes qui n'avaient pas voulu entrer derrière elle, ou qui l'attendaient.

— Martha du prisonnier ! Que viens-tu faire ici ? De qui es-tu donc l'épouse ou la veuve ?

Martha eut peur.

— Va-t'en de ce village, puisque ton mari est mort, et ton enfant. Ah ! sans doute, devaient-ils mourir, afin que tu puisses... débauchée !

Derrière elle, sur la route, Martha entendait la troupe des femmes, d'abord indécise et murmurante, qui se rapprochait peu à peu. Martha marchait vite, enjambant les flaques. Elle ne voulait pas courir cependant pour ne pas avoir l'air de fuir. Après le tournant de route, il sera temps, se disait-elle. Il lui semblait qu'elle devait maintenir son allure, comme si elle ne les redoutait pas ; les femmes alors n'iraient pas plus vite. Elle avait une assez forte avance et, si elle atteignait la forge, elle serait sauvée. Elle passerait à travers champs et les femmes endimanchées, parvenues à la sortie du village, arrêteraient leur poursuite. Elle n'avait pas eu le temps de passer chez le maire, ni à la maison d'école. Elle enverrait Amalia dès que celle-ci serait remise. Martha passa devant la maison de Lersch, mais les femmes étaient beaucoup plus proches qu'elle n'avait pensé et elle n'osa grimper le talus de la route. Elle poursuivit son chemin, angoissée. Sa peur augmentait de plus en plus

tandis qu'elle approchait de chez elle. Elle avait divisé son chemin par étapes, et il lui avait semblé tout d'abord que le péril diminuerait si elle accomplissait chacune d'elles sans que les femmes l'aient rejointe, et il en était ainsi, mais la peur n'allait pas avec le péril. Lorsqu'elle parvint au carrefour, sa peur était beaucoup plus grande bien que les femmes, à ce moment, aient disparu de la route. Certes, le péril diminuait, quelques-unes avaient dû se lasser et s'en étaient retournées chez elles, mais Martha était de plus en plus inquiète. Son cœur battait violemment, bien qu'elle ne connût pas l'intention des femmes et ne pût se représenter réellement le danger auquel elle essayait d'échapper. La peur se nourrissait d'elle-même, n'engendrant nul fantôme que la raison eût tout aussitôt dissipé, et Martha avait peur de se retourner sur elles.

Elle traversa la cour, essoufflée. Une poule s'envola lourdement et alla se cacher sous l'appentis. La chienne de Melchior gronda. La porte était fermée, la fenêtre close, et la porte de l'étable. Martha frappa violemment, appelant Amalia.

— Ouvre, cria-t-elle, les voici...

De l'autre côté de la barrière, les femmes venaient d'apparaître. Un grand silence les séparait de Martha. Sur le seuil, sanglotant contre la porte, le soleil doucement l'enveloppait, au plus loin de ces furies, arrêtée, immobile.

Derrière la porte se tenait Amalia et Martha pouvait l'entendre tousser.

— Ouvriras-tu ? cria-t-elle.

— Non, dit l'enfant.

Les femmes demeuraient immobiles, fort étonnées de ne point voir entrer chez elle la veuve de Melchior Reneke. Elles comprirent enfin et se mirent à jurer et à rire et à la couvrir d'injures.

— Laisse-la dehors, Amalia Kletschmayr !

— Mais peut-être la sœur est-elle avec un homme, et pourquoi n'aurions-nous pas le droit de rosser son aînée ?

La porte s'entr'ouvrit enfin et le bras maigre d'Amalia apparut comme un bâton qui allait la frapper :

— Tu as oublié le livre des Psaumes sur la table, cria la malade. Retourne, retourne prier, le voici !

Et elle lui lança son eucologe qui tomba sur la marche où Martha Kletschmayr ne le ramassa pas...

★

Prisonnier dans la maison d'école, une semaine durant, Hervé attendait. Maintenant que le châtiment est venu et que les hommes ont lacéré son corps avec le fouet du maître, il sait ce qui ne peut manquer d'arriver, que la femme de Melchior va bientôt se mettre en

route pour poser sur lui ses mains blanches et s'étendre à ses côtés.

Les cartes glissent et se dispersent sur la paille, elles s'enchevêtrent et parlent confusément, mais peut-être ne sait-il pas lire en elles aussi aisément que dans les yeux d'une femme, ou d'une chienne qui enfante. Le prisonnier rejette les cartes loin de lui et s'efforce de dormir. Jamais il n'a été comme aujourd'hui au plus bas de lui-même, mais bien que ses reins lui fassent très mal sur la paille tassée, il sait aussi qu'il se relèvera d'un bond quand une femme qui aura traversé le village hostile viendra frapper à la porte et lui dire de se lever, ainsi que le danseur lorsque la corde jusqu'au sol a paru s'abaisser et soudain l'envoie jusqu'au plafond du cirque. Mais la force du danseur n'était pas dans la corde. A présent le prisonnier a de bons jarrets, un cœur solide, et peut-être prend-il son élan, dans l'ombre de la salle de classe.

Le monde a été lâche et terrible, à bon droit le prisonnier pourrait se montrer reconnaissant de ce que le monde maintenant paraisse l'abandonner, mais il veut encore lever son fusil sur les oies sauvages, longuement marcher derrière le cheval Holen dans les sillons du maître, et rencontrer derrière les haies des visages pleins de violence. Peut-être a-t-il à se venger. Il veut retourner dans le monde et, pour cela, il faut s'emparer de ce qui viendra, homme ou femme, esprit ou matière, ou simplement d'un levier pour forcer la porte de la maison d'école, d'une barre de fer pour assommer l'homme qui s'opposerait à son dessein. Il se sent merveilleusement tranquille et comme s'il avait beaucoup grandi depuis les coups qu'il a reçus, il songe aussi qu'il aura besoin d'un autre costume et que celui que portait Melchior, les dimanches, lui conviendrait fort bien, comme s'il était homme et *parmi eux*, désormais, ayant perdu sous les coups de Stelzhammer et des hommes du village, sa virginité. Il n'a même aucune impatience bien qu'aucun encouragement ne soit parvenu jusqu'à lui et que la servante de l'auberge n'ait pu lui transmettre un message.

Qu'importe ! Entre lui et Martha, il n'y avait plus de temps ni d'espace. Lorsque Martha avait mis deux noix dans sa paume et qu'il avait enserré la main de la maîtresse, était-ce la main de la femme ou celle du prisonnier qui avait broyé les noix ? La mince cloison de l'étable ou de la fenêtre recouverte de givre n'existait plus, et la barrière de la cour est demeurée, depuis le départ du soldat Melchior, entr'ouverte. Entre qui voudra, un étranger facilement reconnaissable aux lettres grotesques de son manteau, par exemple, comme un lépreux des temps jadis, ou un serviteur au parler lent et comique. Les lettres

avaient peu à peu disparu. Entre le prisonnier et la maîtresse, il n'y avait plus rien qu'une attente certains jours désespérée, un effort pour se taire, des gestes lents et graves un peu plus que de coutume. Seule, Amalia pouvait s'apercevoir de bien des choses, mais non pas la femme curieuse du pasteur qui cherchait des péchés étranges. Il n'était plus un vagabond, mais un homme parmi ceux du village, qui devraient l'accepter parmi eux après le sacrifice auquel il avait consenti et puisque le soldat Reneke était mort.

Les jours passèrent. Les plaies du prisonnier se cicatrisaient. Le Silésien venait fumer près de lui, assis sur la chaise trop haute du maître d'école. Le prisonnier pouvait se demander si le Silésien était un camarade ou un ennemi, et s'il méditait près de lui sa perte ou sa liberté. Mais le Silésien ne se livrait à aucune méditation, attendant l'ordre qui le rappellerait ainsi que son prisonnier et, un soir, au moment de le quitter, il lui annonça qu'il rejoindrait le camp des prisonniers, à S..., le lendemain. On viendrait de bonne heure le chercher. Que le prisonnier soit prêt et ne fasse pas attendre le soldat.

Le prisonnier demeura seul. Aucun ami n'était là pour porter à Martha la nouvelle. Il n'avait aucun projet. Le Silésien, en partant pour l'auberge, avait clos les volets de la maison d'école. Dehors la nuit de mai devait être très douce et les fenêtres ouvertes sur les jardins et les champs. Le prisonnier n'éprouvait aucune peine. Il pouvait abandonner Martha Reneke : il était tout à fait libre, bien que le Silésien parût disposer de lui, à toute heure, Il le dirait à Martha Reneke.

Le prisonnier dormait profondément quand Martha vint frapper à la porte de la maison d'école. Elle hésita longtemps lorsqu'un cri étouffé, poussé par un homme endormi, la décida.

— Prisonnier !

— Qui est là ? cria-t-il.

Et il se leva.

Une femme l'appelle de nouveau, mais ce n'est pas comme un soir de novembre par la bouche d'une enfant méchante. Une vraie femme amoureuse et belle qui est venue par les jardins et les arrière-cours pour ne pas être montrée du doigt. Elle le connaît et elle vient le chercher, non pour un travail répugnant et qui n'est pas de sa partie, mais pour qu'ils dorment cette nuit l'un près de l'autre, et beaucoup de nuits.

Le prisonnier pourtant n'appelait pas la femme, lorsqu'il demeurait dans la maison d'école, secoué par la fièvre, rien que *l'appel* inquiet de la femme, ce cri tremblant semblable à celui que pousse, à cette heure noc-

turne, la femelle du vaneau. Et bien qu'il soit prisonnier dans la maison d'école, seul et misérable, il ne songe pas à pleurer ainsi qu'un enfant qu'on a gardé en retenue, au pain sec et dans le noir. Les rôles sont tout à fait inversés : c'est lui qui ordonne à la femme de venir afin de l'éveiller d'un très long sommeil, qui lui ordonne de l'appeler pour qu'il se lève et apparaisse sur le seuil, dans la clarté de la lune, comme un homme libre. Il veut être appelé par elle, une fois, une *autre* fois, afin d'être sûr de son pouvoir. Il est étendu et misérable, souillé de sang et meurtri mais elle ne vient pas pour le secourir, il n'a plus besoin de personne. On peut appeler quelqu'un et n'être que par lui appelé, ainsi que le mourant qui demande à Dieu de le secourir dans le moment même où celui-ci ouvre pour lui la porte de sa demeure. Il sait qu'elle s'apprête activement et dans le secret — Amalia ne devait rien connaître — afin de le rejoindre au plus tôt, et que les choses et le monde peuvent s'ordonner de telle sorte qu'elle paraisse la maîtresse et vienne lui donner un ordre lorsque c'est lui qui ordonne à la femme humble de venir le chercher. Souvent, lorsque le soleil décline, elle est venue à l'orée du champ lui rappeler l'heure, mais nul ne songeait à dire que la femme ordonne alors bien qu'elle puisse parfois bougonner parce que la soupe est depuis longtemps refroidie. Sinon, il

n'obéirait pas. Elle possède encore toutes les apparences de la maîtresse, le poing solide dressé contre la maison d'école, la voix âpre, mais il peut reconnaître le secret tremblement de la femme devant son serviteur révolté.

Durant longtemps la maison demeure silencieuse et Martha se met à pleurer. Elle craint qu'il ne soit depuis longtemps parti ou ne veuille lui répondre. Mais le prisonnier doit prendre de multiples précautions et ne peut quitter la maison d'école que lorsque le silence est tout à fait revenu et quand le poing de Martha demeure levé et ne s'abaisse plus. Il y a une porte dérobée par laquelle on entrait le bois, dans le cabinet noir des enfants qui pouvait aussi servir de cellule pour les prisonniers. Il trébuche parmi les tables inclinées des écoliers et parvient enfin à pousser la porte. Il contourne les bâtiments, soudain il est près de Martha et la prend dans ses bras. Elle pleure.

...Ils s'en allèrent rapidement sur la route. Le ciel était tout à fait clair, et des rossignols chantaient sous les fenêtres de Sarah Klähn. Mais ils n'ont pas de honte et aucune crainte même lorsqu'ils passent devant la forge de Lersch où des tisons achèvent de s'éteindre, ni lorsqu'ils traversent la cour de Melchior tandis qu'Amalia se retourne dans son sommeil.

Le prisonnier s'arrête sur le seuil et regarde, sous la clarté de la lune, le visage de Martha.

La lumière bosselait ses pommettes, son front paraissait plus blanc, et ses cheveux aussi étaient blancs sous la lune. Elle ne tremble pas et ses longs cils ne s'abaissent pas, et il l'aime ainsi, farouche et docile, sur le seuil de Melchior.

— Je te dis de t'en aller, prisonnier, murmure-t-elle.

Il hésitait.

— Tu sais où tu vas, lui dit-il.

— Avec toi.

Ils entrèrent. Amalia ne se réveilla pas. Sur la couverture rouge de leur lit, Martha avait étendu les vêtements avant d'aller chercher le prisonnier. Il revêtit le costume neuf de Melchior qui gardait à sa boutonnière une fleur de papier blanche que Reneke avait mise là un jour de noce. Il y avait aussi des brins de tabac au fond d'une poche. Le pantalon était un peu long, mais Reneke ne l'avait porté qu'une ou deux fois. Jadis il trouvait que c'était un beau costume avec ses rayures mauve. Il avait une odeur de drap, pas une odeur d'homme. Le prisonnier ne pouvait avoir du dégoût. Mais il conserva ses chaussures bonnes encore, qui étaient d'ailleurs les chaussures de Melchior, son vieux chapeau de feutre qui, depuis si longtemps, avait remplacé la calotte allemande. Il y avait un ruban de moire autour du chapeau, si doux à toucher, et l'ancienne couleur apparaissait au-dessous. Le prisonnier

ne voulait pas avoir l'air de porter des vêtements dérobés, seulement d'être habillé de neuf. La coupe était tout à fait allemande, le veston court, avec de larges revers. Il avait l'air d'un homme endimanché, rien que cela, et sa femme portait une robe bleue, à la mode de la ville.

Soudain Amalia ouvrit les yeux et se mit à pleurer. Martha l'embrassa sur le front. Le prisonnier ferma soigneusement la porte sur la chienne de Melchior et sur l'enfant, mais le cheval, il aurait aimé l'emporter. Une courte dispute s'éleva, au sujet de Holen, entre le prisonnier et la maîtresse.

— Cela ne se peut pas, dit Martha.

Sur la route, ils se donnaient la main et Martha chantait, un lourd panier d'osier, noir, à son bras, qui rejetait son épaule contre l'épaule du prisonnier. On pouvait les prendre pour de jeunes mariés. A l'aube déjà ils étaient parvenus au village des marais où avaient vécu Martha Kletschmayr et sa sœur. Une vieille femme les aperçut tandis que des poulets roux et faméliques se réfugiaient dans la haie. Il y avait du crottin devant les pieds nus de la vieille, comme des boules d'or qui projetaient une ombre immense dans le soleil levant.

— Te voilà de retour, Martha Kletschmayr, dit-elle.

— Bonjour, fit Martha.

— Et voici ton homme ?

— Oui, répondit-elle.

Le prisonnier salua la vieille. Ses mains étaient tombées sur son ventre comme deux feuilles sèches et noires, toutes craquelées, qui seraient bientôt du terreau. Elle ouvrit sa bouche édentée et le prisonnier comprit qu'elle leur souhaitait la bienvenue.

— Les gens des collines, commença-t-elle...

Mais Martha entraîna le prisonnier après avoir prononcé quelques mots du patois des marais, violents et pleins de saccades comme les cris des taquets. Ils s'en allèrent rapidement, quittèrent le village et plusieurs jours vécurent dans les marais, bien cachés. Ils se sentaient tout à fait en sûreté, si la vieille voulait bien ne pas parler. Bien sûr, la sœur méchante avait dû donner l'alarme. Les hommes du village ancien avaient organisé une battue. Ils étaient venus jusqu'ici, armés de gourdins et de fusils, cette fois, Martha Klestchmayr l'apprit par la vieille quelques jours plus tard, qui lui fit d'amers reproches pour n'avoir pas eu confiance en elle.

— Crois-tu que je ne savais pas que c'était ton amant ? lui dit-elle. Cela ne trompe pas. Et un étranger !

Les compagnons de Melchior revinrent un matin, parce que le pays était plein d'oiseaux sauvages et qu'un prisonnier évadé y avait sûrement trouvé refuge ; ils se mirent à

chasser. Le prisonnier entendit, plusieurs jours de suite, les coups de feu. Mais Martha avait conduit le prisonnier dans une île brune autour de laquelle les marais étaient plus profonds, et celui des collines qui s'aventurerait dans les eaux sombres sans connaître le passage, ils pourraient le voir se prendre parmi les herbes et se noyer. Sans doute la sœur Amalia pourrait les conduire jusqu'aux aubiers, mais peut-être ne les accompagnerait-elle pas. Les hommes des collines se lassèrent vite et ne revinrent plus.

De temps en temps, Martha Kletschmayr allait au village faire quelques emplettes. Elle était assez bien accueillie. Ils étaient tout à fait heureux.

...Depuis qu'une femme est allée le chercher à la maison d'école, le prisonnier est libre, bien qu'il doive se cacher parmi les eaux mortes et profondes. Il n'est pas vrai qu'il s'ennuie car les marais offrent mille occupations, et Martha lui a appris à bâtir des verveux, tresser des joncs, et un jour elle se rend à la ville vendre des corbeilles et les boîtes à ouvrage semblables à des nids posés à l'intersection de trois branches d'aubier, tout comme une bohémienne. Elle rapporte du tabac, et le soir, il est étendu près d'elle, fumant le tabac âpre de Pologne, dont la fumée s'élève lentement au-dessus des roseaux.

La voix du prisonnier est dure et tremble à

cause de la dureté plus grande que le prisonnier ne veut pas exprimer.

— Je ne suis pas tout à fait libre, dit-il. Tant que nous cheminerons côte à côte comme deux bêtes de somme, prisonniers l'un de l'autre, à présent. Il faudrait me laisser seul, tout à fait.

— Nous sommes partis ensemble, crie Martha, nous arriverons bien, tous les deux. Sans doute avions-nous les mêmes chaînes. Ne m'abandonne pas.

Elle se met à pleurer. Depuis plusieurs jours, elle voulait dire sa peur et comment ils pourraient vivre dans les marais, s'il voulait y consentir, mais les mots du prisonnier l'empêcheront désormais de parler. Puisque les voici tranquilles, abandonnés par les hommes des collines, pourquoi ne demeureraient-ils pas toujours ici? Le prisonnier pourrait construire une cabane. Elle a rapporté assez d'argent de la ville... Mais le prisonnier se plaint et veut partir.

— Aurais-tu ce courage ? lui demande-t-il.

Lorsqu'ils auront tout à fait quitté les marais, ils se sépareront. Elle répond alors qu'il ne tardera pas à être repris, que le monde est plein d'embûches et qu'elle doit continuer à le conduire, par la main, dans son pays.

— Comme un enfant endimanché, reprend-il, et tu as noué autour du cou sa cravate, celle de Reneke. Où me conduis-tu, Martha? Vers

quelle maison et quels champs où je ne serai pas plus libre?

Elle ne le sait pas elle-même. Tout cela demeurait confus. Lui, il a un grand désir de liberté, il gonfle sa poitrine et regarde les étoiles. Des chasseurs ailés passent au-dessus d'eux frôlant les stipes plumeux.

— Et puis, tu m'emmèneras ensuite par les villes, avec une lourde charge de paniers et de corbeilles, bien que paniers et corbeilles soient vides, et tu me demanderas de construire ici une cabane, semblable à celle où Melchior m'attendait, un fusil chargé près de lui.

— Nous serions heureux, murmure-t-elle.

— L'été passera vite, Martha, il nous faudra un toit, pas un toit de roseaux. L'automne ici doit être lugubre.

Il songe que les rives apparaîtront plus nettes, qu'il sera impossible de le cacher si longtemps. Elle demande alors, avec une sourde irritation, s'il ne regrette pas le toit de la maison d'école et ne se trouve pas beaucoup plus libre qu'autrefois.

— On n'est pas plus ou moins libre, répond-il, on est libre ou non.

La maîtresse n'était pas dure, certes, mais elle était la maîtresse. Et voici qu'elle veut aussi régner sur l'âme du serviteur et qu'elle serre ses genoux dans ses mains et l'empêche de marcher et de se lever. Le travail non plus

n'était pas pénible, mais peut-être avait-il peur du maître absent à cause de la colère qui le saisirait à son retour. La maîtresse, si douce, était plus cruelle encore que le maître Melchior. Les chaînes du prisonnier ne sont pas plus légères, ni plus lourdes, mais elles sont maintenant au creux de sa chair, au plus profond de lui-même, et sans doute lui fera-t-on beaucoup de mal pour les lui enlever. Qu'il les retire lui-même comme une écharde. La solitude seule l'aidera. C'est pourquoi il vaudrait mieux que le prisonnier parte de son côté. On ne peut pas être plus ou moins libre, et le prisonnier veut seulement être libre.

Elle pleure de nouveau, criant et implorant comme le font les femmes, lui reprochant son égoïsme et tout ce qu'elle a fait pour lui. Et que deviendra-t-elle s'il lui prend envie de l'abandonner ?

Mais le prisonnier doit se montrer dur, comme par le passé, et il n'est pas vrai qu'il doive à quiconque quelque chose, et moins encore sa liberté. Sa chair a pu être captive, il a pu se sentir si longtemps prisonnier, il n'appartient qu'à lui seul d'être libre, et une liberté imposée ne saurait être qu'une hypocrite contrainte. Il rit, mais ses lèvres serrent avec désespoir sa pipe et l'eau noire à ses pieds lui paraît tout à coup semblable aux profondeurs de son être dans lesquelles il cherche en vain ce dont il ne sait pas le nom.

— Tu ne m'as pas délivré pour m'enchaîner maintenant, dit-il, non, je ne le veux pas.

A quoi bon être allé le chercher dans la maison d'école où elle a bien cru l'entendre gémir? Elle doit montrer qu'elle est une femme immensément bonne et le laisser partir. Sinon, elle fera de lui un autre homme, mais un autre prisonnier. Et puis, il ne lui doit rien. Il l'a prise un soir dans ses bras et depuis le jour où il a tenu l'enfant Jonathan au-dessus de la flamme, elle n'a rien fait qu'il n'ait voulu d'abord, même lorsqu'elle allumait la lanterne pour aller l'attendre sur la route...

Elle finit par consentir, en pleurant, mais il ne devrait pas oublier ainsi qu'elle est une femme. Que soit faite la volonté du maître. Ils se sépareront au matin pour courir leur chance. Chacun de son côté. Ils ne parviennent pas à dormir, à cause de la dispute. Ils ne se sont pas donné la main, comme à l'accoutumée, et n'osent bouger, étendus sur la couverture à fleurs rouges qu'ils ont emmenée avec eux, malgré le froid qui les saisit et pour ne pas trahir leur insomnie. Leur corps est tout tendu, non de désir, mais de colère.

Avant que le soleil apparaisse, après minuit, le prisonnier se lève et se déshabille. Il écarte les iris pour plonger dans l'eau noire et froide et les nénuphars. Les grenouilles cessent de coasser. Martha se lève et pousse

un cri. Lorsqu'il a disparu, elle retourne en pleurant s'étendre à la place ancienne.

Ce fut cette nuit qu'elle sentit pour la première fois son enfant. Aussi, lorsque le prisonnier sort des roseaux, nu, elle court au-devant de lui. La vase recouvre les genoux blancs du prisonnier. Elle lui tend la main pour qu'il vienne jusqu'à elle, mais il doit se reprendre à plusieurs fois tant la berge est glissante. Il grelotte et des herbes se sont collées sur son épaule. Elle les retire doucement puis pose ses lèvres sur la place. Tout à coup le soleil paraît et la peau du prisonnier fume et devient luisante ainsi que les roseaux, étincelants comme des lames, mais la surface de l'étang disparaît sous les brumes. La lumière et l'eau font saillir les muscles du prisonnier.

— A ton tour, dit-il, déshabille-toi.

Mais elle hésite et il s'en étonne. Il la croyait plus courageuse. Alors elle parle et il la caresse doucement, étendu près d'elle sur la couverture rouge. La femme à genoux retire de ses cuisses les herbes aquatiques et fumantes, et timidement, comme l'aveu d'une faute, dit sa maternité :

— Hervé, oh! Hervé, je crois que nous allons avoir un enfant.

Les marais sont maintenant tout à fait éveillés et pleins de vie, les libellules commencent à paraître, les voici assourdis par le bruit monotone des taquets et le ramage des

hirondelles d'eau, le cri des poules d'eau et des sarcelles. La vase est chaude et profonde comme le premier monde. Des bulles viennent crever à la surface. Les gidels s'envolent vers l'est, à la proue de l'île, faisant disparaître un instant le soleil tant leur troupe est nombreuse. Parfois, le prisonnier se lève, écarte les roseaux et retourne plonger. Il rit et fait signe à la femme qui pleure doucement et rit sur les bords de son île verte. Mais une fois, il revient en sautant sur un pied dans le sentier herbeux qu'ils ont fini par tracer à force d'aller et venir, comme un enfant qui joue à cloche-pied. Une sangsue s'est logée entre ses orteils et il s'appuie sur l'épaule de Martha tandis qu'elle le délivre et jette la bête au loin.

— Tu es ma petite femme, dit-il.

Ils passent ainsi leurs jours comme si rien ne devait jamais survenir. Les temps sont devenus très longs, les aurores brèves. Sur les collines, les prisonniers ont dressé, sur des fourches de bois, les luzernes et les trèfles, et les andains ont commencé à repousser. Le prisonnier ne songe pas qu'il devrait être là-bas, dans les champs de Melchior, près du voisin Mathias, avec une ceinture de flanelle autour des reins. Tout est devenu définitif, rien ne bouge et le soleil demeure au zénith. Comme leur ombre, le temps s'était mis auprès d'eux.

VII

Ils restèrent ainsi quelques semaines, dans les marais, puis se mirent en route pour gagner le pays de l'Ouest.

Ils marchaient surtout la nuit, se reposant durant le jour. Martha avait retiré ses souliers et ses bas. Sa peau était devenue brune comme de l'écume de pipe, toute cornée au talon, et parce que le prisonnier portait toujours quelques paniers d'osier qui gardaient encore l'odeur des marais et formaient au bout du bâton une grappe secouée par le vent et la marche, malgré les vêtements neufs de Melchior, on pouvait les prendre pour des bohémiens qui s'en allaient à la ville.

Une fois, Martha dit :

— Ce serait moins fatigant si un âne pouvait me porter.

— Crois-tu que nous aurions assez d'argent ? demanda-t-il.

Lorsqu'ils furent arrêtés, elle sortit du panier noir un vieux portefeuille qui avait appartenu à Melchior, et sur l'herbe ils étalèrent leur argent. Le prisonnier ne connaissait pas les prix ni l'argent du pays, mais il fut heureux quand Martha, ayant fait deux tas des billets lourds et sombres, des pièces légères, dit qu'ils pouvaient acheter l'âne. Pourtant c'était le tas le plus gros qui disparaîtrait. Acheter un âne n'était pas non plus chose facile, il fallait craindre la curiosité des gens.

« Un âne ? Où voulez-vous donc aller ? Quel est votre pays ? Et cet argent, ne l'avez-vous pas volé ? » Pour toutes ces raisons, Martha hésitait. Mais le prisonnier pouvait répondre que d'ordinaire les bohémiens n'achètent pas les ânes mais connaissent mille ruses pour s'en emparer, et que par conséquent il n'aurait eu nul besoin de voler cet argent. Il sifflait joyeusement les chansons du pays de l'Ouest, même des chansons guerrières que seuls avaient entendues les morts dont les noms étaient marqués sur une pierre au centre des villages. Il était de plus en plus gai, des rides très fines apparaissaient au coin de ses yeux tandis que les plis amers qui encadraient sa bouche avaient disparu. Il ne se rasait plus guère et sa barbe brune dessinait sa mâchoire volontaire. Il avait maigri, sur les routes, et le hâle accentuait ses traits. Martha lui souriait doucement, devenue triste lorsqu'ils eurent quitté les marais. Le prisonnier voulait que sa femme ne fût pas fatiguée pour que l'enfant vînt bien au monde. Et l'âne serait leur serviteur, le premier bien qu'il posséderaient, mais jamais ils ne seraient servis par un homme.

Ils se remirent en chemin. Ils ne s'adressaient jamais aux femmes, rien qu'aux hommes solides et mûrs, de cinquante ans, qu'ils rencontraient. Un jour, comme ils étaient encore dans les marais, un homme qui allait au-devant d'eux leur posa des questions précises et troublantes et finit par les rassurer en riant. Il avait deviné qu'ils voulaient aller, eux aussi, dans le pays de l'Ouest. De plus, le compagnon de la femme, qui portait un costume neuf avec des rayures mauves, tout à fait de par ici, avait un accent singulier et ne connaissait pas le patois des marais, pas même le nom de l'oiseau qu'il avait si bien imité en sifflant, une bergeronnette. Mais que l'homme et la femme se rassurent, il ne les dénoncera pas. Ils pouvaient une nuit s'abriter dans sa grange. Il les conduisit à travers le prochain village jusqu'à sa maison. Mais il ne prononça plus un mot lorsqu'ils furent au milieu des maisons et des gens, car il n'y avait pas d'autre chemin que celui qui passait par le village, et le prisonnier remarqua avec quelle force il tirait sur sa pipe, que brièvement il répondait aux saluts. Et Martha devait dire, si on l'interro-

geait, qu'elle était sa cousine. Mais on se demandait pourquoi l'homme à ses côtés portait un vieux chapeau de feutre et des habits de noce.

Une autre fois, comme ils étaient assis sur le rebord d'une route, un homme arrêta devant eux sa carriole.

— Tu as une belle femme, bohémien, dit-il en clignant de l'œil du côté du prisonnier.

Et il les fit monter malgré leurs protestations. Il s'écarta pour que le prisonnier pût s'asseoir près de lui tandis que Martha, ayant enjambé le banc, s'installait dans la carriole maintenant vide. L'homme dit en riant qu'il aurait préféré la femme près de lui mais que ce ne serait pas décent de paraître ainsi devant sa femme très emportée, ni là où il devait aller, et qu'ils seraient ainsi deux pour conduire la carriole.

— Où devez-vous donc aller ? s'enquit Martha.

— Là où ton homme devrait te conduire, répondit-il en riant. Puis, se tournant vers le prisonnier :

— Il ne faut pas te rendre jaloux, homme, ajouta-t-il. Vois, je ne l'ai pas assise près de moi, ni sur mes genoux !

Il fouetta le cheval. Il riait toujours, clignant de l'œil vers le prisonnier ou Martha selon qu'il parlait de l'une ou de l'autre.

— Dis-moi, demanda-t-il tout à coup, vous

devez vous arrêter souvent pour faire l'amour dans les fossés ?

Il tenait beaucoup de place sur le banc car il était très gros et s'agitait sans cesse, bien qu'il se fût d'abord serré dans son coin. Il portait une casquette de marinier, en drap bleu, délavée, et dont la visière de cuir, à demi arrachée, penchait sur son œil droit et peut-être le forçait à fermer sa paupière. Ses joues un peu molles étaient couvertes de longs poils blonds beaucoup plus clairsemés sur le menton et au-dessus de ses lèvres pâles, comme le duvet d'un adolescent. Il avait des sourcils épais, sans couleur, des yeux bleus et clairs sans grande expression, comme les yeux des angelots de cire. Il portait un gilet de laine déboutonné et sa chemise sale laissait voir sur sa poitrine grasse des poils roux mouillés par la sueur. Il raconta qu'étant jeune homme il avait quitté la ferme de son père avec une toute jeune fille, mais ils n'étaient pas allés bien loin car ils s'arrêtaient trop souvent pour s'embrasser et on les avait tout de suite rattrapés, étendus dans les fougères, à mi-flanc de la colline qu'on apercevait là-bas. Une simple promenade d'amoureux. Et plus tard, il avait épousé la jeune fille qu'il avait rendue enceinte, comme l'homme et la femme pourraient le voir tout à l'heure et comme devrait faire sans doute le rétameur à ses côtés.

Lorsqu'ils furent parvenus au village, l'hom-

me arrêta la carriole devant la mairie, sauta assez lestement à terre, abandonnant les rênes dans les mains du prisonnier

— Je m'appelle Andréas Bäcklein, dit-il. Attendez-moi.

La maison, déjà ancienne, avait de hautes fenêtres. Des enfants jouaient sur le perron.

L'homme demeura longtemps absent. Martha et le prisonnier se taisaient, assez inquiets. Le cheval soudain urina et les enfants rirent et interpellèrent le prisonnier. Hervé haussa les épaules, pour ne pas répondre. Il regardait les hautes fenêtres de la mairie. Soudain, Andréas Bäcklein apparut derrière les vitres verdies. Il avait retiré sa casquette et paraissait un personnage irréel et attentif à ce qui se passait dans la rue. Puis, une autre silhouette s'approcha de lui. Les deux hommes regardaient la carriole et devisèrent assez longuement. Leur débat paraissait fort animé. Enfin, Andréas Bäcklein apparut en haut du perron, serrant des papiers dans son portefeuille.

— Tu avais peur, homme, dit-il en remettant sa casquette, d'une voix changée.

Et cette fois, il ne cligna pas de l'œil. Le prisonnier ne répondit pas.

— Tu as bien fait de ne pas partir. Je regardais justement ce que tu allais faire... D'ailleurs, tu ne serais pas allé bien loin.

Il se mit à rire et frappa joyeusement sur

l'épaule du prisonnier. Sa chemise était sortie de son pantalon à cause des efforts qu'il avait dû faire pour se hisser dans la carriole. D'un revers de la main, il se frotta le nez, cracha à terre, juste au milieu des enfants qui riaient.

— Et j'aurais pu te présenter au maire qui était avec moi, nous aurions fait la noce, bohémien, et cette fois, il cligna de l'œil. Mais sans doute avez-vous vos raisons.

Lorsqu'ils eurent quitté le village, l'homme prit un chemin de terre entre des prairies humides. Ils arrivèrent dans une cour de ferme où une femme épaisse nettoyait son écrémeuse au-dessus de la fontaine.

— Et voici la jeune fille avec qui je suis parti jadis jusqu'aux fougères, dit Andréas Bäcklein avec une soudaine tristesse. Il serait peut-être bon que vous ne restiez pas trop longtemps ici.

Il y avait toutes sortes de gens sur les routes qui conduisaient au pays de l'Ouest, des bons et des méchants, et l'on ne posait pas de questions trop précises à un homme et une femme qui se donnaient la main, paraissaient être des amoureux et marchaient pieds nus depuis si longtemps que les gouttes de pluie des derniers orages avaient laissé sur leur peau brune des taches roses et claires. Celui qui aurait posé ces questions, le prisonnier avait un dur

bâton d'aubier pour lui répondre, car autrement l'autre n'aurait pu comprendre son parler. On savait bien qu'il y avait dans le pays en guerre beaucoup d'étrangers, des cohortes d'hommes jeunes sur les routes ou par les prés et les bois où certains demeuraient cachés, attentifs à l'aboiement des chiens jetés à leur poursuite, d'étranges pèlerins armés d'un couteau ou de durs fruits d'acier qui éclataient lorsqu'on les jetait contre une torpédo trépidante, aux phares aveuglants, qui s'assemblaient en de nocturnes conciliabules dans les ravins et les grottes, des femmes amaigries et des matrones au profil oriental qui s'efforçaient d'atteindre la frontière et qui, depuis longtemps, avaient cessé de pleurer mais possédaient une énergie qu'on n'aurait pas soupçonnée dans ces corps souffreteux ou difformes, des enfants chétifs qui paraissaient venus d'un autre monde ou pas encore nés, et tous fuyaient les temps annoncés jadis par le pasteur Klähn. Ils durent marcher durant le jour et s'arrêtèrent moins souvent dans les auberges. D'ailleurs, les prix étaient de plus en plus élevés, les auberges emplies de monde où l'on ne désirait pas la femme qui était venue sur un âne, si étrangement habillée, et l'homme étranger, silencieux, qui l'accompagnait, surtout la femme, parce qu'elle attendait un enfant, bien que l'homme aussi, qui

paraissait ne rien voir, on découvrait soudain son regard cruel sous le rebord d'un vieux chapeau lorsqu'on avait cessé de le dévisager. Les servantes ne lui adressaient jamais la parole.

Ils n'ont plus rien à se dire tandis que leurs pieds soulèvent de légers nuages de poussière. Martha dit seulement qu'il ne faut pas marcher dans les ornières où peuvent se cacher des vipères. Parfois, le prisonnier, en se retournant, s'aperçoit qu'il marche trop vite et que la femme et la bête ont peine à le suivre. La bête va doucement avec un balancement monotone qui endort peu à peu Martha. Elle a un sabot fendu que le fermier avait badigeonné de goudron avant de la vendre. C'est un âne roux, malingre, dont les yeux énormes font saillir les paupières rougies que la bête n'a plus la force de soulever. Le prisonnier les prend doucement entre les doigts mais elles retombent aussitôt, en même temps qu'une larme coule des yeux gris sur la poussière de la route. Il fait très chaud. La bête reprend son cheminement. Elle doit être aveugle. Tout à coup, elle se met à boiter car un caillou vient d'entrer dans la fente du sabot, et lorsque le prisonnier l'a retiré, elle marche de nouveau, la tête basse et l'on peut croire qu'elle ne s'arrêtera jamais. Martha finit par s'endormir. A la dérobée, dans un champ, le prisonnier arrache une

poignée de sainfoin et de trèfles auxquels se mêlent des graminées poussiéreuses qui croissent au bord des routes et que les enfants du pays de l'Ouest appellent des « voyageurs » à cause de leurs épis poilus qui glissent dans les manches de chemise.

Le prisonnier marche sans fatigue, la veste de Melchior sur son bras. Maintenant, ses compagnons de la maison d'école, et ceux qui ne l'attendent pas encore diront de lui qu'il a été prisonnier. Il s'est évadé avec cette femme endormie qui n'est pas une charge importune, qu'il peut abandonner en chemin ainsi qu'on peut le croire, mais sa liberté. Au moment de partir, de quitter Martha Kletschmayr, il a dû rester avec elle à cause de l'enfant qu'elle va mettre au monde. Mais cela n'a pas grande importance qu'il fasse route avec cette femme derrière lui ou qu'il retourne seul dans son pays. Il est libre à cause de la femme et de l'enfant, car seul un homme libre possède femme et enfant tandis que les esclaves vivent ensemble, fécondant et mourant dans les étables ou leurs ergastules. On reconnaîtra qu'il est tout à fait libre à la femme et à l'enfant qu'il rapporte chez lui comme les preuves de sa liberté. Et les gens ne se trompent pas qui le saluent comme un des leurs et lui demandent où il va, mais jamais de quel village il s'en vient. Il est libre par cette résolution qu'il a prise d'emmener Martha avec lui et de

ne jamais la quitter. Mais il n'a pas pris de résolution qui l'enchaînerait encore, il n'a pas eu le temps dans l'île brune et verte ou lorsqu'elle est venue frapper à la porte de la maison d'école, par lui appelée. Il s'est levé aussitôt. Et lorsqu'il a caressé Martha, elle a su tout de suite qu'il ne l'abandonnerait pas.

C'est en cela qu'il est libre : dans cette décision spontanée qu'il n'a même pas exprimée, sur laquelle il n'a nul besoin de revenir et qu'aucune force au monde ne pourrait le contraindre à ne pas exécuter. Même, s'il doit être repris, il a choisi sa route. Il pourrait faire demi-tour et retourner à la maison d'école, si des soldats l'arrêtent, chaque pas qu'il fait lui appartient, il est libre dans cette appartenance de ses gestes à lui-même, non pas au monde, qui fait que ses gestes sont fort différents de ceux qu'il accomplit dans le champ de betteraves, jadis, et le lent piétinement derrière le silo. Il s'en va avec Martha Kletschmayr devenue son destin et sa liberté. Elle est lui. Nu et frissonnant lorsqu'elle a parlé dans son île, il a senti la liberté monter en lui, inondé de liberté et de lumière, dans le monde naissant, putrescent et magnifique sous l'énorme soleil rouge. La liberté alors venait de lui, rayonnait sur le monde, soulevait le soleil au-dessus des roseaux et des brumes, et comme une envie amoureuse, faisait l'homme plus fort et hardi. Elle n'est pas un don du monde, mais de

l'homme au monde, un bienfait. Il retourne alors dans l'eau sombre, parmi les nénuphars, comme s'il faisait un bond pour laisser passer, dans le sentier herbeux, une couleuvre d'eau. Sa liberté est dans ce saut de côté qui l'écarte du monde et le met à une autre place, dans la vase tiède et l'eau croupissante où fuient les têtards, comme elle est en son élan et ce plongeon, de nouveau, dans l'eau noire et glacée. Il est libre. Il prend la liberté et vient porter à Martha une fleur blanche, tout emplie d'eau, avec une tige démesurée qu'il laisse traîner derrière lui. Dans sa nudité victorieuse et conquérante, il donne au monde sa liberté.

La liberté du prisonnier ne se sépare pas de cette possession de la femme du maître Melchior. Elle était dans cette lente et patiente reconquête de sa virilité où Martha ne fut qu'un prétexte. Il s'est voulu libre et viril ensemble, l'un n'allant pas sans l'autre. Il a élevé Martha en même temps que lui-même au-dessus d'eux et des gestes quotidiens, et maintenant il ne se réalise pleinement que dans les entrailles secrètes de Martha où se forme son image, dans leurs rapports devenus si différents, la déférence de Martha, le ton autoritaire de l'homme, dans ce couple qu'ils formaient, unique, irremplaçable du maître et de la maîtresse, et c'est pourquoi il partait avec elle vers le pays de l'Ouest.

Sa liberté est en la femme à ses côtés, elle

ne vient pas de Martha Kletschmayr comme on pourrait le croire ainsi qu'un don généreux, un lait maternel et fécond dont elle aurait abreuvé le prisonnier, ou de quels dieux transmis? Martha, certains jours, avait pu l'affirmer.

Lorsqu'elle allumait un feu dans les marais, elle s'étonnait que la voix du prisonnier se fît dure et insolente et ressemblât à la voix de Melchior, et qu'il osât injurier la maîtresse à qui il ne voulait rien devoir, surtout la liberté! Que lui importent les vêtements de Melchior. Et les gens du village se trompent beaucoup, ainsi qu'Amalia, s'ils croient la femme responsable de tout. Elle n'a rien donné au prisonnier, si l'on veut mettre à part une poignée de noix ou son corps, de temps à autre. Mais le prisonnier a mis en Martha Reneke la liberté comme une semence bien enfouie dans le champ du maître et que le maître peut sans cesse, et lui seul, aller prendre. Seulement le prisonnier est devenu le maître, et voici qu'il a pris la liberté et qu'il s'en va. Il a eu besoin de la femme du maître. Mais il avait aussi besoin de Sarah Klähn et de Mathias Schönemann, d'Amalia. Martha Kletschmayr est mieux qu'une femme généreuse et qui ne connaît pas les dons qu'elle fait, elle est sa liberté. Il a pris Martha dans ses mains devenues rugueuses à force de travail — le travail aussi n'a pas été pour peu de chose, mais il a dû con-

quérir le droit de travailler et s'il avait eu jadis le besoin d'être captif, cet élan vers la souffrance et la nuit ne fut qu'un long détour vers les jours nouveaux. Maintenant chacun de ses gestes s'explique aisément, encore que le prisonnier y songe fort peu et ne regarde pas derrière lui. Il a pu paraître que tout venait du dehors, la pluie et la neige des longs jours ou la nouvelle portée par Sarah Klähn que le soldat Reneke a rencontré la mort. Le prisonnier est responsable de la mort de Melchior. Le maître a chancelé sur les marais gelés comme si le prisonnier l'avait poussé traîtreusement de l'épaule, et dans sa propre maison où seule l'écoute attentivement une enfant querelleuse. Le prisonnier n'a pas voulu partir dans le temps choisi par le maître. Melchior est mort longtemps après le maître. Le prisonnier n'a pas tué le soldat Reneke, là-bas, près du saule creux, mais, depuis plusieurs jours il avait tué le maître Melchior. La mort de Reneke est inutile, rien qu'une conséquence.

Depuis longtemps Martha Kletschmayr et le prisonnier l'ont oubliée. Et peut-être ne l'ont-ils jamais apprise. Jamais Martha n'a rougi de honte, mais les femmes qui l'injuriaient, ou la sœur qui aimait Reneke sans en avoir le droit.

— J'ai honte pour elle, criaient les femmes. Qu'elles aient honte !

Cependant le prisonnier ne pouvait être

libre, ainsi que l'entendait le monde, qu'en s'engageant toujours plus sur les routes qui menaient au pays de l'Ouest. Il est devenu homme, vraiment, c'est-à-dire libre et viril. On dirait que l'habit de Melchior fut taillé pour lui. Ils repartirent, laissant derrière eux, ça et là, les cendres grises des feux de sarments. L'automne allait venir et les feuilles des marronniers tombaient sur les murs en ruines. Ils dormaient derrière les haies de sureaux ou dans la cour des maisons effondrées et les étables. Le prisonnier sait bien qu'il n'aura là-bas qu'une liberté tout à fait secondaire et anodine, que des hommes en uniformes — pas si différents du maître Melchior, même s'il ne doit pas les craindre — l'empêcheront à jamais de posséder complètement. Il a besoin d'être là-bas pour être libre. Sa liberté demeure en son pays comme en sa femme et la fatigue de Martha ou les cris de l'enfant.

Et un soir, parvenus à quelques lieues du pays de l'Ouest, dans une ville où tout un peuple était assemblé, ils cherchèrent une chambre pour passer la nuit. Ils parcourent d'abord un long faubourg; les auberges sont peu nombreuses, on a dit à l'homme qu'ils auront plus de chance s'ils traversent la ville et le fleuve, mais les auberges de la ville sont remplies de monde et ne peuvent les recevoir. La guerre était venue jusqu'ici et bien des gens sans foyer ont quitté les faubourgs pour cher-

cher un abri au centre de la ville, près de l'église et de la maison commune.

Mais, dans l'autre faubourg, la femme qui attend un enfant trouverait peut-être à passer la nuit. Il leur faut seulement traverser le fleuve.

— Viens, dit le prisonnier doucement.

Le soir commence à tomber et les fenêtres ne s'allument pas pour les guider. Plus d'une fois, ils se sont trompés de chemin. Le prisonnier demande à une vieille dame avec un tournecou de velours et une longue chaîne d'or si un divan ne reste pas inoccupé, ce soir, dans le grand salon. Mais les neveux de la vieille dame sont arrivés ce matin parce que leur villa d'O. vient d'être bombardée. Et la vieille dame regrette infiniment. Ils sont tout à fait seuls parmi tant de gens qui les croisent ou les dépassent et ne peuvent leur répondre, étrangers comme eux à la ville. La dernière maison est une auberge. Le patron se tient sur le seuil, la main tendue. On pourrait croire qu'il leur fait, de loin, un geste de bienvenue. Cependant, il ne laisse pas retomber sa main, il ne prend pas les doigts tendus du prisonnier, mais indique d'une voix bourrue les collines de l'ouest derrière lesquelles le soleil se couche. A la sortie du bourg, dit-il, en haut de la montée, ils n'auront qu'à tourner à droite ; à travers une lande isolée, par un chemin où ils feront attention à ne pas se blesser

sur les tessons de bouteilles car les citadins y viennent jeter leurs ordures, assez loin de la route, ils trouveront une grotte où les vagabonds et aujourd'hui tant de gens semblables à eux, ont un refuge. Et ils n'auraient qu'à suivre le soleil qui descend, et sans doute se rapprocheraient-ils de leur but, mais un enfant va les accompagner car ils ne peuvent songer à passer la nuit dehors à cause de l'orage qui menace et des côgnes. Il y a longtemps qu'un voyageur à loué la dernière chambre. Martha remercie doucement avant que le prisonnier laisse éclater sa colère. Et l'homme appelle un enfant à cause du sourire de Martha. Mais l'enfant prend la main du prisonnier.

Ils avancent péniblement car Martha Kletschmayr est singulièrement lasse, ce soir, et le sabot de l'âne, qui butte contre une pierre, lui arrache alors des cris de douleur. Des ombres s'agitent devant la muraille, autour des feux qui seront tôt éteints, lorsqu'ils y parviennent. On ne demande rien à la femme venue sur un âne aveugle, rien à son compagnon. Les gens ne s'étonnaient plus des propos étranges que les hommes pouvaient tenir dans les cabarets et autour des feux. Martha était lasse. Elle passa devant les ombres accroupies et entra dans la grotte sombre où dormaient déjà les vieillards et les bêtes. Puis elle s'étendit sur la paille en gémissant. Tout à coup elle sentit au-

dessus d'elle l'haleine humide et tiède d'un bœuf. Une vieille femme vint à elle, lui tendit un bol de lait chaud et commença à essuyer son visage.

La nuit était venue et le prisonnier dut, avec son pied, remuer les brandons pour ranimer les dernières braises. Et elles éclairèrent l'enfant qui criait dans ses mains.

TABLE

Première partie 13

Deuxième partie 139

ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR ROBERT LAFFONT
EDITEUR A PARIS, SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIME-
RIE GEORGES LANG, A
PARIS LE 15 JUIN MCMXLVII
DÉPOT LÉGAL A. 415

COLLECTION DU
PRIX STENDHAL

JEAN DUTOURD
LE COMPLEXE DE CÉSAR
Prix Stendhal 1946

RENÉ MASSON
AUX GENDARMES ET AUX VOLEURS
Prix Stendhal 1946

JEAN ORIEUX
MENUS PLAISIRS

A. PIEYRE DE MANDIARGUES
LE MUSÉE NOIR

LUC DECAUNES
LES IDÉES NOIRES

GERMAINE THÉRON
LA DANSE DES PEINES

RETENUS
pour le Prix Stendhal 1947

MICHEL BATAILLE
PATRICK
Roman

MARCELLE CRESPELLE
LE CYGNE
Roman

ALAIN GUEL
MARTHA DU PRISONNIER
Roman

ROBERT LAFFONT
ÉDITEUR, 30, rue de l'Université, PARIS

11e *Édition* PRIX [redacted]